

LeVerbe



« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu.

Il était au commencement auprès de Dieu.

C'est par lui que tout est venu à l'existence, et rien de ce qui s'est fait ne s'est fait sans lui.

En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes ;

la lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas arrêtée.

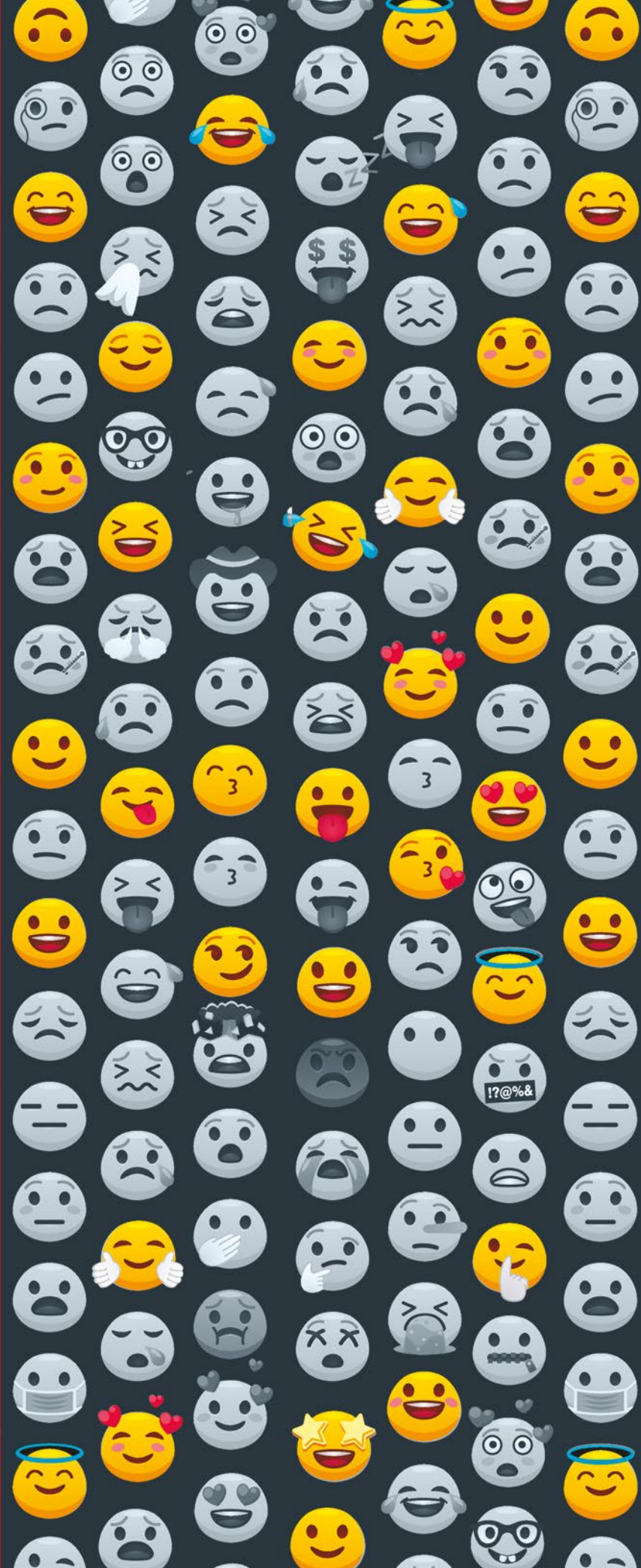
Le Verbe était la vraie Lumière, qui éclaire tout homme en venant dans le monde.

Il était dans le monde, et le monde était venu par lui à l'existence, mais le monde ne l'a pas reconnu.

Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.

Et le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique, plein de grâce et de vérité. »

– JEAN 1,1-5.9-11.14



Félicité, l'automne

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

« *Tristeza não tem fim, felicidade sim.* »
(La tristesse n'a pas de fin, le bonheur si.)
– *A felicidade*, Antônio Carlos Jobim

Cette chanson est l'archétype de la bossanova brésilienne: l'évocation de l'implacable brièveté des joies du carnaval, l'air salin carioca, la *saudade* (mélancolie) qui revient comme les vagues sur Copacabana. N'est-ce pas cela, le bonheur, après tout ?

Non.

Il y aura toujours une ombre au tableau pour venir gâcher la fête. Un enfant malade, un ongle incarné, une pièce outrageusement couteuse à changer sur la voiture. Il y a toujours un nuage qui plane.

Parlant de nuage, alors que j'écris ces lignes, c'est la Saint-Cloud. Vous connaissez déjà le iCloud dans lequel vous stockez vos photos de voyage dans le Sud et autres bonheurs tout inclus. Mais saint Cloud ?

La légende raconte qu'il était le petit-fils de Clovis, roi des Francs, et donc héritier du trône. Échappant de justesse au complot de ses oncles, qui ont égorgé devant lui ses deux grands frères alors qu'il était encore enfant, Cloud est caché et élevé dans un monastère. Devenu adulte, il renonce aux privilèges qui lui reviennent et accepte comme unique couronne la tonsure monastique.

N'est-ce pas cela, le bonheur ? Trouver ce pour quoi nous sommes faits, suivre le Christ et tout lui donner, sauter à pieds joints dans notre vocation ? Cloud a trouvé son X, le lieu où il est pleinement lui-même. Mais c'est sa vie, pas la mienne.

Dauphin d'aucun royaume, à quels pouvoirs dois-je renoncer pour accéder à la joie éternelle ?

Les mélodies du bonheur

« Il y a un moment pour tout, et un temps pour chaque chose sous le ciel », dit l'Ecclésiaste (Qo 3,1-8). « Un temps pour donner la vie, et un temps pour mourir. [...] Un temps pour pleurer, et un temps pour rire. »

Nous voudrions être contents tout le temps, sous le ciel. Dès que vient le scandale de l'épreuve, de la croix, de la guerre, de la mort, de la maladie, nous maudissons le ciel, sous le ciel.

Sans le savoir, Ariane Moffatt paraphrase la petite Thérèse (« Je choisis tout ») quand elle répète: « Je veux tout. »

Café instantané. Cliché instantané. Achat en ligne instantané. Livraison instantanée. Instagram instantané. Tant d'instantanés tannés. Tanné d'attendre, tout en étant tanné que tout aille si vite. Presque schizos, enviant autant le lent farniente des uns et, des autres, le 5G par satellites.

*

Ceux qui possèdent une maison rêvent d'un appartement où c'est le proprio qui répare le drain de la toilette à leur place. Les locataires rêvent d'une maison, d'un coin de pays à eux, d'un toit sous lequel ils pourraient s'installer, une bonne fois pour toutes.

Ceux qui s'épanouissent dans leur travail aimeraient être plus heureux au lit ou gagner plus souvent au Monopoly.

« Sorti nu du ventre
de ma mère, nu j'y
retournerai. Le Seigneur
a donné, le Seigneur a ôté :
que le nom du Seigneur
soit béni. Nous acceptons
le bonheur comme un don
de Dieu. Et le malheur,
pourquoi ne l'accepterions-
nous pas aussi ? »

– Job 1,21; 2,10

Ceux qui ont la santé sont dans l'angoisse de la perdre. Ceux qui ne l'ont plus craignent de ne jamais la retrouver.

« Tout le monde est malheureux. Tout le monde est malheureux tout le temps » (Gilles Vigneault).

Il doit bien y avoir un remède ! Le bonheur serait-il un produit comme un autre ? La sociologue israélienne Eva Illouz décortique le lucratif commerce du sourire dans un entretien accordé au (parfois) souriant **Thomas Plouffe**, à la **page 14**.

*

J'aime l'automne. Ça sent la mélancolie partout, la fin de cycle. On parle de rentrée, mais en fait, on sort. C'est la sortie de l'été, des vacances, du bonheur de ne rien faire ou si peu.

Chaque journée de soleil est savourée pleinement, comme la dernière avant l'hibernation. Je sors à vélo dès que possible, avant que mes roues ne s'enrayent dans la *sloche*. Je sens l'urgence de profiter de chaque soirée pas trop fraîche pour allumer un feu avec les enfants ou faire une marche après le souper. Ah ! on me glisse à l'oreille que je vais devoir reporter la marche à demain, qu'il faudrait que j'aille border les enfants, que je sorte les poubelles. Le bonheur !

Tout cela est si éphémère, évanescent. Vanité des vanités, dirait peut-être le monsieur qui vend des meubles-lavabo chez IKEA. Ou granité des granités, dirait l'épicurien en moi.

Si tout s'envole, même les moments d'éternité, lorsque nous sommes immergés dans les yeux de l'aimée, que reste-t-il ? Où cela mène-t-il ? L'amour ou l'amitié ne devraient-ils pas suffire à nous combler ?

Bien sûr, un repas entre amis a quelque chose de divin, le rire d'un enfant ou une mélodie parfaitement orchestrée reflètent une beauté qui transcende notre condition humaine. Mais le lendemain, c'est à recommencer.

« Jamais content », chante Daniel Bélanger.

Pour doubler le pauvre Sisyphe sur sa butte, le philosophe Yvan Pelletier discute avec **Simon Lessard** en **page 20** du sens – donc, du but – de la vie humaine.

*

« Qui nous fera voir le bonheur ? » demande le psalmiste, qui a osé faire un graffiti sur la page couverture de notre magazine (Ps 4,7). Perspective intéressante que celle de ramener l'agentivité de la réponse à une personne : qui, plutôt que quoi ou quand. Sœur Claire Haffner, interrogée par **James Langlois**, à la **page 88**, nous parle de cette personne par qui tout peut arriver.

*

Un prêtre à qui je confiais une tiédeur tenace qui ne me lâchait pas les baskets m'a posé une question désarmante de simplicité : « Quels sont les moments où tu as le plus touché la présence de Dieu dans ta vie ? Retraces-les et médite sur ces moments. »

Sur la croix.

Le photoreportage préparé par mes collègues **Jean Bernier** à la lentille et **Simon Lessard** au stylo, à la **page 28**, portant sur un homme « cloué » à son fauteuil depuis plus de trente ans et son épouse, confirme l'interpellation de cet ami prêtre.

Et ça confirme que « le vrai bonheur », sans cesse échappé par Louis-Jean Cormier dans la pièce du même titre, se trouve rarement là où on l'attend.

Nouvelles du front

Pas le mien. Il va bien, merci. Plutôt exposé et crevassé, mais il va bien. C'est plutôt le front qu'est le théâtre de nos opérations.

Chaque fois, c'est la même histoire.

Nous pensons livrer tout bonnement un numéro spécial du magazine à nos abonnés, dans la paix et la quiétude. Chaque fois, la paix et la quiétude vont prendre l'air, main dans la main, laissant les pauvres larrons du *Verbe* bucher comme des forçats pour accoucher d'une patente gratuite, sans valeur marchande, sans « obligation aucune envers le client », car il n'y a pas de clients.

Bien malins, en devenant gratuits à l'automne 2016, nous pensions nous libérer de tout ce qui nous contraignait : une lourde gestion des abonnements, des finances qui galéraient, des dates de tombée étouffantes. Nous serions désormais libres de fabriquer un objet à notre goût pour fidéliser nos lecteurs et nos partenaires, un produit *premium* qui frôlerait les plus hauts idéaux du journalisme chrétien en Bas-Canada.

Chaque fois, c'est donc la même histoire. Arrivent des choses. Des événements. Vous voyez ce dont je parle ?

Vous ne voyez pas ? Je suis obligé d'être plus précis.

La réalité nous tapoche gentiment le front à la manière d'un seau d'eau glacée éclaboussant le visage d'un rêveur endormi.

*

Nos corps de jeunes catholiques dégourdis vieillissent et s'ankylosent. (Parlez-en à **Jean-David**, notre recrue responsable du financement, pourtant d'ordinaire fringant, dont la montre intelligente indique un rythme cardiaque de métronome sur la cocaïne chaque fois qu'il monte la Pente-Douce à vélo pour venir au bureau. Ou plutôt non, ne lui en parlez pas.)

Et que dire de nos esprits qui subissent, non moins que nos carcasses, l'érosion des années qui passent. À titre d'exemple, la simple instauration récente d'un nouveau logiciel de gestion n'a pas fini de solliciter mes neurones à un niveau qui dépasse l'inflation.

À ces défis, que doivent affronter, je le concède, la totalité des mortels « sous le ciel », s'ajoutent ceux que nous générons en tentant d'en résoudre d'autres.

Croyant régler – au moins temporairement – l'effritement accéléré de l'image jeune et branchée dont notre organisme se vante dans chaque rapport annuel et autres documents corporatifs, nous avons embauché une vieille âme dans un corps de vingtenaire en la personne de **Benjamin Boivin**. N'ayez crainte : nous l'avons aussi embauché pour ses compétences d'édition et de rédaction. Vous avez peut-être même déjà pu apprécier une de ses chroniques sur les ondes d'*On n'est pas du monde*.

Or, il se trouve que les jeunes vingtenaires catholiques, qualifiés par certains d'espèce menacée d'extinction, réussissent à trouver assez de bons côtés à la vie terrestre et éternelle pour avoir le désir de la donner à d'autres spécimens de leur espèce. Ainsi, le « petit nouveau » ne faisant pas exception, c'est près de la moitié de notre douzaine de collègues qui se retrouvera en congé parental à un moment ou l'autre de l'année en cours.

Beau problème.

Il se peut donc que ça déraile, que ça cahote. C'est pourquoi nous nous appuyons sur votre longanimité et votre indulgence au cours des prochains mois. Ce qui était déjà imparfait ne le deviendra pas moins.

Nous nous consolons en nous disant que, si la pénurie de main-d'œuvre cogne tout le monde, au *Verbe*, fidèles à nos bonnes habitudes, nous nous inscrivons dans la perspective durable du temps long : quitte à en pâtir un peu dans l'immédiat, nous préférons voir ces absences à venir comme un investissement pour pallier les pénuries dans l'avenir.

Bon automne ! Soyez heureux. ■

En la fête de saint Cloud, le 7 septembre 2022
Saint-Louis-de-Courville

SOMMAIRE

03 Édito

Antoine Malenfant

10 Courrier

12 Prologue

Réjouissez-vous!

Antoine Malenfant

14 Entretien

Les marchands
de bonheur

Thomas Plouffe



18 Des chiffres et des mots

Le bonheur

20 Grand entretien

Terminus!

Simon Lessard

27 Mot pour mot

Phrases célèbres
sur le bonheur

40 Portrait

L'amnistie de la croix

Sarah-Christine Bourihane

46 Reportage

Être veuve aujourd'hui

Sarah-Christine Bourihane

51 Écran radar

Heureux les cinéphiles

Isabelle Gagnon

54 Prière

Gouter la douceur de Dieu

Jacques Gauthier

28 Photoreportage

Les handicaps transfigurés
d'André et Elizabeth

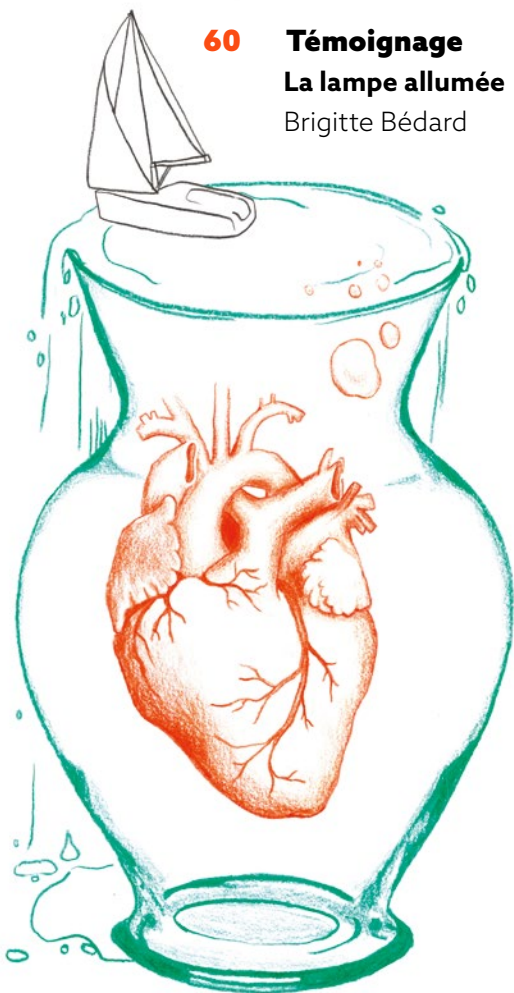
Simon Lessard

Jean Bernier



56 Reportage
Toujours debout
Laurent Fontaine

60 Témoignage
La lampe allumée
Brigitte Bédard



66 Artothèque
La vision béatifique
Emmanuel Lamontagne

76 Portrait
Habiter l'inhabitable
Marie-Jeanne Fontaine



80 Reportage
Les disciples du crucifié
Yves Casgrain

88 Entretien
Imiter le Christ
James Langlois

92 Bouquinerie
Sur le bonheur, notre équipe a lu et aimé...

94 Boussole
Chercher Dieu, c'est chercher la vie heureuse
Saint Augustin

96 Classe de maitres
Les multiples chapeaux de l'abbé Henri-Raymond Casgrain
Émilie Théorêt

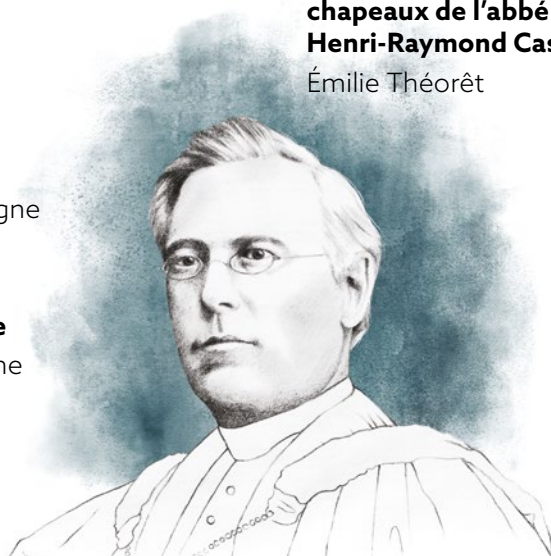
100 Essai
Renaissance du catholicisme politique?
Benjamin Boivin

106 Monumental
La cathédrale Saint-Hyacinthe-le-Confesseur
Pascal Huot

108 Icône
Pauline Jaricot
Florence Malenfant

110 Artisans

114 Prochain numéro spécial



Cette revue utilise
la nouvelle orthographe.

On n'est pas du monde



RADIO VM

Lundi **9 h** | Jeudi **5 h** et **13 h**

SEL ET LUMIÈRE

Lundi **19 h** | Mardi **12 h 30** | Jeudi **18 h**

maintenant
disponible sur

 **YouTube**

Je m'abonne (ou j'abonne un ami) gratuitement

L'abonnement papier d'un an est gratuit au Canada. Il comprend 6 magazines et 2 dossiers spéciaux par année.

Nom: _____
Société (s'il y a lieu): _____
Adresse: _____ App.: _____
Ville: _____ Code postal: _____
Tél.: _____ Date de naissance: _____
Jour / Mois / Année
Courriel: _____

Je soutiens la mission

Témoigner de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

DON MENSUEL

☐ 25 \$ ☐ 50 \$ ☐ 100 \$ ☐ Autre: _____

J'opte pour un don mensuel et profite ainsi d'un **réabonnement automatique** au magazine! J'autorise Le Verbe médias à prélever le montant choisi, soit sur ma carte de crédit, soit par l'entremise de mon institution bancaire. Selon le cas, je joins un **spécimen de chèque** ou je remplis la section carte de crédit ci-dessous. Je peux à tout moment modifier, suspendre ou arrêter mon don récurrent.

DON PONCTUEL

☐ 250 \$ ☐ 500 \$ ☐ 1000 \$ ☐ Autre: _____

MODES DE PAIEMENT

☐ Visa ☐ MasterCard ☐ Chèque

Nom: _____ Tél.: _____
N° de carte: _____ Exp.: _____
Signature: _____

Je bénéficie du crédit d'impôt

Afin d'économiser des frais administratifs, nous envoyons un reçu de charité par la poste pour tout don de **100 \$** et plus ou sur demande pour tout autre montant.

À titre indicatif

Montant du don	Crédit d'impôt
250 \$	96,50 \$
500 \$	229,00 \$
1000 \$	494,00 \$

S.V.P. RETOURNER VOTRE COUPON À L'ADRESSE SUIVANTE:



COURRIER

VISITE PAPALE

Je vous remercie de l'excellente couverture réalisée pendant cette visite de notre pape François. Puissent les fruits venir en abondance. Votre revue me permet de regarder notre société avec le regard de jeunes croyants confiants en Dieu et en l'Église. Même si je n'adhère pas à tous les points de vue, vous lire me permet de demeurer dans l'espérance.

Paule R. de Québec

Bravo pour votre magazine *Pardon*. Quel beau travail! J'ose dire mon souhait: qu'on «donne de l'espace» aux autochtones pour s'exprimer, leur demander ce qu'ils veulent.

Brigitte C. de Sherbrooke

PATRIOTISME SPIRITUEL

Découvrir que de jeunes Québécois et Québécoises se soucient de réconcilier foi et culture au sein de ma patrie m'a rempli de joie et d'espérance pour ma Belle Province. Force m'est de constater lors de mes voyages le désert spirituel qui s'accroît au Québec. Combien sont nombreuses les personnes en attente de repères pour trouver un sens à leur vie. Merci pour tout ce que vous faites! Je souhaiterais beaucoup m'abonner à votre revue et vous suivre ainsi de plus près.

**Sœur Marie R., o.p., de France,
mais Québécoise**

UN RÔLE PERTINENT

Je crois que votre équipe *Le Verbe* a un rôle important et très pertinent à jouer dans notre société laïcisée.

Nicole B. de Sainte-Thérèse

SANS LANGUE DE BOIS

Foi, intelligence, respect et courage. Voilà ce que représente votre revue pour nous catholiques. Pas de langue de bois. Mais un très grand respect du divin et de l'humain.

Profondément, merci.

Imelda C. de Montréal

UNE OUVERTURE NOUVELLE

Je viens de prendre connaissance de l'existence de votre magazine à la suite du visionnement d'un reportage sur le déclin de l'Église catholique sur le site de Radio-Canada. Je suis chrétienne évangélique (dite protestante) et je lis la Bible depuis plus de 30 ans. Je distribue pas mal de littérature chrétienne dans le métro de Montréal principalement, surtout depuis le début de la pandémie. Les gens sont beaucoup plus ouverts maintenant.

Nicole D. de Montréal

PARLER À L'ÂME

Ce magazine parle à l'âme et c'est ce qui est majeur dans la vie, s'adresser à l'âme humaine.

Valérie S. de Québec

PAS DU PETIT BONBON!

Votre magazine m'a fait un immense bonheur à lire. C'est pas du petit bonbon!

Alexandre G. de Québec

PAS DU MONDE

Ce qui me motive à vous soutenir, c'est parce que moi aussi, je ne suis pas du monde.

Yves D. de Québec

Je tiens à vous féliciter pour la qualité de votre revue, qui nous apporte une nourriture riche et abondante pour l'âme et l'esprit. Vous traitez avec respect et sans compromission de sujets délicats. Vous n'avez pas peur d'apporter avec délicatesse une vision chrétienne sur des dossiers d'actualité. Vous ramez à contrecourant et c'est évident que «vous n'êtes pas du monde». C'est avec joie que notre minicommunauté vous offre [un don], une goutte d'eau au moulin qui produit de si bons articles. En toute amitié.

**Frère Omer B., frères de N.D. de la
Miséricorde à Laval**

JUSQU'EN ACADIE

Vous me faites rire et vous avez un marketing super. Votre souffle se rend jusqu'en... Acadie! Vous êtes une équipe joyeuse, et continuez votre mission. Que Dieu vous bénisse tous!

Blondine T. de Shippagan

CHAQUE OUVRIER COMPTE

Je demande à Dieu de vous bénir toute l'équipe, de la tête jusqu'aux personnes qui font le ménage.

Thérèse R. de Rimouski





UN SOLEIL

Votre revue est inspirante et réconfortante. Un soleil dans ma vie! Lire les témoignages et les articles m'aide à accepter mes épreuves. Ne lâchez pas de produire votre revue. Vous faites du bon travail. Merci d'exister.

Jasmin B. de Granby

J'adore le *Verbe*. La journée où je reçois mon magazine, c'est toujours une belle journée. Votre façon de témoigner de la foi avec ouverture est moderne et je l'aime. Vos contenus font la différence dans ma journée. Finalement, vos images et la qualité de votre revue son excellentes. C'est avec plaisir que je soutiens la mission du *Verbe*!

Mylène R. d'Ottawa

PAR « HASARD » ?

J'ai trouvé votre revue par hasard et j'ai beaucoup aimé les articles, la qualité des photos et du papier, alors je vous remercie de pouvoir m'en faire bénéficier gratuitement.

Danielle H. de Montréal

[À la suite de notre émission sur YouTube:] Je suis tombé sur vous par hasard. Bonne continuation, cela fait plaisir de voir des gens détendus, avec plein d'humour ET de sérieux pour parler de thèmes divers. Vos réactions m'ont fait sourire. Gardez cette fraîcheur. Un confrère de Belgique vous salue.

Salvatore L. de Belgique

IRRÉSISTIBLE

Comment résister et ne pas renouveler mon abonnement! Il y a tellement de dynamisme à vouloir proclamer votre

foi d'une façon si clairvoyante. Je ne peux que m'incliner et dire bravo et merci d'être là.

Gisèle F. de Châteauguay

SOURCE DE RÉFLEXION

Je suis intervenant en soins spirituels [dans un] institut de psychiatrie. Je reçois vos revues depuis quelques mois et je suis très étonné par la qualité et la pertinence des articles qui s'y trouvent. Je prête régulièrement les périodiques que je reçois aux gens hospitalisés dans l'établissement. À l'occasion, il m'arrive aussi d'utiliser votre contenu comme source de réflexion et d'inspiration lors de mes rencontres individuelles avec les gens.

Jérémie N. de Montréal

NUMÉRO SPÉCIAL COMMUNION, PRINTEMPS 2022

Le Verbe nous fait voir Dieu dans l'ordinaire du quotidien. Cela insuffle de l'espérance dont nous avons tous besoin. Je pourrais simplement vous dire que *Le Verbe* fait du bien à mes 90 ans. Votre revue *Communion* est une œuvre d'art.

Claire B. de Québec

J'apprécie votre numéro spécial *Communion*. Merci. Chaque auteur y a déposé son cœur sur papier, pour composer de si beaux textes chrétiens. Nous en avons des médias qui disent la vérité. J'ai toujours hâte de lire, d'une page à l'autre, c'est bon pour le moral et à mon âme.

Francine D. de Kamouraska

Après la lecture des 114 pages du numéro *Communion*, j'en ai le souffle coupé! Tous les articles, rédigés avec art et poésie, sont porteurs d'une nourriture de « communion » qui revigore l'esprit, le cœur et l'âme.

Pauline C. de Saint-Hyacinthe

Merci pour la belle revue *Communion*. Le texte sur le pardon [« Le visage du pardon », de Brigitte Bédard] m'a fait verser quelques larmes.

Lucie M. de Saint-Eustache



POUR NOUS ÉCRIRE :

redaction@le-verbe.com

Facebook.com/

MagazineLeVerbe

2470, rue Triquet,

Québec (Québec)

GIW 1E2



Réjouissez-vous !

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

Pour ce numéro spécial, nos journalistes sont allés à la rencontre de femmes et d'hommes qui, malgré les épreuves qui jonchent leur histoire, vivent dans leur quotidien cet appel à la plénitude proclamé par le Christ, il y a deux-mille ans, sur le mont des Béatitudes.

Heureux les pauvres de cœur, car le royaume des Cieux est à eux.

Une vie marquée par la mémoire traumatique de la Shoah. Une vie à chercher le royaume de Dieu à tâtons. Sarah-Christine Bourihane retrace le fil de la vie d'Olivier Giroux-Fliegner. **Page 40.**

Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.

La mort du conjoint est déjà une tragédie, à laquelle s'ajoutent souvent les souffrances de l'isolement et de l'invisibilité sociale. Un reportage sur la réalité occultée du veuvage et sur l'espérance qui peut naître de cet état de vie. **Page 46.**

Heureux les doux, car ils recevront la terre en héritage.

La douceur de la présence divine peut se goûter, se savourer dans l'intimité de la prière. **Page 54.**

Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés.

Des aînés qui reçoivent un avis d'éviction. Un contexte de pénurie de logements. Mais aussi des résidents – dont une religieuse auxiliaire – déterminés à défendre les plus vulnérables parmi eux. **Page 56.**

Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.

Pour pardonner l'impardonnable, il faut recevoir des grâces particulières. Or, l'histoire ne s'arrête pas avec le pardon, elle commence. Après une enfance marquée par les abus et un mariage qui s'en allait nulle part, Élise revit. **Page 60.**

Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu.

La promesse de « voir Dieu » est rattachée ici à la pureté du cœur. Au fil de l'histoire, de nombreux artistes ont fait l'exercice périlleux de représenter la « vision béatifique ». Et les résultats forcent parfois le spectateur à la contemplation et à l'humilité. **Page 66.**

Heureux les artisans de paix, car ils seront appelés fils de Dieu.

Parachutée dans des zones à la géopolitique complexe et tendue, Marie-Claude Poirier travaille pour le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés. Marie-Jeanne Fontaine a recueilli son témoignage. **Page 76.**

Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des Cieux est à eux.

Les chrétiens représentent le groupe religieux le plus persécuté sur la planète. Si l'Église martyre est la semence de l'Église de demain, elle n'a pas pour autant moins besoin de soutien. Yves Casgrain nous propose un reportage sur ceux qui aident des chrétiens inquiétés et opprimés partout dans le monde. **Page 80.**

*Réjouissez-vous,
soyez dans l'allégresse, car votre récompense
est grande dans les cieux!*



Photo : Corinne Kern.

Les marchands de bonheur

**Discussion avec Eva Illouz,
sociologue et auteure**

Thomas Plouffe
thomas.plouffe@le-verbe.com

Vous voulez être heureux ? Il vous faut un *coach*, un expert du moi, qui vous aidera à découvrir votre authenticité cachée. Suivez ses conseils, appliquez ses techniques et vous le saisirez enfin, ce bonheur qui, telle une truite frétilante, ne cesse de vous glisser entre les doigts.

Voilà l'une des promesses qui nous sont proposées sur les étals du marché florissant du bonheur individuel. Cette promesse interpelle Eva Illouz, sociologue franco-israélienne et professeure à l'Université hébraïque de Jérusalem. Le bonheur, vu par les marchands du temple.

La quête effrénée du bonheur, est-ce une lubie de l'homme moderne ?

En fait, la recherche d'une sorte de bien-être psychique n'est pas du tout nouvelle. Les Grecs avaient déjà le concept de l'*eudaimonia*, qui signifiait « la vie bonne ». Ensuite, il y a eu aussi les stoïques, qui essayaient de comprendre la nature de la souffrance pour mieux la surmonter. Leur recette était : puisque j'ai peu de prise sur le monde, ce que je dois changer pour être heureux c'est moi-même, en maîtrisant mes désirs, en diminuant mes attentes.

Chez les juifs, on retrouve l'idée que la vertu contient en elle-même sa propre récompense et donc qu'une personne vraiment vertueuse, en l'occurrence qui suivrait tous les commandements de la Torah, serait *ipso facto* heureuse.

celui de la psychologie positive, apparu dans les années 1990 et qui affirme que la psychologie telle qu'elle s'est pratiquée jusqu'alors s'est trompée, et cela parce qu'elle s'est focalisée sur la souffrance humaine. Au contraire, selon cette nouvelle psychologie positive, ce qu'il fallait désormais affirmer, c'était la capacité de l'être humain à surmonter toute souffrance, tout traumatisme, tout choc, aussi violent qu'il soit, par la simple puissance de la volonté.

C'est cette version particulièrement consumériste du bonheur, qui finalement nie la valeur éducative de la souffrance, voire la présence même de la souffrance, son inéluctabilité dans la vie humaine, que l'on retrouve de plus en plus aujourd'hui.

Il n'y a vraiment aucune place à la souffrance dans cette psychologie ?

Non, aucune. On ne reconnaît pas la souffrance, sauf pour la dépasser. On la voit comme une mauvaise prédisposition de l'esprit. Ce qui faisait la base d'une grande partie des spiritualités est finalement nié : le Bouddha qui devient le grand maître spirituel parce qu'il comprend et voit la souffrance ; le Christ aussi, qui voit la souffrance et qui est capable de lui parler. Le Christ a souffert, et la notion d'*imitatio Dei*, d'imitation du Christ, est une notion très forte dans la vie du chrétien et fait une grande place à la Passion.

Les adeptes de la psychologie positive jettent au panier la souffrance. Ils ne lui reconnaissent aucune valeur éducative, spirituelle, politique. Ils se voient eux-mêmes comme porteurs d'une nouvelle vérité, messagers d'une nouvelle religion en quelque sorte. La

psychologie positive a créé une nouvelle stratification ou hiérarchisation des émotions. D'un côté le bien-être menant au bonheur, de l'autre la souffrance menant au malheur. La science du bonheur force à choisir entre souffrance et bien-être, comme si toutes les émotions négatives devaient être rejetées.

Bref, ce n'est pas nouveau. Pourtant, cette quête du bonheur a changé dans le dernier siècle.

Dans mon livre *Happycratie*, je me suis intéressée à l'intégration récente de l'idée de bonheur dans le marché de consommation. À la marchandisation du bonheur. Plus précisément, j'ai observé un courant particulier,

Selon vous, on vit désormais dans une tyrannie du bonheur.

Ça devient tyrannique lorsque c'est intégré dans des institutions qui font de la mentalité positive un ingrédient et un signe de réussite sociale. Les tyrans de la positivité font du bonheur une ressource monnayable, qui rapporte socialement. Par exemple, les gens

Ce qu'on nous demande aujourd'hui, c'est de devenir une sorte d'entrepreneur de notre propre personne. Un entrepreneur du moi.

positifs sont ceux que l'on veut le plus recruter dans les entreprises.

Que nous impose cette nouvelle tyrannie ?

Pour moi, il est presque axiomatique [NDLR : évident, au point d'être indémontrable] d'affirmer que la rencontre avec le monde, pour la plupart d'entre nous, est douloureuse et difficile. Ou en tout cas semée d'obstacles et de déceptions. Et dans cette interaction, ce que le monde nous demande est complexe. Nous devons être à la fois beaux, riches, intelligents, performants dans des tas de domaines très différents. L'injonction au bonheur de la psychologie positive nous dit que, lorsque nous n'y arrivons pas, c'est parce que nous n'avons pas suffisamment bien essayé. C'est d'abord l'idée qu'il faut être satisfait de tout ce qu'on a. C'est ensuite l'idée que, si nous ne sommes pas satisfaits, si nous continuons à souffrir, le problème vient de nous. Il ne vient jamais du monde. Le bonheur est le but de l'existence, et le rater est un échec individuel.

La quête du bonheur est un fardeau que chacun doit porter par lui-même et pour lui-même ?

Oui, tout à fait. Martin Seligman, le père de cette psychologie, donne un exemple de cette idée. Deux personnes qui travaillaient à Wall Street ont été renvoyées. L'un sombre dans la déprime et l'autre arrive à s'en sortir. Il trouve un nouveau travail, beaucoup moins bon et pour lequel il doit quitter la ville dans laquelle il habitait, mais il retombe sur ses pieds. Selon Seligman, celui qui n'y arrive pas est coupable. Il est coupable de se vautrer dans le sentiment de l'échec.

Ce qu'on nous demande aujourd'hui, c'est de devenir une sorte d'entrepreneur de notre propre personne. Un entrepreneur du moi. Constamment travailler les conditions pour que notre moi s'améliore. Il y a même une idée, que je trouve scandaleuse : la *post-traumatic growth*, qui affirme que, quand quelque chose de vraiment terrible nous arrive, nous devons être capables non seulement de la surmonter en puisant dans nos ressources cachées, mais également d'y trouver une source d'épanouissement.

C'est là le tour de force de la mentalité positive. Si la psychologie classique s'adressait uniquement aux personnes en souffrance, la psychologie positive a réussi quant à elle à ouvrir le marché gigantesque et inexploité des personnes « saines » et « normales ». Elle y est parvenue en invitant tous les individus à réaliser un travail sur eux-mêmes, au risque de devenir des « happycondriaques », abimés dans leur vie intérieure, occupés à se gérer et à se corriger. Il va sans dire qu'un

monde où chacun est tenu responsable de sa souffrance réserve peu de place à la pitié et à la compassion.

Justement, la souffrance, symbolisée par la croix dans la foi chrétienne, a un sens, car elle est intimement liée au fait de donner sa vie pour l'autre. Ici, l'individu cherche le sens uniquement en lui-même ?

Oui, on est complètement centré sur l'individu. On a cherché à voir les affinités entre cette façon de penser la souffrance et l'idéologie néolibérale, qui dit que l'individu est responsable de tout ce qui lui arrive, qui déclare finalement qu'il n'y a pas de communauté, qu'il n'y a pas de solidarité et que l'État ne doit pas être l'incarnation de la solidarité qui doit exister entre les citoyens. C'est ça l'idée néolibérale, de dire que toutes les formes supra-individuelles qui incarnent la solidarité sont caduques et qu'elles doivent être dépassées par le travail énergique que les individus doivent faire sur eux-mêmes pour maximiser leur potentiel.

Donc, il n'y a plus de place pour la spiritualité et la communauté dans cet environnement ?

En fait, comme souvent le bien social fait défaut, on se tourne quand même vers de nouvelles formes de spiritualités qui sont des sortes de mélanges syncrétiques de plusieurs choses et qui, surtout, ne sont plus ancrées dans les religions établies. Elles sont davantage des substituts d'autogestion psychologique. Par exemple, la *mindfulness* et la méditation, qui viennent vaguement d'Asie. Elles sont en vogue, car elles sont présentées comme des techniques de maîtrise de soi.

C'est paradoxal, car les sociétés contemporaines produisent beaucoup d'angoisse, d'anxiété et d'incertitude. Et pour composer avec elles, on demande à l'individu d'avoir recours à lui-même, de se regarder et d'espérer pouvoir maîtriser les conditions d'une angoisse et d'une incertitude qui pourtant ne viennent pas nécessairement de lui.

Finalement, chercher à tout prix le bonheur, est-ce une bonne idée ?

Bien sûr, je ne veux en aucun cas valoriser la souffrance en tant que telle. Mais il faut aussi ne pas culpabiliser ceux qui n'y arrivent pas. Et il faut se souvenir de la créativité étrange et paradoxale qui peut parfois émaner de la souffrance psychique. Dans la souffrance, nous pouvons potentiellement découvrir notre propre vulnérabilité. Et seule l'expérience de cette vulnérabilité peut nous pousser à la compassion. ■

LE BONHEUR



En dix ans,
le **Canada** est
passé de la

5^e

à la

15^e

position sur
**l'échelle du
bonheur
de l'ONU.**

Plusieurs études démontrent
que **les personnes lourdement
handicapées physiquement**
(paraplégiques, par exemple)
**ne se disent pas spécialement
plus malheureuses** que les
personnes non handicapées.



6 OU 7x PAR SEMAINE

Les Québécois qui se préparent **un bon souper**
6 ou 7 fois par semaine ont un IRB (indice relatif du bonheur)
de près de **20 points supérieur** à ceux qui ne le font jamais.

Les citoyens qui s'impliquent souvent dans leur
municipalité ont un **indice de bonheur plus élevé**
que ceux qui ne s'impliquent jamais.

Au Québec, c'est en

GASPÉSIE

que les gens sont **le plus heureux**, et dans la région de

MONTRÉAL

que les gens sont le moins heureux.

Selon le Rapport mondial sur le bonheur, **la bienveillance contribue au bonheur des individus** : une personne bienveillante aura tendance à être plus heureuse et, inversement, une personne heureuse aura tendance à être plus bienveillante.

↑ **25 %**

Les trois mesures de comportements bienveillants (**les dons, le bénévolat et l'aide à des inconnus**) sont en hausse en 2021 dans toutes les régions du monde : on note une hausse de 25 % par rapport au niveau prépandémique.

Depuis 2013, **l'indicateur de performance économique (PIB, produit intérieur brut)** est utilisé moins fréquemment dans les livres publiés que le mot « bonheur ».



Dans le cerveau, **le centre du bonheur** se trouve dans l'hippocampe.

60 %

Entre 2014 et 2015, la **vente des livres de croissance personnelle** a augmenté de 60 % au Québec



TERMINUS!

ÉCHANGE SUR LE BUT DE LA VIE
AVEC LE PROFESSEUR YVAN PELLETIER

Simon Lessard

simon.lessard@le-verbe.com

Illustrations de Marie-Pier LaRose

Spécialiste de la pensée d'Aristote et de Thomas d'Aquin, le professeur Yvan Pelletier a enseigné la philosophie à l'Université Laval de Québec durant 35 ans. À la lumière de la raison, le professeur répond à nos interrogations sur le sens de la vie et le bonheur humain.

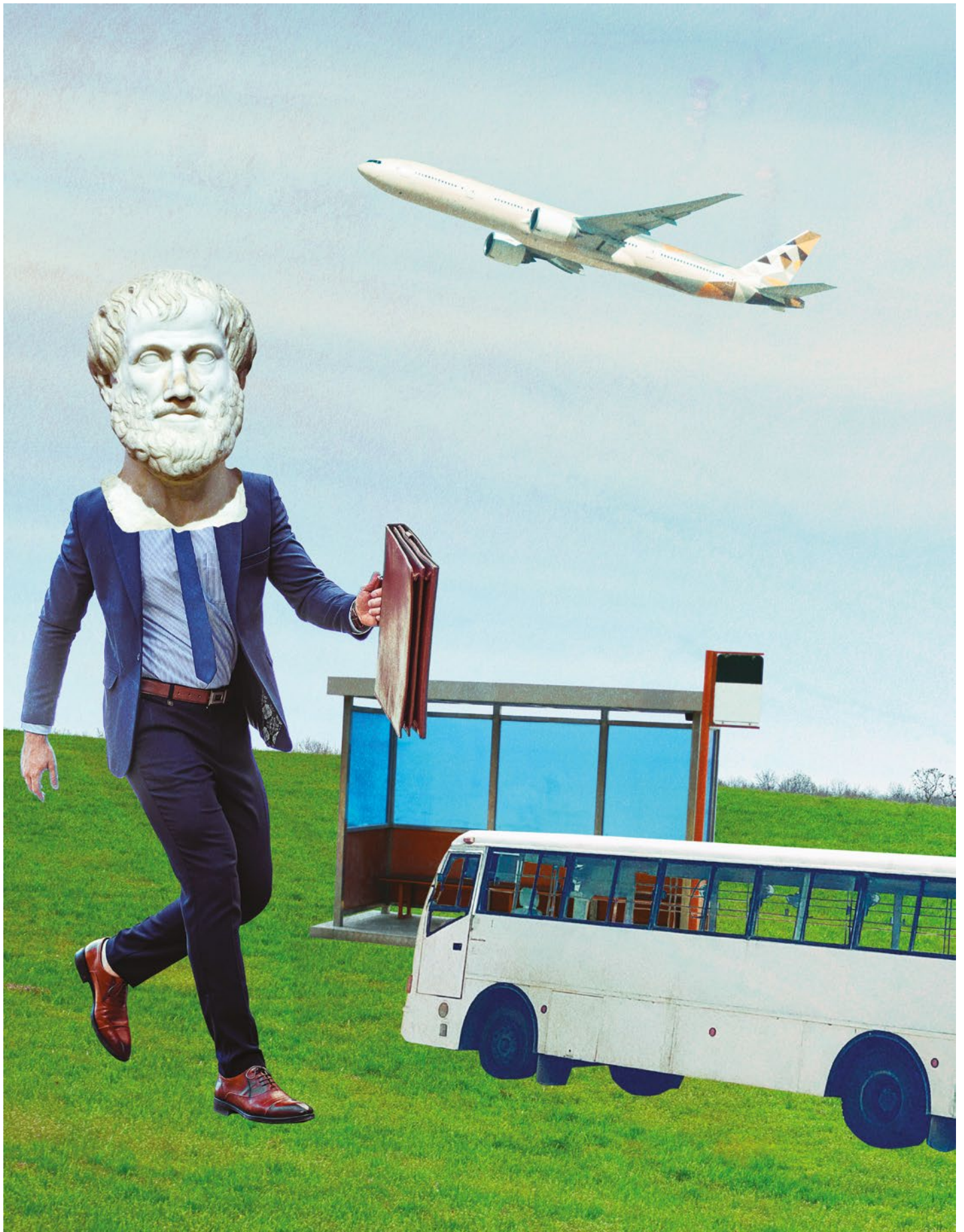
Le Verbe : Pourquoi est-ce que je vis? Ma vie a-t-elle un sens? Qu'est-ce qu'une vie réussie? Ces questions se posent à tous un jour ou l'autre, surtout quand surviennent des épreuves.

Yvan Pelletier : Il n'y a pas question plus importante! Toutes les philosophies, toutes les religions sont nées de l'effort d'y répondre. Le progrès de la science et de la technique a rendu la vie confortable, il a même répondu à des questions de détail posées par la nature et la vie, mais il a laissé sans réponse la question fondamentale: pourquoi j'existe?

On ne peut agir sans s'inspirer d'une réponse au moins vague, souvent presque inconsciente à cette question, car toute action s'accomplit forcément dans une direction déterminée.

Peut-on vivre sans idée d'où la vie conduit? N'est-ce pas, de fait, le cas de la plupart des gens?

Imaginons une enquête menée par une société de transport en commun sur les déplacements des gens en autobus. Un agent monte dans un autobus, avec son enregistreuse, et interroge les gens:



— Bonjour, monsieur! Où allez-vous?
— Je vais suivre mes cours à l'université. — Alors, pourquoi cet autobus exactement? — Bien, de Limoilou à l'Université, le 800, c'est ce qu'il y a de mieux. — Merci, monsieur!... Et vous, madame, où allez-vous et d'où venez-vous? — Du carré d'Youville au centre commercial Laurier.

C'est certain et normal, chacun donnerait des réponses nettes et précises. Mais supposons une dame un peu spéciale:

— Bonjour, madame, pourriez-vous me dire ce que vous faites ici ce matin?
— Vous le voyez bien, je tricote! — Oui, mais ce que je veux dire, c'est: pourquoi avez-vous pris cet autobus? — Ben, je le trouve plus confortable; j'aime bien ces nouveaux modèles. — Oui, mais où allez-vous au juste? — Eh bien moi, je suis seulement un passager; le chauffeur, c'est lui là-bas. — Bien sûr, mais ce que je veux savoir, c'est où vous, personnellement, vous allez, pas où va l'autobus. — Vous êtes drôle, vous; vous voyez pourtant que je suis dans cet autobus. Je ne peux pas aller ailleurs!
— Et d'où venez-vous? — Non, mais ça va pas, dites! Ça aussi, c'est l'affaire du chauffeur!

Ça ne se peut pas, répondre ainsi, ne savoir ni où on a pris l'autobus ni où on va en descendre, et ne pas même voir d'intérêt à le savoir. À moins de trouble mental. Pourtant, un trajet d'autobus, c'est sans importance.

C'est bien plus grave de ne pas savoir et de n'avoir aucun intérêt à savoir où on a monté pour le voyage de la vie et où ce voyage va mener; de n'être intéressé qu'à ce qui se passe dans l'autobus, en laissant tout le reste à la discrétion du chauffeur. Or, tant que nous n'entreprenons pas une réflexion sur les motifs de nos actions, c'est notre situation. Avec la conséquence que tout ce que nous tricotons dans cet autobus de la vie n'a finalement aucun sens.

Alors, posons-la, cette question: pourquoi vivons-nous?

Normalement, tous répondront: «Je vis pour être heureux.» Toujours, nos actions visent ce dont nous attendons satisfaction. Toute notre vie est comme catapultée vers une plénitude que nous appelons *bonheur*.

Mais dans les faits, qu'est-ce que nous expérimentons? Déception, insatisfaction, frustration sans cesse renouvelée. Nous goutons continuellement la finitude, la limitation, nous ne trouvons jamais quoi que ce soit qui nous comble totalement.

Tout ce qui devrait combler – amour, amitié, travail – finit par décevoir et rien ne satisfait vraiment. Tout aboutit à la frustration, à la maladie, à la mort. Alors, on se résigne, on rapetisse l'attente, on se met à l'affut d'éventuels bons moments et on tourne en rond: on vit pour travailler, on travaille pour gagner de l'argent, on en gagne pour vivre. Et on s'efforce d'oublier que cela fait un cercle absurde, qui ne va nulle part, jusqu'à ce que ça finisse par finir. Ou bien on décroche, on se gave de cuisine, d'alcool et de sexe, en n'en tirant que profonde désillusion et amertume.

Cette frustration inévitable constitue le point d'interrogation le plus sérieux de la vie. Car la nature ne nous a pas faits pour être frustrés, mais pour *vivre*, pour *être* à fond, qu'on aime, travaille, écrive, peigne, étudie ou escalade une montagne. Notre appel profond est à être; et être frustré, c'est cesser d'être.

Vu cette frustration inéluctable, l'homme est-il mal fait?

Mais non! C'est un être merveilleux! L'aboutissement de tout l'univers! La circulation des astres et l'environnement minéral terrestre préparent la vie végétale, et la vie végétale fonde la vie animale. Tout ce cadre était indispensable pour que l'être humain advienne, cet être matériel et pourtant porteur d'une intelligence, d'une volonté, d'une liberté qui l'habilitent à une sagesse qui inclut la possibilité, l'invitation à une relation personnelle avec le créateur de cet univers!

La sagesse? Tout le monde meurt pourtant avant d'y goûter, et de toute façon, à peu près personne ne s'y intéresse!

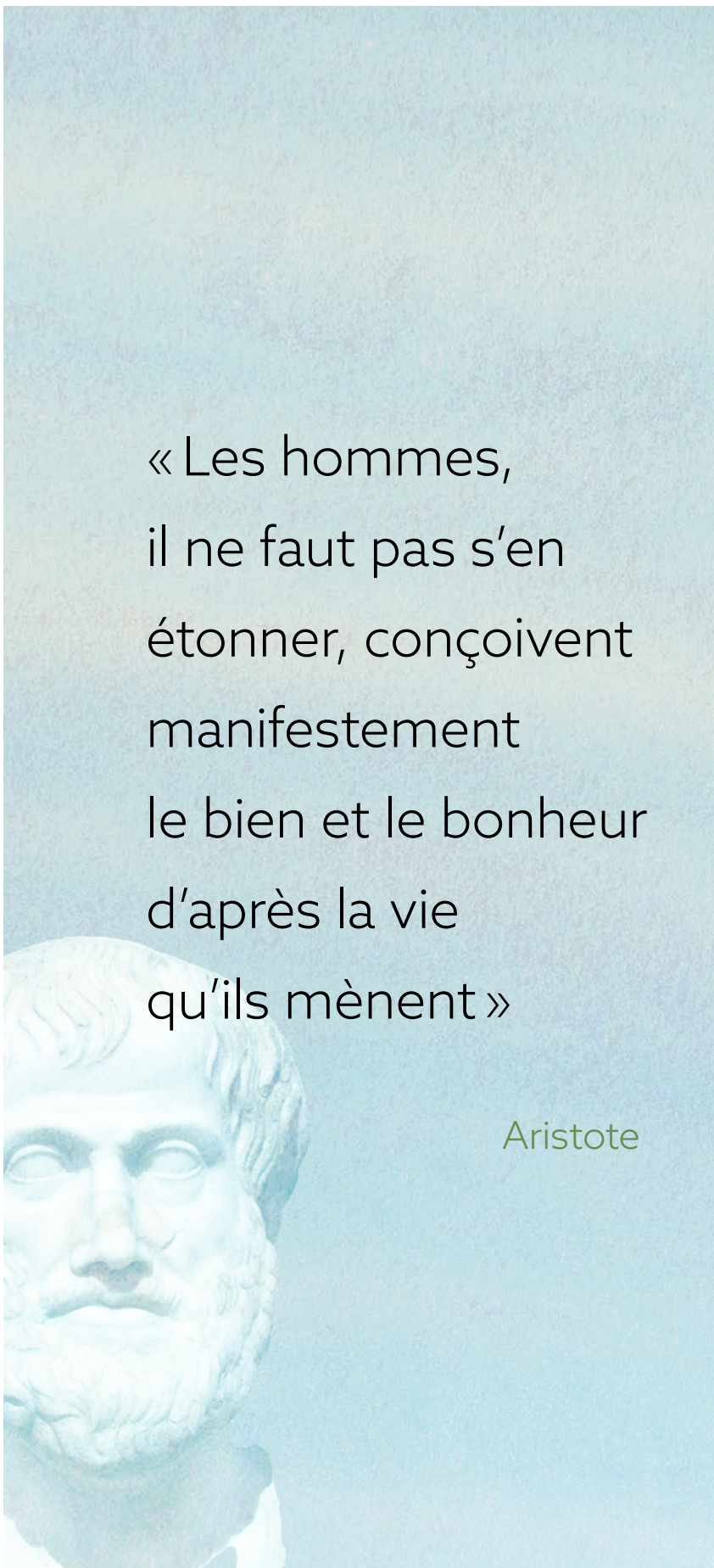
Oui, la mort est le gros problème. Tant qu'on n'en trouve pas le sens, la vie même n'en a aucun, puisque la mort vient annuler tout ce qu'on fait dans sa vie. L'univers entier et toute son évolution deviennent aussi absurdes, puisque tout y prépare la vie humaine. Aussi, la mort nous fait très peur, et tout ce qu'on fait, au fond, on le fait pour ne pas mourir.

Comment cela, tout ce qu'on fait, c'est pour ne pas mourir? C'est ça le but de la vie? Ça ne fait pas un peu négatif?

Certes, la situation peut se décrire en termes positifs. Le but recherché en tout ce que nous faisons est d'être, et être, pour nous, c'est vivre. Ce qui est de nature à nous satisfaire, c'est de vivre à plein, c'est de vivre une vie pleinement humaine. Voilà notre bien, voilà notre bonheur. C'est d'ailleurs l'objet du premier principe moral, que personne ne peut ignorer, et qui motive toute décision: «Il faut faire le bien et éviter le mal!» Or, le bien, c'est ce qui nous fait être, vivre, être et vivre de façon pleinement humaine! Le mal, c'est ce qui menace cette vie humaine parfaite, ce qui empêche d'être, et d'être homme.

Ça sonne plutôt théorique, non? Est-ce qu'on ne saurait pas mieux pourquoi les gens vivent, en regardant à quoi concrètement conduit ce qu'ils font?

C'est très juste, car nos actions parlent plus fort que nos paroles et révèlent plus clairement le fond de nos intentions. Aristote lui-même déclare: «Les hommes, il ne faut pas s'en étonner, conçoivent manifestement le bien et le bonheur d'après la vie qu'ils mènent» (*Éthique à Nicomaque, I*).



« Les hommes,
il ne faut pas s'en
étonner, conçoivent
manifestement
le bien et le bonheur
d'après la vie
qu'ils mènent »

Aristote

Mais le plus clair des actions qui occupent notre vie, notre travail, n'est-il pas pour gagner de l'argent? N'est-ce pas en lui qu'on s'attend à trouver satisfaction et contentement? N'y a-t-il pas une certaine hypocrisie à prétendre que l'argent ne fait pas le bonheur?

C'est que vivre, et même vivre humainement, présuppose... survivre! Or, un homme est un être matériel et ne peut survivre sans entretenir son corps et lui procurer un certain confort. Mais cette richesse extérieure n'est qu'une condition de la vie, pas la vie elle-même. Un moyen, même très utile, n'est jamais la fin principale et ultime qu'on recherche. Tous le savent, même les plus cupides: le bonheur ne s'achète pas et on peut être à la fois très riche et très malheureux. Le problème, c'est que la peur de la mort fait surestimer le besoin qu'on a de biens extérieurs pour vivre bien. On finit par oublier que vivre, c'est autre chose que s'enrichir. On se met dans la situation absurde de chercher comme son bien ultime ce qui n'en est qu'un moyen éloigné.

Sans doute ceux qui pensent qu'être heureux c'est être en santé sont plus sensés, n'est-ce pas? C'est d'ailleurs l'opinion émise par tous, au salon funéraire comme au jour de l'An: « Quand on a la santé, on a tout! »

Oui, au sens où c'est mieux de se prendre pour une plante que pour une roche. C'est plus ou moins ce qu'on pense en se préoccupant autant de club d'entraînement, de jogging, de diète naturelle... Mais encore là, c'est confondre un moyen important avec le vrai but, la vraie vie.

En fait, la plupart des gens ont l'air d'espérer que ce qui les comblera, c'est d'avoir du gros fun. N'est-ce pas cela le bonheur que nous visons tous: plein de plaisir, pas de souffrance?



N'est-ce pas à cela que servent l'argent et la santé, au bout du compte ?

Oui, c'est pas mal ce que tout le monde pense. Celui qui fait ce qu'il veut se consacre aux plaisirs sensibles : sexe, alcool, gastronomie. Et encore plus à fond s'il échappe aux regards de son entourage habituel. Et nous aurions raison, si nous étions des animaux comme les autres, avec la sensation comme plus haute performance de notre vie. Mais au fond, nous sentons que ce n'est pas cela que nous voulons vraiment et nous désapprouvons l'esclave de ses plaisirs sensibles, en le considérant comme un animal, comme un cochon.

« S'il échappe aux regards », disiez-vous. Est-ce le signe que le bonheur se trouve finalement dans l'affection, l'approbation que les autres nous accordent ? Dans l'honneur, dans la gloire ? En tout cas, les politiciens, les sportifs et les artistes travaillent à fond pour cette récompense. Est-ce l'honneur, ce qui peut le mieux nous combler ?

Au moins, on touche là un bien propre à l'homme. Et le bonheur, cette vie parfaitement humaine, ne peut consister ultimement en un bien que nous partagerions avec les animaux, les plantes, les roches.

De fait, il serait difficile de trouver quelque chose que nous faisons ou que nous disons sans en attendre l'estime d'autrui. Ou quelque chose que nous ne faisons pas ou ne disons pas, par peur de perdre cette estime : pourquoi avons-nous tant besoin d'avoir raison ; tant de difficulté à dire non à qui nous sollicite ; tant de colère envers qui dit du mal de nous ; tant de peine à nous laisser corriger ?

C'est sûr, la reconnaissance d'autrui compte comme un bien très précieux. Mais elle est extérieure à nous, elle est l'acte de quelqu'un d'autre. Alors que le bonheur doit être quelque chose que

vit la personne heureuse même. En fait, c'est justement le bien que reconnaît chez quelqu'un celui qui l'honore.

On dirait qu'on s'approche, qu'on met presque le doigt dessus. Qu'est-ce que c'est ce bien propre à l'homme, capable de le satisfaire à plein, de le faire se savoir heureux, et pour lequel on le félicite en l'honorant ?

Comme dans n'importe quel cas, la perfection tient à l'excellence de l'opération propre. À quoi reconnaît-on un excellent flutiste ? À son jeu excellent de flute, pas à sa belle diction ! Et un excellent footballeur ? À ce qu'il marque des points, pas à ce que les filles le trouvent beau ! Et un excellent médecin ? À ce qu'il guérit autant que c'est possible, pas à son sourire. De même, être heureux, c'est exercer au mieux l'opération propre à l'homme, pas simplement être riche, en santé, sentir de l'agrément ou être honoré.

Mais quelle est cette opération propre ?

C'est de penser, évidemment ! La faculté que l'homme a en propre, sa faculté la plus noble, c'est son intelligence, et c'est pour la servir qu'il possède toutes les autres. L'homme heureux, c'est celui qui pense en toute excellence !

Oups ! Là, je sens qu'on vient de faire tout un saut, et je n'imaginais pas que tellement de gens le sautent avec vous ! Qui donc prétendrait que tout ce qu'il fait dans la vie, c'est pour penser au mieux, et que c'est de penser correctement qui le satisfait plus que tout ?

Bien au contraire, c'est ce que tout le monde croit, bien que confusément. Tout le monde veut être beau, plutôt que laid ; en forme, plutôt que malade ; riche, plutôt que pauvre. Mais qui choisirait d'être magnifiquement beau, en forme et riche, si c'était à la condition d'être con ? Ce à quoi tous tiennent le

plus, c'est leur intelligence, et qu'elle fonctionne de la meilleure façon possible. J'ai bien eu un ou deux étudiants qui prétendaient qu'ils préféreraient être cons et riches, beaux, en forme, mais c'était... qu'ils se pensaient bien intelligents en faisant ce choix, et assez brillants encore pour profiter de leur argent, de leur santé et de leur beauté. Jamais en se supposant en coma perpétuel, incapables de penser !

Penser excellemment serait le bonheur ? Comment cela se présenterait-il ?

Sur deux plans. Le plus manifeste est le plan pratique. Notre raison gouverne notre volonté. Nous choisissons et voulons ce que nous pensons bon pour nous. Être heureux, c'est donc en toute circonstance discerner correctement ce qui est bon pour soi et vouloir et agir en conformité avec ce discernement.

Ça, c'est curieux. Il me semble que très souvent on voit bien ce qu'on devrait faire, mais qu'on le fait à regret, tiraillé, pas heureux du tout.

Effectivement. Il manque une condition. On est heureux à penser correctement et à agir en conséquence, pour autant que c'est facile. Cette facilité vient avec une bonne éducation, un entraînement. C'est que nous naissons avec une nature passablement indéterminée, pour être à même de nous adapter à toute situation. Alors, une éducation doit compléter notre intelligence ignorante, notre volonté et notre appétit sensible indécis, nos mains maladroites. C'est ce qu'on appelle la vertu. Dans la mesure où l'éducation développe la vertu, il devient facile, en toute situation, de discerner son bien et d'opter pour lui avec toute la modération et la fermeté souhaitables. C'est d'ailleurs pour cela qu'on appelle *vertu* l'ensemble des qualités concernées. *Vertu* vient du latin *virtus*, et *vir* veut dire *homme* ; la *virtus*, c'est donc... l'*hommeité*, ce qui fait qu'un être humain en est vraiment un.

Sur deux plans, disiez-vous ?

Oui. Je viens de décrire le bonheur *pratique*, le bonheur dans l'action. Mais même lui est ordonné à quelque chose de plus grand, qu'on pourrait appeler le bonheur *spéculatif*. C'est que l'excellence de notre raison, cette faculté qui nous distingue comme hommes, réside ultimement dans l'excellence de son propre acte, *connaître avec excellence*, plus encore que diriger la volonté, l'appétit sensible et l'action. Or, connaître avec excellence, c'est connaître en vérité, en conformité avec la réalité. Et connaître en vérité ce qui s'y prête le mieux : la nature et son auteur. D'ailleurs, tout ce que nous faisons de plus vertueux – de courageux, de tempérant, de juste, de prudent –, nous le faisons pour nous mettre en mesure de connaître ainsi.

C'est ainsi qu'on revient à voir que *le bonheur, c'est la sagesse*, qu'être heureux, c'est être sage, et que voilà ce que tout homme cherche de toutes ses forces toute sa vie, plus ou moins maladroitement.

Est-ce qu'on peut résumer cela en une courte définition ?

Oui. Le bonheur, c'est l'opération rationnelle vertueuse exercée en permanence.

Est-ce qu'on ne revient pas à une situation absurde ? Le but qui motive toute notre vie est un but que nous ne sommes pas capables d'atteindre. En tout cas, je ne connais pas beaucoup de sages. N'y a-t-il personne d'heureux ?

Aristote voyait déjà cela et soutenait que ce bonheur présente quelque chose de surhumain : « Ce n'est pas en tant qu'homme qu'on vit de la sorte, mais en tant que du divin nous habite » (*Éthique à Nicomaque*, X, 7, 1177b27-28). À quoi il ajoutait qu'il ne faut pas y renoncer pour autant : « On ne doit tout de même pas, ainsi que certains y exhortent, parce qu'on est homme, penser

seulement aux affaires humaines, et, parce qu'on est mortel, seulement aux êtres mortels. On doit plutôt, autant qu'on le peut, s'immortaliser, et tout faire en vue de vivre selon ce qu'il y a de plus noble en soi » (*ibid.*, 1177b31-34).

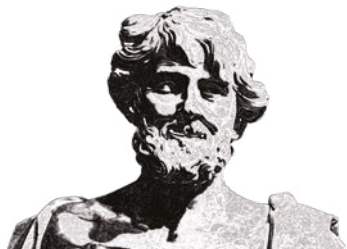
Cela appelle deux remarques complémentaires. D'abord, la raison transcende le matériel, elle ne meurt pas. Je disais au début que la vie n'a de sens que si la mort en a un. De fait, l'âme humaine ne mourant pas, le bonheur humain dépasse la mort, la sagesse continue à combler l'homme après sa mort, en une vie éternelle.

Et la seconde remarque ?

Ensuite, c'est assez facile à voir, notre nature a quelque chose de cassé, de dysfonctionnel, qui se constate à notre inclination à agir mal – lâchement, injustement, imprudemment, immodérément – même une fois que nous avons bien discerné ce qui est notre bien. Pour que le bonheur nous soit accessible, il faut que notre nature soit réparée, réajustée, recrée même. C'est l'objet de l'Évangile, c'est la Bonne Nouvelle du plan de salut : Jésus Christ, Fils de Dieu, est mort et ressuscité justement pour refaire l'homme après la cassure qu'il s'est infligée lors de son péché originel. Désormais, qui croit en Jésus Christ a accès à cette sagesse devenue inaccessible par voie purement naturelle. Même que, dit saint Thomas, « il se trouve plus de sagesse en une vieille chrétienne ignorante qu'en le plus apparemment savant des athées ». ■



Phrases célèbres sur le bonheur



« Le bonheur ne consiste pas dans la possession de troupeaux et d'or. C'est dans l'âme qui est le siège de la béatitude. »

Democrite



« Si l'homme n'avait jamais été que corrompu, il n'aurait aucune idée ni de la vérité ni de la béatitude. »

Blaise Pascal



« La béatitude n'est pas le prix de la vertu, mais la vertu elle-même. »

Baruch Spinoza



« La vie est une chance, saisis-la. La vie est beauté, admire-la. La vie est béatitude, savoure-la. »

Mère Teresa



« Accéder à la béatitude : il n'y a pas d'autre raison de philosopher. »

Saint Augustin



Les handicaps transfigurés *d'André et Elizabeth*

Simon Lessard

simon.lessard@le-verbe.com

Photos de Jean Bernier

Il y a trente-trois ans, André Bisson s'est cassé le cou dans une rivière et en est ressorti paraplégique. En un instant, son épouse Elizabeth et lui ont vu tous leurs rêves s'anéantir. Comment être heureux quand on ne contrôle plus rien, ni son corps ni sa vie ? Paradoxalement, ils semblent vivre aujourd'hui une vie de grands-parents tranquilles et heureux. Ils ont généreusement ouvert leurs portes pour nous aider à saisir, à travers leur histoire, comment le bonheur peut arriver précisément là où on ne l'attend pas.

André

André n'a pas eu une enfance facile. La foi de ses parents, tous deux orphelins, ne les empêche pas d'avoir un mariage laborieux. Quand la situation est trop tendue, il leur arrive de quitter la maison. «Ma mère allait faire des retraites, et chaque fois qu'elle revenait, elle était prête à pardonner et à recommencer avec mon père. Pour moi, ça a été un témoignage de foi.» Son père, lui, est plutôt du type ermite. «Quand il parlait, il se retirait en campagne, mais je sais qu'il priait aussi.»

Lorsque c'est trop compliqué dans la maison, il se retire lui aussi dans la nature. «Quand j'allais dans le bois, c'était plus simple. Ça me faisait beaucoup de bien. J'avais l'impression d'être touché par quelque chose de grand et de beau qui me dépassait. Parfois, j'en pleurais même.»

En grandissant, André conserve cet amour de la nature. Il rêve de vivre à la campagne et d'être autosuffisant. Il étudie en aménagement de la faune et travaille un temps pour le ministère de l'Environnement.

Vient un moment où il se questionne sur sa vocation. «Je suis sorti avec quelques filles, mais ça ne marchait jamais vraiment.» Il envisage alors la vie monastique et à la même période s'offre comme bénévole dans une communauté de l'Arche où vivent des personnes handicapées. C'est là qu'il rencontrera Elizabeth.

Elizabeth

Enfant unique d'une famille anglophone de Montréal, Elizabeth se décrit comme une dépendante affective depuis l'enfance. Adolescente, elle caresse deux rêves: se marier et avoir une belle carrière. «Je ne pensais pas aux enfants. Dans ma tête, avoir des

enfants, c'était juste laver des fesses et des chaudrons.»

Son premier diplôme obtenu, elle désire poursuivre en médecine, mais se trouve un peu jeune. Elle sent le besoin de vivre des expériences et décide d'aller elle aussi comme bénévole à l'Arche. Quand elle voit André, c'est le coup de foudre. «Je suis tombée en amour par-dessus la tête, raconte Elizabeth. Évidemment, je n'étais pas du tout consciente que j'étais dépendante affective.»

L'Arche

Ses quatre mois à l'Arche révèlent à André sa première paralysie.

«Je voyais les résidents comme plus libres et moins handicapés que moi d'une certaine manière.» Jeune, il avait appris que sa valeur dépendait de ce qu'il faisait, parce qu'il était bon au hockey, par exemple. «Quand je performais, je sentais que j'avais de la valeur. Mais quand je ne performais plus, c'est comme si je ne valais plus grand-chose.»

Mais avec les personnes handicapées, il se retrouve dans un environnement où ce n'est plus le *faire*, mais l'*être* qui compte. Prendre le temps d'être tout simplement avec les autres. «Ma première paralysie, je l'ai vécue à l'Arche. Je me suis retrouvé complètement déboussolé, incapable de fonctionner.» C'est comme si une nouvelle fenêtre s'ouvre dans sa vie. Elizabeth lui montre de l'amour même s'il ne fait rien.

Quelques mois plus tard, ils s'achètent une terre dans l'idée de faire de l'agriculture bio. «On a décidé de se marier rapidement, explique Elizabeth. Lui avait ce rêve de retour à la terre et ça m'intéressait, alors j'ai embarqué dans son rêve.»





Et le rêve est devenu réalité.

Le rêve

André et Elizabeth sont presque auto-suffisants dans leur petite maison en bois rond. Sans électricité, ils se chauffent au bois et puisent leur eau dans le puits sur leur terre. Les nouveaux mariés ont aussi des chèvres, des légumes et du miel à volonté. «J'avais l'impression que c'était une façon de vivre en harmonie avec la création.»

En parallèle, ils se joignent à une communauté de foi du Chemin néocatéchuménal. Ils y apprennent à écouter la parole de Dieu et à partager leurs souffrances et leurs espérances. «Appartenir à un petit noyau dans

l'Église a vraiment été précieux pour tout le reste de notre vie, tient à dire Elizabeth.»

Les enfants arrivent rapidement : Jérémie, Gabriel, Kateri et Anne. C'est l'Église qui a conduit Elizabeth à envisager d'avoir des enfants. «J'ai découvert la joie de donner la vie. Toute ma vie, j'avais entendu de tout faire pour moi. Mais la joie, ce n'est pas toujours ce qu'on pense.»

Seulement, le rêve n'était pas parfait.

André se souvient. «J'étais dans le rêve que j'avais toujours caressé depuis que j'étais jeune : vivre en campagne avec une belle femme que j'aime, des enfants et des animaux.» Pourtant,

il lui arrive encore, comme à l'Arche, de vivre des épisodes de paralysie. «C'était comme un petit avertissement que tout ce que j'avais, ce n'est pas ça qui allait me combler. Il manquait encore quelque chose, même si tout le rêve semblait être là. C'était une belle vie en apparence, mais vouée à l'échec. Je vivais tellement pour moi-même que ça n'avait pas de sens, ça n'aboutissait nulle part.»

Elizabeth, elle, trouve beaucoup de joie dans ses enfants, mais demeure avec sa dépendance affective. «J'étais complètement appuyée sur lui pour mon bonheur. Même si j'étais croyante, pour moi la vie venait de mon mari. On était très, très, très heureux. Et là est arrivé son accident!»



Et le rêve devint cauchemar.

L'accident

Le soir, ils vont souvent se baigner avec les enfants à la rivière. Le 19 août 1989, ils y vont pour la dernière fois de l'été avec leurs trois premiers enfants. Elizabeth était alors enceinte d'Anne, la quatrième. André se baigne avec les enfants, puis voit sa femme un peu frileuse dans un mètre d'eau qui n'ose pas se saucer. André décide de retourner à l'eau une dernière fois pour arroser son épouse.

« Tout s'est passé vraiment très vite. J'arrive à la course et je fais un petit plongeon de surface, comme j'ai fait des centaines de fois à cet endroit.

Mais je vois sa bedaine et je me dis que je suis un peu trop proche. » Alors il tasse son bras pour ne pas l'accrocher, mais cette position l'entraîne au fond de la rivière et il se cogne la tête. Il est incapable de bouger ; c'est Elizabeth qui le sort et le tire sur le bord de l'eau. « J'avais terriblement mal dans le dos et le cou comme si j'étais couché sur un lit de morceaux de verre. » C'est leur fils aîné Jérémie d'à peine cinq ans qui ira appeler les secours.

André se retrouve à l'hôpital entre la vie et la mort. Dopé à la codéine, il dort beaucoup. En même temps, il comprend que quelque chose de crucial est en train de se passer. Les dommages sont extrêmement graves. Sa 5^e vertèbre est cassée et a écrasé sa moelle épinière.

Une coupure complète et irrécupérable. Il ne sentira plus rien en bas des épaules. Il peut encore bouger la tête et ses biceps, mais pas ses doigts.

Le verdict est tombé et sans appel : André sera paraplégique pour le reste de ses jours.

Le cauchemar

« Vous imaginez ? Tomber paralysé d'un coup sec. Un gars indépendant comme moi, qui se retrouve dépendant pour tout, tout, tout. » En plus de la paralysie physique s'ajoute une paralysie de la douleur. « Les premières années, j'ai eu mal, c'était effrayant. Tout ça me dépassait, je n'en pouvais plus. »





Après un mois et demi à l'hôpital et dix mois en centre de réadaptation, André retourne à la maison. Mais il est encore loin d'accepter son sort. « Je n'avais aucun courage. J'étais sûr que plus rien ne me rendrait heureux, que je n'avais plus le droit au bonheur. »

« Au début, je voyais un goéland passer et je maudissais : pourquoi lui aurait le droit de voler alors que moi, je ne peux même pas marcher ! J'étais enragé, je me fermais et je sacrais. J'avais l'impression à des moments que la rage aurait pu me tuer. »

Alors que lui sacrait, elle pleurait.

« En une fraction de seconde, je me suis retrouvée avec un homme paralysé et, encore pire, avec un homme révolté. » Elizabeth ne reconnaît plus l'homme qu'elle avait marié. « C'est comme si je l'ai perdu. Tout d'un coup, il n'était plus là. Ça ne marchait plus, car toutes mes fondations s'étaient écroulées. Pour moi, c'était comme la fin du monde. »

Une psychologue leur dit que, dans 98 % des cas semblables, les couples se séparent. Mais elle ne pense pourtant pas le quitter. Elle se sent plus désespérée que révoltée.

« J'ai vraiment crié vers le Seigneur. Je me souviens, j'allais voir André au centre de réadaptation avec Anne, parce que je l'allais. En partant, je montais les fenêtres de la voiture et je criais : "Seigneur, fais quelque chose, parce que moi, je ne suis pas capable !" Je ne voulais pas le laisser, mais je n'avais plus d'appuis, et je ne pouvais pas vivre dans le vide sans celui qui était le sens de ma vie. »

André de son côté suppliait Dieu : « S'il faut que je reste paralysé, je ne veux pas vivre une petite vie. Je veux une vie pleine et heureuse, sinon je ne veux rien savoir de la vie. »

Et le Seigneur a commencé à leur répondre... dans l'Église.



L'Église

Le couple reçoit d'abord une aide concrète de leur communauté de foi. « Sans l'Église, je ne serais plus là. Je serais absolument incapable de dire toute l'aide qu'on a reçue ! » reconnaît André dans un élan de gratitude. « L'Église est une source incroyable de liens, s'émerveille Elizabeth. Les travailleurs sociaux n'en reviennent pas de voir toutes les personnes que l'on trouve pour venir nous aider. Et ce n'est pas juste l'aide matérielle. On a reçu beaucoup d'aide spirituelle de notre communauté aussi pour nous aider à trouver le sens de ce qu'on vivait. »

Des membres de leur communauté se relaient pour garder leurs enfants, pour

veiller André, pour soutenir Elizabeth de mille manières.

Puis, au fil des ans, André trouve un grand réconfort dans l'écoute de la Parole de Dieu en communauté. « C'est comme si je me retrouvais dans les histoires, les personnages et les partages. Ça venait donner un sens à ce que je vivais et je me sentais aimé. »

« S'il n'y avait pas eu Dieu dans ma vie, je pense que je serais mort. Quand on souffre beaucoup et qu'on en arrache, ce n'est pas une philosophie de vie ou une théorie sur Dieu qui fait du bien, qui sauve. Ça ne fait rien, une idée. Il faut que ce soit vrai ! Si ce n'est pas vrai que Dieu nous aime et qu'il prend soin de nous, moi, je meurs. »

La prison

Après cinq ans de paralysie, des amis proposent à André de venir témoigner en prison. Après tout, lui aussi est en prison. Le soir, juste avant de partir pour le pénitencier, il tombe sur une interview télévisée d'un homme paralysé à la 5^e vertèbre qui vivait avec une femme et des enfants dans sa maison. Exactement comme lui ! Sauf que cet homme expliquait qu'il était tellement écœuré de la vie qu'il ne voulait plus vivre. Il avait commencé à cesser de manger pour se laisser mourir.

« Moi, je m'en allais à la prison partager à des prisonniers ce qui me faisait vivre, raconte André, et lui il annonçait qu'il se laissait mourir. » Stupéfait, il se demande quelle est la différence entre cet homme et lui. « Je comprenais tout ce que ce gars-là vivait. Il était pareil à moi. Je n'avais pas envie de le juger une seule minute. Mais pourquoi moi, je n'avais pas envie de m'enlever la vie ? »

« La seule différence que je voyais, c'est que, pour moi, quelqu'un était descendu dans mon enfer pour me sortir de là. Et cette personne, c'est Jésus Christ. Je peux l'affirmer avec certitude : personne d'autre n'aurait pu me redonner le bonheur. »

André n'a jamais pensé se suicider ou demander l'aide médicale à mourir. « Je pense que c'est l'amour qui m'a tenu en vie. Moi, j'ai l'impression que ceux qui demandent l'euthanasie aujourd'hui, ce sont des personnes qui souffrent véritablement, mais qui sont véritablement seules aussi, qui vivent leur souffrance seules. Il y a une différence entre la souffrance et la croix. La croix, c'est une souffrance vécue avec Dieu. La croix a un sens, alors que la souffrance, on veut juste s'en débarrasser. »

« Les personnes ayant le visage le plus heureux que j'ai vu dans ma vie, ce sont des moines. Eux aussi, ils sont dans une forme de prison dans leur cloître. Ma prison à moi, c'est mon corps, mais cette prison-là est en train de se transformer.

Elle est en train de devenir tranquillement un monastère. Je découvre une liberté que je ne connaissais pas avant, parce que cette prison est de plus en plus un lieu où je découvre l'amour de Dieu. »

Les Paroles

Elizabeth aussi est profondément aidée par des Paroles de Dieu.

« Tout concourt au bien de celui qui aime Dieu » (Rm 8,28). « Je ne voyais pas du tout comment la paralysie de mon mari pouvait concourir à mon bien. Par contre, cela me donnait l'espérance qu'un jour ça pourrait être vrai. »

« Celui qui veut sauver sa vie la perdra ; mais celui qui perdra sa vie à cause de moi la sauvera » (Luc 9,24). « Avant, j'avais un mari qui subvenait aux besoins de la maison, qui m'aidait avec les enfants et qui me donnait de l'affection. Mais avec cette Parole, j'ai compris que je cherchais ma vie en André et que, si je voulais être heureuse, c'était à moi de perdre ma vie pour lui. »

Enfin est venu l'évangile de la Samaritaine, cette femme malade affectivement qui cherchait la vie dans les hommes, alors que seul le Christ pouvait combler sa soif d'amour. « Souvent, on veut que l'autre nous donne la vie, qu'il nous remplisse, alors que dans le fond, l'autre n'est pas capable de nous combler parfaitement, même si on s'aime à la folie. » À ce stade, Elizabeth avait compris que la vie devait lui venir de Jésus Christ, mais elle n'avait pas encore de relation forte avec lui. « Même en le sachant, ce n'est pas ça que je vivais. »

Jésus Christ

Après des années de don de soi, Elizabeth finit par se bruler. En 2014, elle tombe en épuisement nerveux. Incapable de travailler et de parler, elle doit rester couchée et même quitter la maison un certain temps. Mais elle

en tire une leçon du Seigneur : « J'étais trop perfectionniste. Je pensais que Dieu pouvait m'aimer uniquement si je faisais bien les choses, qu'André pouvait m'aimer uniquement si je pensais juste à lui et jamais à moi. »

Lorsqu'elle ne peut plus répondre aux attentes des autres, elle commence à éprouver l'amour de Dieu pour elle. « C'est quand je me suis retrouvée seule dans ma faiblesse extrême que le Christ est venu m'aimer, qu'il est venu cultiver en moi une relation avec lui dans laquelle j'ai pu trouver le bonheur. J'ai expérimenté la vérité de ce que dit Catherine Doherty : que la croix, c'est le baiser du Christ. Parce que c'est là que Jésus Christ est entré concrètement dans ma vie. Le Seigneur a vraiment tiré du mal un plus grand bien, et ce bien, c'est lui-même ! »

Depuis cet épisode, Elizabeth découvre de plus en plus que le Christ se trouve au fond du calice. « Dans le fond de la souffrance, Jésus Christ est vraiment là. Je le rencontre là, je le goûte là, avec toute sa beauté et sa douceur. Il m'attend au fond de cette peine et ça la transforme en amour. »

La gratuité

Quand Elizabeth reviendra à la maison, elle ne sera alors plus capable de veiller son mari plusieurs nuits par semaine comme elle l'avait fait durant des années. Le couple fait alors appel à des amis pour les aider. Depuis neuf ans, ils sont nombreux à être venus passer une nuit chez les Bisson à tour de rôle.

Au début, André ne veut rien savoir qu'une personne nouvelle vienne tous les soirs passer les nuits avec lui. « Moi qui étais un peu sauvage, je me trouvais obligé de faire la conversation tous les soirs avant de me coucher. » « Ce n'est pas tout le monde qui aime avoir de la visite à l'heure du coucher non plus ! » ajoute Elizabeth avec un sourire.

Avec le temps, André s'habitue et embrasse cette nouvelle croix comme

une source de grâces. «Aujourd'hui, je suis content. J'avais beaucoup étudié la faune, mais là, j'ai l'impression de découvrir la grandeur de l'être humain dans les échanges qu'on a avec ceux qui viennent m'aider. Je vois que c'est Dieu qui vient me visiter à travers eux. Ils donnent leur vie pour moi.»

André expérimente plus profondément la gratuité de l'amour. D'abord grâce à Elizabeth qui est restée avec lui, et aussi avec toutes ces personnes qui viennent les aider. «Je sais que c'est gratuit parce que je suis incapable de redonner en échange. J'ai compris que c'était comme ça que Dieu m'aimait. Que c'est Dieu qui m'aimait à travers ces personnes, à travers la communauté, à travers l'Église. Que c'est Dieu qui passe pour me dire: "André, je t'aime. Je t'aime comme tu es."»

«C'est comme si ma paralysie extérieure a permis la guérison de ma paralysie intérieure. La paralysie de ne

plus être capable de fonctionner quand je ne me sens plus aimé pour ce que je fais. Aujourd'hui, mon cœur n'est pas paralysé, je peux aimer et être aimé!»

«Quand je vais mourir, je vais pouvoir dire que Dieu m'a vraiment aimé beaucoup. J'ai une dette d'amour incroyablement grande. Mais en même temps, je découvre que cet amour-là est gratuit. Donc que je n'aurai pas besoin de le rembourser.»

Le bonheur

Trente-trois ans après l'accident qui a bouleversé leur vie, André et Elizabeth se disent tous deux plus heureux qu'auparavant. «Même si c'était tellement facile au début et qu'il y a des limites aujourd'hui, reconnaît Elizabeth, on est plus amoureux en vérité aujourd'hui. C'est l'histoire de notre vie et je peux dire que je suis contente de tout ce qu'on a vécu ensemble... et c'est pas fini!»

«Aujourd'hui, ajoute André, non seulement je suis en vie, mais je suis content d'être en vie. Je n'ai plus d'amertume. C'est fou à dire, mais on dirait que je suis même plus profondément heureux que j'étais avant de me casser le cou. Ça me dépasse. J'étais tellement sûr que je ne pourrais plus être heureux que je suis chaque jour surpris d'être heureux. C'est le contraire d'avant: à l'extérieur ça ne va pas super bien, mais à l'intérieur, il y a une paix qui s'est installée.»

Tout comme Elizabeth, André voit dans ce plus grand bonheur un miracle qui ne dépend d'aucune manière de ses propres forces: «Je n'ai rien fait pour être heureux. La seule chose que j'ai faite, c'est de m'exposer à l'amour de Dieu. Comme quelqu'un qui se fait bronzer. Tout est grâce.» ■





PORTAIT

L'AMNISTIE DE LA CROIX

Olivier Giroud-Fliegner,
philosophe et pianiste

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com
Illustrations de Marie-Pier LaRose



Pourquoi autant de souffrance dans une vie humaine ? La question est légitime, cruciale, surtout quand sa propre mère et sa grand-mère ont été persécutées et cachées injustement, au nom de leur origine juive. L'existence du mal a taraulé Olivier Giroud-Fliegner toute sa vie. Jusqu'à ce qu'il découvre la réponse à tous ses maux en une révélation, au terme d'une quête périlleuse.

La recherche de sens d'Olivier Giroud-Fliegner, 53 ans, est inscrite dans son patrimoine, au cœur de son histoire familiale. Le philosophe et pianiste d'origine française aujourd'hui établi à Montréal me raconte un périple qui dépasse les frontières et remonte loin dans le temps.

Les sévices de la Seconde Guerre mondiale affectent directement ses propres parents. Né d'une mère juive ayant connu les camps de concentration et d'un père français ayant subi l'Occupation, il a été habité par les secousses d'une haine destructrice et, par ricochet, du rejet de Dieu.

RESCAPÉS DE LA GUERRE

Son père traverse une enfance douloureuse. Sa sœur aînée meurt en bas âge, une perte qui mine le moral des parents. Enfant, son père ne reçoit pas l'affection dont il aurait besoin. Puis la guerre éclate. « En 1939, mon père avait 11 ans. À cet âge, on comprend beaucoup de choses. Il a vu l'effondrement du monde. Il voulait s'engager dans la Résistance, mais sa mère s'accrochait à ses pieds en lui disant qu'elle n'accepterait pas la mort d'un deuxième enfant. Ça a été un grand regret pour lui. »

Pendant la guerre, le public ignore les détails de l'Holocauste. On voit des gens disparaître, les

rumeurs courent, mais la rétention d'informations ne permet pas de brosser un tableau complet de la situation dans les camps. Le procès de Nuremberg dévoile l'ignominie au grand jour. Pour le père d'Olivier, il s'ensuit une profonde blessure identitaire.

Sa mère, quant à elle, se retrouve du côté des persécutés. Juive ashkénaze originaire de la Galicie orientale (ouest de l'Ukraine), elle échappe par deux fois à une fin brutale.

« Quand les Allemands sont entrés en juin 1941, ça a été le début de l'enfer. Il y a eu plus de 50 morts dans la famille à cause de l'Holocauste. Mon grand-père a été assassiné dans le camp de Belzec, en Pologne. »

Sa mère et sa grand-mère sont enfermées dans un ghetto de la ville polonaise. Par une chance inouïe, des personnes négocient avec des nazis pour les en sortir. Avec leurs faux papiers, elles réussissent à se cacher dans une résidence à Berlin. Elles doivent en sortir durant la journée et y revenir le soir venu. Mais quelqu'un les soupçonne et les dénonce. Prise de court, la grand-mère répond mal à l'interrogatoire de l'officier allemand. Elle serait censée être la tante de la jeune fille avec elle et non la mère. Déportées dans un sous-camp de Ravensbrück situé dans les environs, elles y passent quelques mois.

Elles seront libérées une seconde fois.

«Il se trouvait quelqu'un qui n'était pas convaincu qu'elles avaient quelque chose à faire là. Il ne savait pas d'où venaient ces deux femmes là. Le physique les a beaucoup aidées: ma mère était blonde aux yeux bleus et ma grand-mère rousse, comme un tableau de Klimt vivant. Leur libération a tenu à très peu de choses.»

LA QUÊTE DES ORIGINES

À l'issue de la guerre, les parents d'Olivier se rencontrent sur une plage, en Bretagne, en 1956. Si l'amour entre eux est fort, les blessures communes les rapprochent tout autant: les reproches à Dieu, les séquelles de l'Holocauste.

«Naturellement, quand je suis né, mes parents ont décidé de ne pas me faire baptiser ni circoncire. Ils se sont dit: l'enfant choisira. Du coup, j'ai grandi dans un univers en apparence athée, où personne n'allait à l'église ou à la synagogue.»

Sur le fond des horreurs vécues, la foi de sa grand-mère maternelle brille comme une chandelle en pleine nuit. Son témoignage l'inspire. La pieuse dame ne déroge pas de sa foi en Dieu le Père jusqu'à sa mort. Enterrée dans un cimetière juif orthodoxe, elle l'est à la façon juive: dans un drap blanc, sur une planche, comme le fut Jésus, me fait remarquer mon interlocuteur.

Malgré ce contexte familial principalement athée, Olivier vit un éveil spirituel à l'âge de 11 ans. À ce moment, il désire s'approprier son héritage juif. Sans hésiter, il met la main sur la Torah de la bibliothèque familiale. Il dévore le récit du livre de la Genèse, il est touché de plein fouet.

«La puissance de Dieu quand il crée le monde! Il a tout créé, il a tout fait... donc il m'avait fait aussi. C'était fabuleux. Ma vie a commencé à changer à ce moment-là. J'ai décidé de faire ma bar-mitzvah [cérémonie religieuse marquant le passage à l'âge adulte] et de me faire circoncire. Mes parents ont accepté.»

Avec son grand-père adoptif – un juif allemand que sa grand-mère a épousé en secondes noces après la guerre –, Olivier apprend l'hébreu. Il célèbre avec lui la Pâque juive, fréquente la synagogue. Jusqu'à ce que la question de la souffrance finisse par le rattraper.

LE MAL DE VIVRE

À la fin de son adolescence, à partir de 1989, le sujet de la guerre refait surface plus que jamais dans la mémoire collective. La sortie du documentaire *Shoah* de Claude Lanzmann ravive les souvenirs vifs et douloureux par de nombreux témoignages crus qui révèlent l'infamie.

«La question de l'Holocauste devenait omniprésente. C'est là qu'on a commencé à savoir plus de choses. J'ai vu à quel point ça a été l'enfer, et ma mère l'a vu de près. J'ai le syndrome de la deuxième génération. Nous sommes des enfants de persécutés. C'est totalement imprimé en nous. C'est arrivé à un point où je ne pouvais plus vivre. J'ai commencé à perdre la foi, la relation avec Dieu le Père. Ma mère vieillissait, mais elle n'avait toujours pas de réponse. Et moi, j'avais mes propres problèmes. Je suis resté célibataire, sans enfants, mes parents ne sont pas devenus grands-parents.»

Pour sauver le peu de foi qu'il lui reste, il tente le tout pour le tout. Il émigre en Israël, au début de 2001. Mais après un séjour «mi-figue mi-raisin» dans un contexte politique tendu où éclatent les bombes, Olivier ne retrouve pas sa foi originelle. En année sabbatique, l'argent lui manque. Au terme d'un séjour où il n'arrive plus à prier dans une synagogue et se contente de jouer de l'orgue dans l'église du Sépulcre de la Sainte Vierge, il décide de s'envoler vers Montréal pour rejoindre une amie. Sur la Place des Arts, il se sent mystérieusement à sa place, même si le Canada est une contrée tout à fait inconnue.

UN MIROIR DANS UNE GROTTES

Quelques années plus tard, des amis français de passage à Montréal l'invitent à Lourdes. En tant que Juif, il ne sait pas pourquoi il se rendrait dans un lieu de pèlerinage catholique. Ses amis insistent et il accepte... pour une seule journée.

«On arrive devant la grotte de l'apparition. La statue est en haut, c'est tout petit, tu touches les murs et tu t'en vas. Je fais la queue, je rentre, et là, Marie m'attend avec un miroir. C'est métaphorique parce que je n'ai rien vu. Mais j'ai été accablé par la misère de ma condition. Je suis sorti de là en larmes, je pleurais devant tout le monde. Je dis: "Je ne sais pas ce qui s'est passé ici à l'époque, mais je vous confirme qu'il s'est passé quelque chose (rires)." Et mes amis de répondre: "C'est



gentil de nous confirmer que Bernadette a bien vu Marie!” »

Quelques mois plus tard, il trouve par terre, au milieu d'un centre commercial, une image pieuse de Marie. Un clin d'œil du Ciel qui le fortifie dans sa dévotion nouvelle. Olivier se dit toujours juif, mais Marie apparaît en arrière-plan.

LA DESCENTE AUX ENFERS

La souffrance, pourtant, se fait de plus en plus vive. Sa mère tombe malade. Sa relation avec elle se détériore. Elle meurt, dans la démence et le tourment des questions en suspens. Olivier devient très affecté par le deuil de sa mère, et sa santé morale et physique fragilisée l'étiolo.

«J'avais l'intention d'en finir. J'appelais à une ligne d'écoute pour le suicide à Montréal et on me disait de ne plus appeler, mais de consulter. Je ne parlais plus à Marie à ce moment-là et c'était la descente aux enfers. Ce que je trouvais difficile était le deuil que je vivais mal, les conflits non résolus et l'absence de réponses sur la souffrance qui devenait ma question maintenant.»

Olivier fait des fièvres, des lombalgies et finalement un incident cardiaque. À son travail, on lui propose d'aller à la maison Monbourquette, spécialisée dans l'accompagnement du deuil. Durant un an, il travaille sur les étapes psychologiques de son deuil. Mais toujours, il a soif de plus. Pour ses questions d'ordre religieux, on lui conseille d'aller voir un prêtre.

UN SOIR (PAS) COMME LES AUTRES

En 2017, à Noël, sa situation ne s'améliore pas. Son état de santé bat encore de l'aile et il se retrouve sans issue. «J'ai alors demandé à Dieu qu'il me donne le signe que ça irait mieux bientôt, car je n'allais plus tenir très longtemps. Un mois après, à la fin de janvier, tout d'un coup, comme ça, dans mon appartement, ça m'est tombé dessus. Le Christ était la réponse à toutes choses. Dans mon appartement, je me suis dit: c'est lui, c'est Jésus, la réponse à la souffrance. Et quand Jésus est entré, toute l'Église est entrée avec lui, il y a des centaines de saints qui sont entrés dans les mois qui ont suivi.»

Le lundi matin, première heure, Olivier passe un coup de téléphone à l'archidiocèse pour demander le baptême des adultes. Le lendemain, le curé de sa paroisse l'appelle pour entamer un cheminement spirituel. Les premiers mois, il se rend à l'église tous les dimanches en gardant secrète la conversion qui vient de changer sa vie. Puis l'année suivante, il reçoit le baptême, la communion et la confirmation comme une amnistie totale.

«J'ai compris par après que c'est Dieu qui nous donne la grâce. Si nous pouvons aimer autrui, c'est parce que Dieu nous en fait le don. Si nous pouvons nous convertir à Jésus, c'est parce que Dieu permet que nous le rencontrions. En 2018, j'ai été sauvé en accueillant le Christ comme réponse ultime à la souffrance. En 2019, j'ai été absout. Ça m'a fait exactement comme un condamné qui apprend qu'il est amnistié. En 2020, j'ai reçu cette guérison que je n'avais pas demandée, par rapport à toute mon histoire familiale, par l'intercession de saint Charbel. Il n'y a pas d'explication, c'est la grâce, la puissance de la grâce qui m'a sauvé.»

*

En 2021, Olivier dit traverser une période de désert spirituel. Mais si la souffrance est pénible, il ne la décrit pas comme celles d'autrefois et qui ont torturé ses parents. «Quand Dieu se manifeste, c'est plein de blanc. Je vis la nuit de celui qui ferme les yeux parce qu'il y a trop de lumière. De nouveau, depuis deux mois, je souffre. Je ne souffrais plus depuis trois ans, mais la souffrance est différente. C'est une souffrance que je comprends et que j'arrive à accepter. La passion du Christ m'aide à la comprendre.»

Cette fois, la nuit n'est plus opaque. La croix l'illumine. ■



Être veuve aujourd'hui

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Illustrations de Marie-Pier LaRose

DE L'OPPROBRE À LA PLÉNITUDE

Pas très glamour, le thème du veuvage est médiatiquement parlant une sorte d'anti-sujet. Qui s'intéresse aux veuves ? Dans l'imaginaire collectif ou encore dans plusieurs endroits dans le monde, les veuves portent le carcan de l'opprobre. Comment la perte de l'être cher peut-elle être vécue de manière à dépasser la stigmatisation ? *Le Verbe* s'est penché sur des façons différentes et audacieuses de vivre le veuvage aujourd'hui.

Il y a quelques années, lors d'une retraite monastique, une pieuse dame attire mon attention. Toute vêtue de noir, elle est recueillie avec révérence dans la chapelle. En échangeant avec elle, j'apprends qu'elle est venue prier pour son mari défunt et qu'elle portera cette couleur durant un an. Dans sa culture antillaise, c'est la tradition qui sert à signifier son deuil aux yeux de la communauté et à se donner du temps pour apprivoiser la mort du proche.

En délaissant la codification du deuil pratiquée par nos aïeux, le Québec contemporain a gommé son rapport symbolique à la mort. À l'autre extrême du spectre, dans plusieurs pays, une ritualisation trop rigide marginalise les femmes déjà en situation de précarité. Chez certains groupes ethniques d'Afrique centrale, les veuves doivent se plier à une série de prescriptions oppressantes : se raser la tête, dormir à même le sol, pleurer à des heures précises, marcher la tête baissée, se badigeonner de cendres. Dans certaines parties de l'Inde, encore aujourd'hui, la veuve est ostracisée, socialement déclassée.

RECOUVRER SA DIGNITÉ

À 81 ans, Angèle Gingras a toujours autant de pain sur la planche. Indienne d'origine, issue d'un milieu aisé, elle a appris à aider les moins nantis par l'exemple de sa famille, des sœurs et des prêtres de son village. Il y a 44 ans, avec son mari canadien, elle a fondé l'organisme SOPAR-Bala Vikasa, qui œuvre dans les régions du sud de l'Inde. Parmi les populations vulnérables visées par l'organisme, les veuves figurent en tête de liste.

«Durant des siècles, en Inde, les veuves étaient brûlées après la mort de leur mari. Elles n'avaient plus le droit de vivre. Cette pratique s'est arrêtée il y a 200 ans. Mais il reste que, dans la société actuelle, leur vie demeure difficile», m'explique Mme Gingras.

En plus de vivre l'épreuve déchirante de la mort de l'époux, la veuve perd sa reconnaissance sociale. Dans une cérémonie publique, on lui enlève le *bindi* (point qui orne le front) et ses bracelets. Elle ne pourra plus jamais les remettre. «Sans le *bindi*, elle perd sa protection, sa dignité, sa beauté. Comme c'est le signe qu'elle n'est plus mariée, certains hommes peuvent la percevoir comme une "proie facile"», observe Mme Gingras.

La femme endeuillée ne pourra plus assister à des mariages, à des fêtes ou fréquenter un lieu sacré. Des privations qui sont là pour demeurer, puisque la veuve n'a pas le droit de se remarier. «La veuve souffre toute sa vie. Tout le monde la traite comme si elle apporte la malchance. Pour cette raison, il arrive même que la famille élargie la rejette», se désole l'humanitaire indo-canadienne.

L'organisme SOPAR-Bala Vikasa s'efforce de faire évoluer les mentalités sur le terrain et auprès des autorités civiles, des médias et dans les villages où subsistent les anciennes croyances. En tout, 15 000 veuves sont actuellement rejointes par le programme.



Depuis son instauration, des femmes retrouvent leurs bracelets, leurs *bindis* et osent les porter. Les femmes membres de l'organisme, malgré le fait qu'elles gagnent seulement 2 à 3 \$ par jour, redonnent une partie de leur salaire annuel pour aider des orphelins. Une cinquantaine de femmes se sont remariées. Une centenaire, veuve depuis trop longtemps, a pu accomplir un geste significatif dans sa communauté en posant la première dalle d'un nouveau temple. Un homme de 70 ans a tenu tête à son village pour que sa fille puisse se remarier après avoir perdu son mari. «C'est autant de petits changements, mais bien concrets, qui redonnent aux veuves leur dignité», observe la fondatrice de l'organisme.

VEUVE À 30 ANS

À environ 12000 km de là, en banlieue de Québec, Marguerite Picard reçoit la visite de deux policiers. Seule avec son fils de six mois, elle apprend, le 17 mai 2018, le décès de son mari, électrocuté au travail alors qu'il émondait un arbre. Du jour au lendemain, elle change brutalement de statut social.

«Ce n'est pas dans l'ordre des choses de se marier au début de la trentaine et d'enterrer son mari après même pas un an de mariage. Nous ne sommes pas dans un contexte sociétal où mourir jeune, ça fait partie de la vie. J'avais l'impression d'avoir raté ma vie. Je me comparais à mes amis fraîchement mariés qui allaient avoir plusieurs bébés ensemble. Je me disais que j'allais rester veuve toute ma vie, que personne n'accepterait que j'aie un fils et que j'aime toujours son père, Marc-André.»

Durant les mois suivant la mort de son époux, tout lui paraît morne, terne, insipide. Pourtant croyante, Marguerite ne ressent plus la présence de Dieu, si ce n'est dans un acte de confiance qu'elle ne s'explique pas. Au creux de son épreuve, elle en vient à imaginer de mettre fin à ses jours. Elle prend peur. Et peu de soutien existe pour les veuves. D'ailleurs, elle est la première que son psychologue

accompagne. Il l'aide à remonter la pente, parallèlement à son cheminement spirituel.

«Avec le recul, j'ai senti que Dieu m'avait portée parce que j'étais capable de me lever chaque matin, de sourire à mon bébé, de cuisiner un peu. J'ai aussi reçu beaucoup d'aide, entre autres de mes beaux-parents. Au fil des mois, j'ai senti que Dieu me voulait libre. Même si mon mari n'était plus là, j'étais aimée de Dieu. Je savais aussi que Marc-André n'aurait pas voulu me voir comme une veuve qui pleure tout le reste de sa vie. Je sentais qu'il me ferait du bien de rencontrer quelqu'un de nouveau qui n'est pas associé à ma vie d'avant.»

Marguerite rencontre Mathieu, aujourd'hui son fiancé, chez des amis communs. Pour Mathieu, c'est le coup de foudre, même s'il doit faire face à l'incompréhension de son entourage quant à son choix de fréquenter une veuve avec un enfant. Marguerite est touchée par sa bienveillance, son écoute respectueuse. Et elle l'est encore plus quand, un an plus tard, elle apprend l'épreuve qu'il a lui-même traversée à l'âge de 17 ans: il a perdu sa petite amie, décédée dans un accident de la route.

LA NOUVELLE ALLIANCE

Dans la chapelle du monastère de la Croix Glorieuse à Charlevoix, le 19 décembre 2021, Martine Lever-Cauchon et Danielle Gauthier-Marois sont assises à l'avant, entourées de leurs familles et de leurs amis. L'instant est solennel, chargé en émotions. À la demande du célébrant, elles répondent haut et fort devant l'assemblée: «Me voici!» L'évêque leur remet des alliances qu'elles enfilent à leur doigt, signe de leur engagement envers Dieu. Elles rejoignent ce jour-là les 14 autres veuves consacrées de la province, concentrées dans le diocèse de Québec.

M^{gr} Pelchat, évêque auxiliaire de Québec, présidait pour la première fois une consécration de veuves. «J'ai été



touché par la force de ces femmes de consacrer leur amour à Dieu, dans l'esprit d'un amour conjugal qui se poursuit, au service de l'Église, dans le respect de la simplicité de vie et de la chasteté, dans la prière.»

«Aux origines de l'Église, poursuit M^{gr} Pelchat, on portait une attention particulière aux veuves, précisément parce que, dans plusieurs civilisations, dans les différents pays où l'Église s'était implantée, les veuves étaient placées dans un état de pauvreté. Dans plusieurs sociétés, l'Église a encore un rôle important à jouer pour défendre la dignité des veuves. Il peut arriver que ce soit par le soutien financier, mais dans nos sociétés, c'est surtout par le soutien fraternel, spirituel et par la reconnaissance qu'elles ont encore un rôle à jouer, qu'elles ne sont pas retranscrites de la société et de l'Église.»

La reconnaissance officielle des veuves consacrées date seulement des années quarante dans l'Église universelle. Dans le diocèse de Québec, il n'en existe que depuis 2012. M^{gr} Laval Bolduc a accompagné les toutes premières veuves consacrées du diocèse, un choix audacieux pour l'époque. Selon lui, la consécration est une manière de transfigurer le deuil en se mettant au service de toute une communauté. «Le service de la veuve consacrée va être spécifique à chacune, selon ses dons et ses capacités. Il s'agit d'un service qui a comme objectif l'évangélisation sous toutes ses formes et l'aide aux plus démunis.»

PRÉSENCE DANS SON QUARTIER

Depuis sa consécration en 2015, Céline Morissette vit modestement au cœur du quartier Sillery, à Québec. Les 44 ans de vie commune avec son mari décédé un an plus tôt font place à un quotidien meublé de silence, de prière et d'écoute. «J'essaie d'ouvrir bien grands les yeux dans mon quartier et dans mon entourage pour voir quels sont les besoins», me confie Céline.

La veuve consacrée téléphone à des personnes seules ou les accueille le temps d'un café. Elle aide des familles à faire l'épicerie ou raccommode des vêtements. Elle coud aussi «des tonnes» de mitaines. «Je ne peux pas vous dire le nombre de paires de mitaines. J'ai une fille qui m'a apporté des poches de vêtements pour que j'en fabrique. Je les vends et je donne le montant total. Je ne garde rien pour moi. J'ai donné entre 45 000 et 50 000 \$ à l'organisme Secours Tiers-Monde», me raconte Céline sur un ton enjoué.

Dès le matin, Céline a hâte de sortir du lit, non pas pour prendre un café, mais pour retrouver dans la prière la présence de Dieu. «Je veux que ma vie entière devienne prière, dans toutes mes actions. C'est très frappant depuis que je suis devenue veuve. Ça a changé ma manière de voir la vie: je ne perds plus jamais mon temps, car il est vécu avec Dieu», conclut la consacrée, d'une voix douce et sereine.

*

Céline, Martine, Danielle, Marguerite, de nombreuses femmes indiennes. Discrètes autant que dévouées au bien de leur communauté, elles sont des milliers au Québec et ailleurs dans le monde. Ces veuves, ces femmes vivent le manque et l'absence de l'être aimé; et pourtant, leur réalité, est le lieu même d'où peut émerger une nouvelle vie, gage de résilience, gage que la mort et la stigmatisation n'ont pas eu le dernier mot. ■



Heureux les cinéphiles

Isabelle Gagnon
isabelle.gagnon@le-verbe.com

Les béatitudes regroupent tellement de dispositions diverses qu'il m'a semblé, en dressant cette liste, que plusieurs films résonnaient avec chaque béatitude, et inversement. Les œuvres choisies se démarquent en définitive par leur qualité cinématographique, et souvent aussi par la représentation d'une quête de vertu et l'expérience d'immenses souffrances. Si la montée en popularité de drames sordides et de films d'horreur dévoile un certain désintérêt pour la vie morale au cinéma, ces huit longs-métrages sont au contraire l'expression sophistiquée d'un monde où le bien et le mal s'opposent avec ambiguïté et douleur. Ils ont tous un je-ne-sais-quoi – parfois un je-sais-quoi – qui nous signale une authentique recherche de vérité, de charité, d'amour.



Heureux les pauvres
en esprit, car le
royaume des Cieux
est à eux

Le père

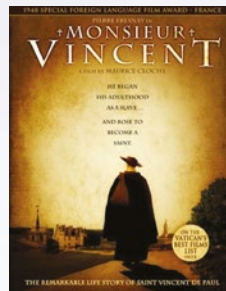
Ce film de 2020, un tour de force visuel, fait vivre au spectateur la réalité d'un homme atteint d'une dégénérescence mentale. Certains acteurs jouent plusieurs rôles, un choix qui évoque l'expérience vécue de ne plus reconnaître les gens autour de soi. L'effet est percutant : plutôt que d'être en position de voyeur par rapport à la personne malade, nous avons l'occasion de vivre ses inquiétudes et ses confusions. Ses réactions surprenantes et parfois sévères sont tout à coup plus faciles à comprendre. Si l'histoire ne concerne pas la foi, elle nous offre tout de même une perspective saisissante sur l'une des pauvretés de l'esprit les plus communes à notre époque, qui peut nous encourager dans nos élans de charité envers les personnes âgées de nos sociétés.



Heureux ceux qui
pleurent, car ils
seront consolés

Sens dessus dessous

Riley est une jeune fille de 11 ans qui déménage avec ses parents depuis le Minnesota jusqu'à San Francisco. Le film se déroule principalement dans sa tête, littéralement, depuis la tour de contrôle de ses émotions. À la suite de ce grand changement dans une vie, Tristesse prend le dessus sur les activités émotives, alors que Riley montre des signes de dépression. Un tableau touchant et accessible sur les émotions humaines, pour toute la famille, *Sens dessus dessous*, par Disney, reprend de façon créative et colorée l'idée derrière la deuxième béatitude, nous rappelant que le Seigneur ne rejette pas nos faiblesses, mais qu'il nous console.



Heureux les doux, car
ils recevront la terre
en héritage

Monsieur Vincent

Monsieur Vincent est un classique du cinéma chrétien. On y suit la vie de saint Vincent de Paul, depuis son arrivée comme curé dans une paroisse assaillie par la peste jusqu'à la fin de ses jours. Son dévouement inégalé envers les pauvres est posé en contraste avec sa relation avec les plus riches, alors qu'il cherche à mettre à profit leur désir d'être charitables, mais doit composer avec leurs résistances devant les laideurs de la pauvreté. Bien que la douceur de saint Vincent soit mêlée à l'occasion de saintes colères, sa persévérance dans le soin des pauvres, souvent contre les attentes du monde, ont exercé une sainte influence sur l'Église.



Heureux ceux qui
ont faim et soif de la
justice, car ils seront
rassasiés

**Douze hommes
en colère**

Un classique du cinéma américain, *Douze hommes en colère* met en scène un jury chargé de déterminer la culpabilité ou l'innocence d'un jeune homme accusé du meurtre de son père. Au départ, tous sont prêts à admettre qu'il a bien commis le crime dont il est accusé, à l'exception du juré numéro 8. Ce dernier devient ainsi le catalyseur d'une discussion moralement chargée sur le rôle du jury et sur les implications des conditions sociales dans lesquelles chacun a évolué. Un film qui représente à la fois l'inconfort et la nécessité de la délibération morale, et qui fait appel au sens de la justice des spectateurs.



Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde
Invictus

Après la fin de l'apartheid sud-africain, les tensions entre les personnes blanches et les personnes noires sont à leur paroxysme. L'accueil de la coupe du monde de rugby à XV de 1995 est le lieu d'une première tentative de dénouement à cet égard par Nelson Mandela, récemment devenu président. De part et d'autre, une démarche de pardon est nécessaire, et le célèbre militant devenu politicien compte l'obtenir pour chacune des parties de la population. *Invictus* est un film émouvant qui montre l'ampleur des efforts de réconciliation voulus par Nelson Mandela, qui a vu la valeur primordiale du pardon pour l'avenir de son peuple.



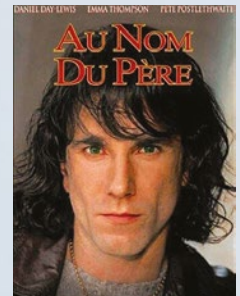
Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu
Les quatre filles du docteur March

Adapté au grand écran pour la septième fois, ce classique de la littérature américaine raconte la vie des quatre filles du docteur March, qui ont entre 12 et 16 ans. Cette époque de leur vie est marquée par plusieurs moments décisifs quant à leurs talents respectifs, leurs premières rencontres avec des jeunes hommes ou leurs contacts répétés avec les plus démunis. Si le roman est un récit éducatif à bien des égards, l'adaptation au cinéma par Greta Gerwig met en lumière la vivacité des émotions vécues au sein de la sororité et dévoile authentiquement les personnages dans leurs tentations, toujours retenues par des cœurs réellement purs.



Heureux les artisans de paix, car ils seront appelés fils de Dieu
Une vie cachée

Une vie cachée, de Terrence Malick, présente un regard sur la vie d'un objecteur de conscience autrichien ayant réellement vécu durant la Seconde Guerre mondiale. Humble fermier, catholique fervent, Franz Jägerstätter mène une vie tranquille avec son épouse et ses trois filles avant d'être appelé au combat. On lui demande de prêter allégeance au Führer, Adolf Hitler, ainsi qu'au Troisième Reich. Ce film, aussi contemplatif que captivant par la représentation authentique d'une tension morale grave, illustre d'un mouvement le cheminement du protagoniste et la quête d'une paix universelle durable.



Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des Cieux est à eux
Au nom du père

Toujours basé sur des faits réels, ce film de Jim Sheridan illustre le sort de deux des Quatre de Guildford, faussement accusés d'avoir pris part à des attentats terroristes commis par l'IRA au Royaume-Uni. Un fils indiscipliné et son père sont ainsi reconnus coupables et emprisonnés pour ce crime qu'ils n'ont pas commis. Le long-métrage aborde des enjeux moraux, et aussi la brutalité subie par les deux protagonistes au cours de cette sombre aventure. ■

PRIÈRE

Gouter la douceur **DE DIEU**

Jacques Gauthier

jacques.gauthier@le-verbe.com

Une nuit, j'ai rêvé à la douceur de Dieu. Ou à son amour, si vous préférez. Je dormais profondément quand j'ai été envahi d'une lumière bienfaisante qui inondait mon corps d'une bonté et d'une douceur sans pareilles. Cette clarté berçait mon âme « comme un petit enfant contre sa mère » (Ps 130,2). Je murmurais : « Je t'aime, Jésus. Je t'aime. »

Ne vous méprenez pas, mes rêves ne sont pas toujours d'une telle élévation, mais ça arrive parfois, comme s'ils étaient un prolongement de ma relation au Christ. « Je dors, mais mon cœur veille », dit la bienaimée du Cantique des cantiques.

DOUX ET HUMBLE DE CŒUR

En me réveillant ce matin-là, je ressentais une grande joie. Mon temps habituel d'oraison silencieuse était vide de toute distraction, comme si le Christ reposait en moi. Il me brûlait le cœur de sa douce humilité : « Prenez sur vous mon joug, devenez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour votre âme » (Mt 11,29).

Ce genre d'expérience est assez rare, mais on s'en souvient longtemps. Il est difficile d'en parler. Les grands mystiques, comme saint Bernard de Clairvaux, y arrivent. Il a écrit de belles pages sur la douceur divine que l'on peut expérimenter dans la prière qui se transforme en contemplation. On goûte alors comme est bon le Seigneur. « Contempler, c'est goûter et voir toute la douceur de Dieu », résume-t-il au sermon 67 sur le Cantique.

LA CHALEUR DE SA DOUCEUR

Dans un entretien avec le laïc Motovilov, saint Séraphim de Sarov montre que l'Esprit Saint donne à l'âme une paix profonde qui se manifeste par la chaleur, la douceur et la joie. Lorsqu'il descend en nous, il transforme tout en amour. Saint Paul énumère les fruits de l'Esprit : « amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, fidélité, douceur et maîtrise de

soi » (Ga 5,22-23). Il avertit les Corinthiens : « Que préférez-vous : que je vienne chez vous muni d'un bâton, ou avec amour et en esprit de douceur ? » (1 Co 4,21).

Je suis encore loin de vivre tous ces fruits de l'Esprit, mais je le désire. Je me console en fréquentant mes amis les saints. Ça m'encourage de voir le frère André pleurer le soir parce qu'il a été impatient durant la journée, ou mère Teresa avouer que l'une de ses plus grandes souffrances est son manque de douceur. Le reconnaître, n'est-ce pas devenir un peu plus doux et humble chaque jour ? Nous expérimentons ainsi la miséricorde de notre Dieu : « Louez la bonté du Seigneur, célébrez la douceur de son nom » (Ps 134,3).

« Les doux posséderont la terre et jouiront d'une abondante paix » (Ps 36,11). Jésus en a fait une béatitude : « Heureux les doux, car ils recevront la terre en héritage » (Mt 5,5). Il ne dit pas « heureux les mous ». Quelle force et quel courage cela demande !

Jésus répond au mal et à la souffrance par la douceur et la prière. C'est ainsi qu'il a désarmé la mort sur la croix. Ce n'est pas un rêve. On en parle encore aujourd'hui, depuis que des cœurs ont pris feu un certain matin de Pâques. Et ça continue.

*

Jacques Gauthier a publié récemment : *En sa présence. Autobiographie spirituelle* (Artège/Novalis); *Thérèse Martin, un fabuleux destin* (Première Partie/Novalis); *Saint Charles de Foucauld, passionné de Dieu* (Emmanuel/Novalis) et *Thérèse de Lisieux, parole d'espérance pour les familles* (Béatitudes). Pour plus d'informations : jacquesgauthier.com. ■

TOUJOURS DEBOUT

Laurent Fontaine

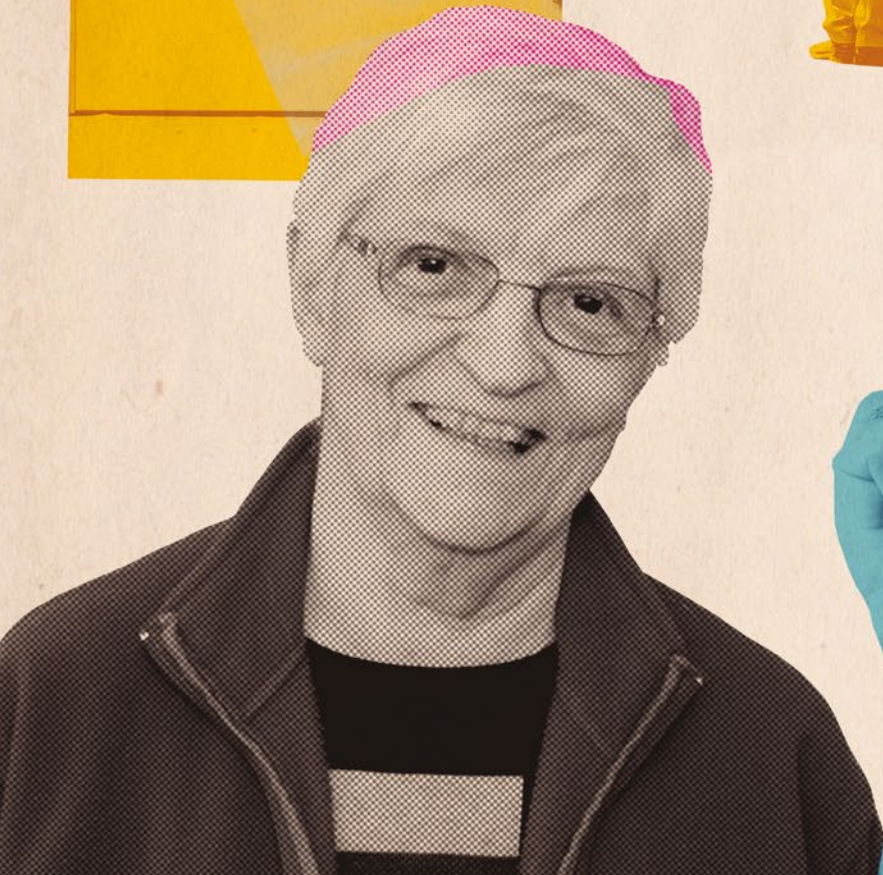
laurent.fontaine@le-verbe.com

« Ah! non... ça ne passera pas! » Quand sœur Suzanne Loïselle (photo page 55) a reçu l'avis d'éviction de son logement à la résidence Mont-Carmel de Montréal, son sang n'a fait qu'un tour. Ce n'est pas vrai qu'on l'évincerait, à 78 ans, avec 200 autres résidents. L'avis remis le 31 janvier dernier par huissier à 8 h du matin indiquait qu'au 31 juillet, l'immeuble de 15 étages cesserait d'être une résidence pour personnes âgées (RPA) agréée par le gouvernement. Le choix des locataires était simple : partir... ou rester, à condition d'absorber une augmentation de loyer de 3 % en renonçant à l'ensemble des services offerts dans la maison. Bref, un surcôt de plus de 30 %, en pleine crise du logement !

« Cette journée-là et les suivantes, raconte la religieuse, ça pleurait partout. Dans l'ascenseur, aux boîtes aux lettres, au salon, dans les couloirs. Des aînés les yeux rouges, en sanglots, désespérés :

“ Je vais aller où ? ” demandait cette voisine de 90 ans, résidente depuis plus de 15 ans... “ Et moi ? Mes enfants sont décédés, qui va m'aider ? ” demandait une autre, aussi âgée. “ Je vais retourner à la rue », craignait un troisième...

« On s'en prend à des personnes autonomes mais vulnérables, dit sœur Suzanne, encore bouillonnante de colère et bien décidée à ne pas quitter son 3 et demi. Un logement, ce n'est pas seulement un toit sur la tête. Pour un aîné, c'est aussi un milieu de vie chaleureux, dans un environnement sécuritaire. En les déracinant ainsi, on atteint ces gens dans leur dignité, c'est d'une violence terrible. »



INDIGNÉS !

Ce que le nouveau propriétaire ignorait, c'est que la résidence abrite une poignée d'anciens militants, de ceux qui ont contribué aux grandes luttes sociales des dernières décennies. Parmi eux, d'anciens collaborateurs de Développement et Paix, et aussi les dernières Sœurs auxiliaires des âmes du purgatoire présentes au Québec, la communauté de sœur Suzanne Loisel. Fondées dans la France du 19^e siècle, les «auxi» (leur petit nom) sont caractérisées par une spiritualité d'inspiration ignacienne. Elles sont des religieuses «cherchant Dieu

en toute chose», prêtes à s'engager de multiples manières afin de lutter contre la pauvreté, d'améliorer les conditions de vie des gens, leurs droits et leur intégrité. Des sœurs tout-terrains qui ont engagé leur vie pour transformer le monde dans la perspective du christianisme social¹.

«On coulait une retraite paisible, dit sœur Loisel le sourire en coin, mais notre capacité d'indignation est intacte!» Le soir du 31 janvier, en effet, réunion de crise: une poignée de résidents-activistes s'organisent spontanément. «Dès le premier soir, on a décidé de publiciser cette tentative d'éviction. Car de nombreuses personnes âgées se retrouvent dans des situations similaires ailleurs au Québec, dit l'ancienne directrice de l'Entraide missionnaire. Près de 200 RPA ont fermé depuis la pandémie. Comment se fait-il que leur certification, acquise au terme d'un vaste processus contrôlé par l'État, puisse se défaire d'un claquement de doigts, comme un simple nœud coulant?»

Lettre ouverte dans *Le Devoir*, entrevues tous azimuts, le comité Sauvons Mont-Carmel a fait flèche de tout bois, avec l'appui de la députée de la circonscription, Manon Massé.

¹ Dans le film *Ainsi soient-elles*, le cinéaste Maxime Faure brosse le portrait des sœurs auxiliaires des âmes du purgatoire, appelées ici les «auxi». Elles sont encore six au Québec, rassemblées au Mont-Carmel. Le film est accessible sur la plateforme Web *Les films du 3 mars*: f3m.ca.

Ces vieux routiers de la contestation sociale ont réussi à organiser les résidents âgés, parfois un peu perdus, pour introduire un dossier au Tribunal administratif du logement, entamer un recours collectif en Cour supérieure et déposer un mémoire contre le projet de loi 37 sur le logement. Ils espéraient – sans succès – protéger les droits des aînés à l'égard des propriétaires devenus experts – en toute légalité – de ces fameuses *renovictions*.

LA FORCE DE LA VÉRITÉ

Je regarde sœur Suzanne, bien campée dans son canapé. Le corps trahit doucement l'âge, mais les réflexes de militante n'ont pas pris une ride. Le verbe est habile, précis, le regard vif, l'esprit effilé. Devant nous, une immense pile d'exemplaires du *Devoir*; plus loin sur la table, éparés, d'autres journaux; dans les étagères, des livres, une vie de lutte...

«Sœur Loisel, qu'est-ce que c'est d'avoir faim et soif de justice?» Elle répond sans détour: «Ce n'est pas un concept. C'est de l'ordre de l'action. Cette faim naît d'un cri, d'une indignation au fond de soi devant des injustices très concrètes, peu importe le lieu. Et aujourd'hui, cette nécessité de s'indigner revient comme une urgence évangélique. Il faut faire entendre ce cri, qu'il résonne pour qu'on respecte la dignité et les droits des personnes – ici, les aînés! –, des plus pauvres, des marginalisés, des violentés...»

Toujours membre du collectif Échec à la guerre, sœur Loisel ne cache pas son antimilitarisme viscéral: «Les luttes pour la justice et pour la paix vont de pair», dit-elle. En près de soixante ans, sœur Loisel s'est engagée comme ses consœurs dans d'innombrables situations. Celles dont elle reste la plus fière sont les luttes syndicales menées sur la Côte-Nord pour améliorer les conditions de travail dans les secteurs public et parapublic.

Nourrie par une réflexion typiquement jésuite et par l'héritage de l'Action catholique, Suzanne Loisel énumère quelques clés qui font le succès d'une lutte pour la justice: «Jamais pour mon intérêt propre, mais toujours pour celui d'un ensemble de personnes, dit-elle. Par exemple, ici, les aînés sans réelles protections face aux *renovictions*. Mais il ne faut pas y aller seul, de peur de se perdre en route. Il faut marcher avec d'autres, en collectifs – Jésus en

a rassemblé douze. C'est ensemble qu'on dégage les balises, au terme d'une réflexion pour changer les structures à la base des conditions injustes.»

L'auxi évoque les innombrables heures qu'elle a passées à confronter les points de vue avec ses consœurs ou au sein des groupes militants: «Les uns et les autres apportent des analyses, des hypothèses, des propositions de stratégies. On n'a pas idée du travail! Mais c'est ce qui construit des ponts entre les gens, ce qui fait progresser la conscience commune, ce qui fait qu'on sait pourquoi, au-delà de certaines apparences, on confronte une situation.»

Parfois, comme c'est le cas au Mont-Carmel, les lois sont pourtant respectées... «Oui, mais la justice évangélique dépasse la loi! s'exclame sœur Suzanne. Quand la loi est faite pour protéger des proprios bien nantis, et non des locataires vulnérables, est-ce vraiment la justice? Il y a une grosse faille pour les RPA, nous avons mis le doigt dessus, et nous devons revendiquer que l'État agisse pour que cette faille se referme avec équité.»

«Et si vous perdez, sœur Loïselle?»

Elle me regarde, étonnée. «Nous ne perdrons pas, répond-elle avec aplomb, en s'appuyant sur l'engagement du nouveau propriétaire, inscrit dans l'acte de vente, de respecter le statut de RPA de la résidence. Perdre ne fait pas partie de ma façon de penser: il faut regarder avec vérité le meilleur chemin pour gagner, et s'y engager avec détermination...»

EN MARCHÉ !

«Heureux ceux qui ont faim et soif de justice», dit la traduction la plus courante des Béatitudes. André Chouraqui, partant directement de l'hébreu, propose plutôt de traduire le premier mot du célèbre discours du Christ par: «En marche!» ou encore: «Debout!» Comme se tient sœur Loïselle quand résonne un cri.

Avec en tête toutes ces années de lutte, avec la fin annoncée de sa communauté au Québec, je lui demande: «Vous sentez-vous heureuse, en tout cas rassasiée de justice?» Elle me répond d'un long silence. Les incompréhensions au sein même parfois de l'Église... L'ampleur de la tâche, les pauvretés toujours plus grandes...

«Soyons très humbles, dit-elle. On a mis quelques grains de sable dans l'engrenage des systèmes. Mais j'ai l'impression d'avoir été d'insuccès en insuccès. Regardez Haïti, la Palestine, les guerres en Irak, dans l'Afrique des Grands Lacs... On a eu quelques petites victoires. Et ça ne va guère mieux. Mais si je regarde Jésus à la fin de sa vie, ça n'a pas l'air très brillant, son affaire... Pourtant, le Royaume est bel et bien en marche, et c'est notre responsabilité de mettre la main à la pâte. Les luttes sont importantes parce qu'elles portent l'espoir, l'espérance qu'un nouveau monde est en train de germer, comme le promet la Parole de Dieu, pas en avant de nous, ou plus tard, mais ici-bas et maintenant.»

Alors, heureuse? «Je ne sais pas, dit-elle. Mais en tout cas, jamais je ne me suis levée en disant: je ne veux plus rien savoir de ça. La lutte me dynamise. Je me sens bien quand on se met ensemble pour rendre des hommes et des femmes plus libres, plus solidaires. C'est gratifiant et ça donne du sens à ma vie. Ça me rassasie.»

Puis l'auxi fait mine de se lever: «Mais maintenant, jeune homme, vous prendriez bien une bière?» ■

✚ Pour en savoir plus sur leur campagne: www.gofundme.com/f/refusons-de-jeter-nos-aines-la-rue.



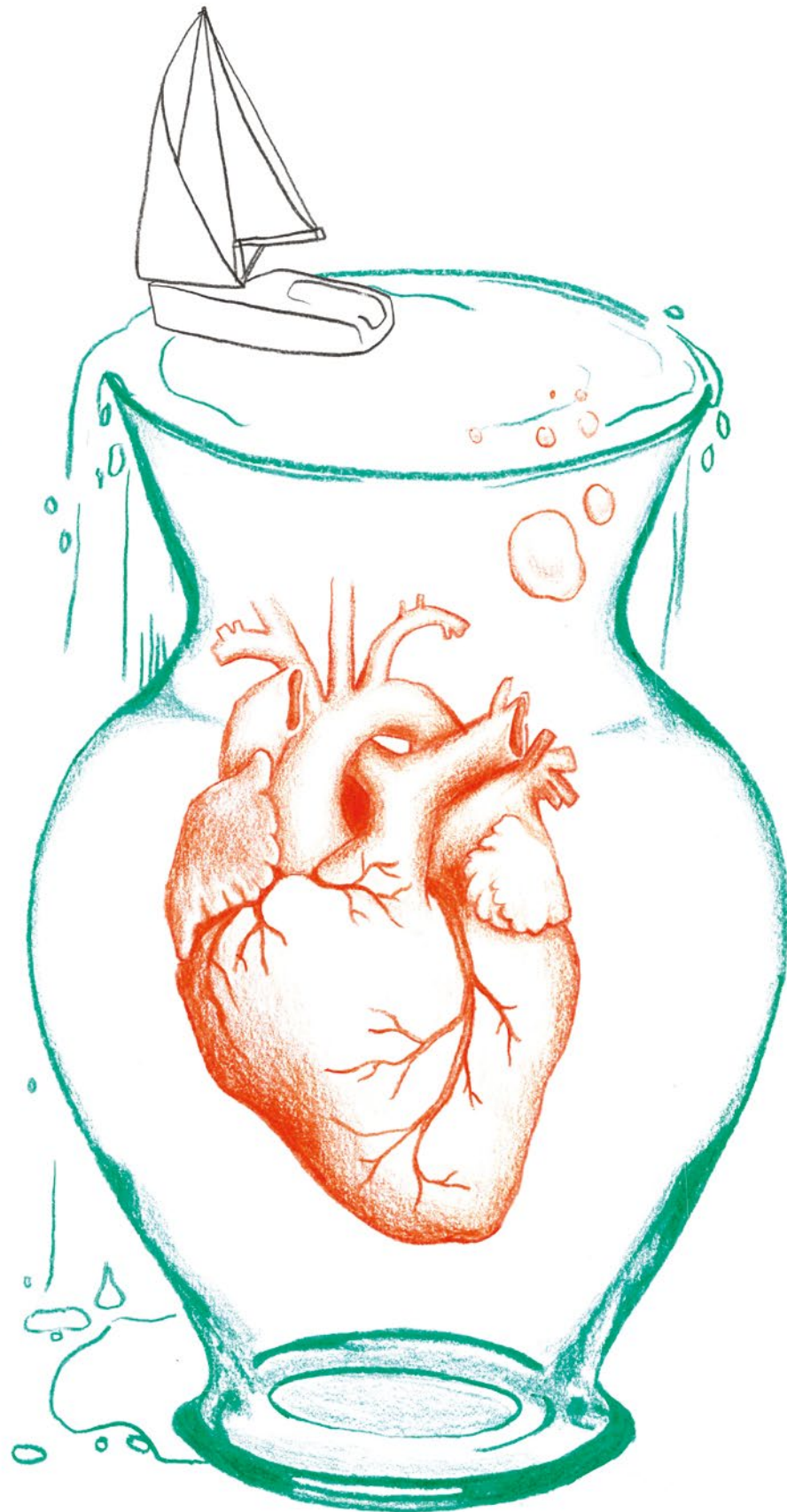
TÉMOIGNAGE

LA LAMPE ALLUMÉE

Brigitte Bédard

brigitte.bédard@le-verbe.com

Illustrations de Marie-Pier LaRose



I l n'y a même pas une petite miette d'animosité dans le regard d'Élise quand elle parle de ses agresseurs.

Son corps d'enfant a été abusé, son âme violée, sa sexualité bousillée. Elle aurait raison de les haïr. Mais non. C'est la pitié qui prend le dessus, comme une vague tristesse aussi, devant ces hommes qui ne se sont jamais repentis et qui, finalement, n'auront pas goûté, contrairement à elle, au bonheur d'une vie nouvelle.

RACINES INCESTUEUSES

Les dernières révélations ont poussé Élise à couper les liens avec sa famille. Quand c'est trop, c'est trop.

« Je suis née dans une famille où l'inceste est bien ancré », dit-elle en jetant un petit coup d'œil à Claude, son mari depuis bientôt 42 ans. « Au décès de ma tante Sylvie, j'ai appris qu'elle avait eu un enfant durant son adolescence... de son propre frère, Gaston ! »

C'est la goutte qui fait déborder le vase. Pourquoi ? Parce qu'Élise découvre soudainement qu'un autre membre de la famille est un abuseur, en plus de son oncle Édouard, qui a abusé d'elle de l'âge de six ans jusqu'à ses douze ans. Sa tante Sylvie a ensuite eu 10 enfants de son mariage ; l'un d'eux, son cousin Roger, a lui aussi abusé d'elle. « C'était un homme d'une extrême perversion. Très malade. Il a abusé de sa propre fille. Il a fait énormément de tort autour de lui. » Lui, il a été rejeté par sa femme et ses enfants. Quant à Gaston, il est mort brûlé dans un petit refuge en forêt. On a supposé un suicide. Il était détesté par ses enfants.

Élise poursuit. Elle a appris que son cousin Roger visionnait des films

pornographiques devant ses enfants, ou prenait part à des partouzes, et ensuite refilait des maladies à sa femme.

L'inceste attire l'inceste, comme l'alcoolique en attire un autre. Si l'on veut s'en débarrasser, il faut couper à la racine. C'est ce que raconte Claude, membre abstinent des Alcooliques Anonymes depuis 30 ans. « La femme de Roger, imagine-toi donc que c'était la fille du meilleur ami du père d'Élise ; elle-même avait été abusée par son propre père ! Et le père d'Élise, lui, avait été abusé sexuellement par des Clercs de Saint-Viateur. Ça prend quelqu'un, un jour, qui met un terme à tout ça ! C'est ce que le Seigneur a fait dans notre couple, je crois. »

Élise a appris aussi que sa cousine, du côté de sa mère cette fois, poursuivait son oncle pour rapport incestueux. « Il a fait quelques mois de prison. Pour la forme. Il avait 91 ans ! Il est mort l'an passé. J'ai su qu'il avait aussi abusé de mes tantes – ses propres sœurs ! Là, c'était *too much* pour moi ! J'ai décidé de couper avec mes deux familles. »

« Tu n'as pas pardonné à toute la famille », souligne Claude presque imperceptiblement. Élise rétorque : « Ce n'est pas une question de pardon.

« Sexuellement, j'étais très atteinte, mais à partir de ce moment-là, face à mon oncle, il s'est entamé un processus de guérison. »



Pardonnez ne veut pas dire faire comme si de rien n'était ! Je ne peux pas me retrouver avec eux, sourire, comme si rien ne s'était passé ! C'est une question de vérité. Être là sans rien dire, c'est être complice du mensonge ! »

FRUITS POURRIS

Élise insiste pour dire qu'elle a reçu une nouvelle vie malgré toutes ces horreurs. Cette histoire ne fait plus partie de sa vie. Elle a reçu une grâce de guérison profonde, une guérison qu'elle demandait sans cesse à Dieu.

« Si je n'avais pas été guérie, je serais encore en relation avec ma famille et

mon couple n'irait pas aussi bien. C'est lié », explique Élise.

Le mariage s'en allait à la dérive, même si, dans les dernières années, il allait mieux. Lui avec son passé d'alcool, et elle avec ce passé d'abus et de violence, pouvaient-ils goûter les fruits du mariage promis par Dieu ?

Jeunes convertis, ils se sont rencontrés au Café chrétien, mais « être chrétien », ce n'est pas magique ; les épreuves, c'est pour tout le monde. Et la nécessité du pardon aussi. « La vue de mon oncle, chaque fois, suscitait le dédain. Je me répétais que je devais pardonner. J'ai manifesté ce désir au Seigneur dans ma prière dès le début de ma conversion,

à 18 ans. Un jour, mon oncle est venu chez mes parents en visite. Je devais avoir 40 ans. Il commençait à souffrir de démence (syndrome de Korsakoff, causé par l'abus d'alcool). Il était devant moi et je ne ressentais plus rien. Je ne lui ai pas parlé, je ne l'ai pas approché non plus, mais intérieurement, quelque chose avait changé. C'était le début d'une guérison. J'ai dû le voir, être en sa présence, pour me rendre compte que j'avais pardonné. Dieu m'avait donné cette grâce.»

Élise réalise qu'elle a espéré de nombreuses guérisons physiques et spirituelles, dont plusieurs qui lui ont été accordées... non sans devoir patienter, parfois même quelques années. Parmi ces guérisons: sa sexualité.

«Sexuellement, j'étais très atteinte, mais à partir de ce moment-là, face à mon oncle, il s'est entamé un processus de guérison.» Cette «atteinte», ce sont 25 années pendant lesquelles Élise est mariée, avec trois enfants. «Les abus que j'ai subis ont coloré toute ma vie jusqu'à mes 60 ans. Ma vie sexuelle, c'était un gros zéro. Un devoir. Un poids.»

— Le savais-tu, Claude, qu'elle vivait ça?

«Je connaissais son histoire, mais j'ignorais comment l'approcher sans lui rappeler son oncle ou son cousin.»

Élise rectifie le tir: «Il ne comprend pas – il ne me rappelait ni mon oncle ni mon cousin! C'est que, dans la famille où j'ai grandi, je n'étais pas une femme ni même une personne: j'étais un objet. C'était une atteinte à mon corps. Et ce corps a une mémoire. Quand tu y touches, ça porte atteinte à ça. C'était incontrôlable.»

Et votre vie sexuelle, alors?

«Eh bien, répond Claude, je quémandais! J'étais alcoolique actif dans ce temps-là. Sous [l'influence de] l'alcool, j'étais plus entreprenant...» Élise poursuit: «Il me faisait boire, mais ça ne changeait rien. Je me résignais. Je voulais lui faire plaisir. Quand il y avait un peu de pression, je cédaï. Il était très insatisfait, et moi aussi! Je n'avais aucun plaisir. Aucun orgasme! J'ai su ce qu'était un orgasme à 60 ans!»

ÉLAGAGE

Le couple fait un retour vers la foi autour de l'an 2000 et connaît de bons moments, des rapprochements. En 2018, ils partent en Europe vivre les 30 jours des exercices spirituels de saint Ignace, dans le but de discerner leur mission de couple. À la fin, au temps de «l'élection», Élise reçoit un don inattendu de la part du Seigneur: choisir Claude pour époux. Elle sur-saute. C'était bien vrai. Elle n'avait jamais «choisi» Claude; elle s'était résignée à l'épouser. On peut imaginer le choc.

«Dès le début de nos fréquentations, raconte-t-elle, Claude avait des comportements qui me faisaient peur: contrôle, domination, envahissement. Quand je m'en suis rendu compte, les démarches pour notre mariage étaient entamées, alors je n'ai rien fait. J'étais incapable de dire non, ou de prendre ma place. Je l'ai marié, mais je ne l'ai jamais choisi!» À ce moment-là, Élise choisit Claude pour époux, en toute liberté.

Adolescent, Claude buvait beaucoup, mais avait cessé pour «se caser». Il a recommencé après le mariage... Ce n'est pas rare qu'une fille d'alcoolique marie un alcoolique. «Pourtant, je m'étais juré de ne jamais marier un

alcoolo, lance Élise en riant presque. Je ne voulais rien voir ! J'ai su qu'il était alcoolique le jour où il me l'a annoncé en rentrant de sa première réunion AA. J'ai fait beaucoup de déni dans ma vie.»

Dans les 30 jours passés en Europe, il y a trois temps où l'on peut « sortir » de retraite. Au troisième, Élise et Claude se retrouvent. Élise en parle avec les larmes aux yeux. « Il m'a dit : "Je te demande pardon. Pendant la période de mon alcoolisme, je t'ai fait vraiment, vraiment beaucoup de mal." C'était la première fois en 30 ans que sa demande de pardon était sincère... Je venais de le choisir comme époux, et là, il me demandait pardon pour vrai. On passait à un autre niveau. C'était un tournant dans notre mariage. J'ai été capable de vraiment accorder mon pardon. Il fallait que je le choisisse avant. À partir de là, je ne subissais plus mon mariage. Je n'étais plus une victime. Je n'étais plus abusée. C'était fini ! »

De retour au pays, Élise ne se reconnaît plus. Avec Claude, ils font l'amour et elle se sent bien. Elle trouve même ça bon. Elle rit : « Sans entrer dans les détails, Claude m'amenait à vivre certains dépassements, et j'étais bien ! Je pouvais même faire l'amour la lampe allumée... Avant, je ne voulais pas qu'il me voie, qu'il me regarde. »

— Toi, Claude ? Crois-tu qu'elle t'a pardonné ?

« Ah oui ! C'est même elle qui prend l'initiative ! répond-il en riant. Et même plus souvent que je le voudrais ! Je n'ai plus 25 ans. C'est dommage ! »

Même au soir de la vie, il y a une nouvelle vie. Pas parfaite. Mais pas loin. ■

« Il m'a dit :
"Je te demande
pardon. Je t'ai
fait vraiment,
vraiment
beaucoup de
mal." C'était la
première fois
en 30 ans que
sa demande
de pardon était
sincère...
On passait à un
autre niveau. »

La vision béatifique

CONTEMPLATION CÉLESTE

Emmanuel Lamontagne

emmanuel.lamontagne@le-verbe.com

La vision béatifique est, pour tous les chrétiens, l'expérience ultime de l'union avec Dieu. Elle est le plus grand bonheur possible et la récompense promise aux chrétiens dans l'au-delà. D'un point de vue artistique, représenter la vision béatifique pose un réel défi. Le problème visuel que doivent résoudre les artistes tient dans la question suivante : comment transmettre picturalement un puissant sentiment, par définition invisible à l'œil ? Pour le dire autrement : comment figurer la grâce et le bonheur éternels ?

Beau défi plastique que de représenter un concept métaphysique invisible à nos yeux d'humbles mortels ! Tout au long de l'histoire de l'art, les artistes ont trouvé diverses solutions pour répondre à cette problématique de la représentation de l'invisible. Nous vous proposons donc de découvrir cinq œuvres qui répondent toutes de manières différentes à ce défi artistique.



LE PARADIS (APRÈS 1588)

**Jacopo Robusti dit Le Tintoret (1518-1594),
Salle du conseil du palais des Doges, Venise, Italie**

Le Tintoret représente ici un paradis construit picturalement autour des figures du Christ et de la Vierge, qui sont situées sur une nuée d'angelots en plein centre de la composition. La scène, figurant plusieurs saints répartis de part et d'autre de la Mère et du Fils, n'est pas sans rappeler le paradis tel qu'il est décrit par le poète italien Dante Alighieri. Cette composition permet à la fois de rendre compte de la place primordiale de la Vierge dans le christianisme tout en insistant sur la notion de la communion des saints.

Comme l'artiste en fait l'illustration, c'est parce que la Vierge et les saints sont au plus près de Dieu, à cause de leurs vies exemplaires, qu'ils peuvent intercéder efficacement en faveur des fidèles qui recourent à eux. On remarque également sous le couple un personnage en extase baignant dans la lumière divine. Il s'agit d'une allégorie d'une âme montant aux cieux, ayant la vision béatifique. Fait intéressant, cette œuvre immense de l'artiste vénitien représentant le paradis est l'une des plus grandes peintures sur toile du monde, avec ses 22 mètres de long sur 7 mètres de large!



LE SERMON DES BÉATITUDES (1886-1896)

James Tissot (1836-1902), Brooklyn Museum

Le sermon sur la montagne est l'un des premiers enseignements publics faits par le Christ. Il porte sur l'éthique et comprend un passage consacré aux béatitudes et à la vie après la mort. Tissot choisit ici de représenter le Christ en train de livrer cet enseignement à ses disciples et à une foule nombreuse. Tout le premier plan de l'image est consacré à la représentation de la foule.

La ligne de fuite créée par l'étroit sentier présent sur la gauche de la composition vient accentuer l'effet de saturation de l'espace pictural par la foule compacte qui arrive en masse depuis le rivage pour entendre Jésus. Le Christ est d'ailleurs le seul personnage clairement identifiable; il se trouve debout, sur un promontoire rocheux, dans

une posture d'enseignant et semble prononcer les paroles que Matthieu (5,12) rapporte dans l'Évangile: «Soyez dans la joie et l'allégresse, car votre récompense sera grande dans les cieux: c'est bien ainsi qu'on a persécuté les prophètes qui vous ont précédés.»

En somme, c'est la promesse de la vision béatifique faite par le Christ que le peintre français choisit de représenter. L'œuvre évoque puissamment le sens profond de la venue de Jésus sur terre: la rémission des péchés par son sacrifice sur la croix qui entraînera la possibilité d'une réunion avec Dieu le Père pour tous ceux qui croiront en lui et le suivront.







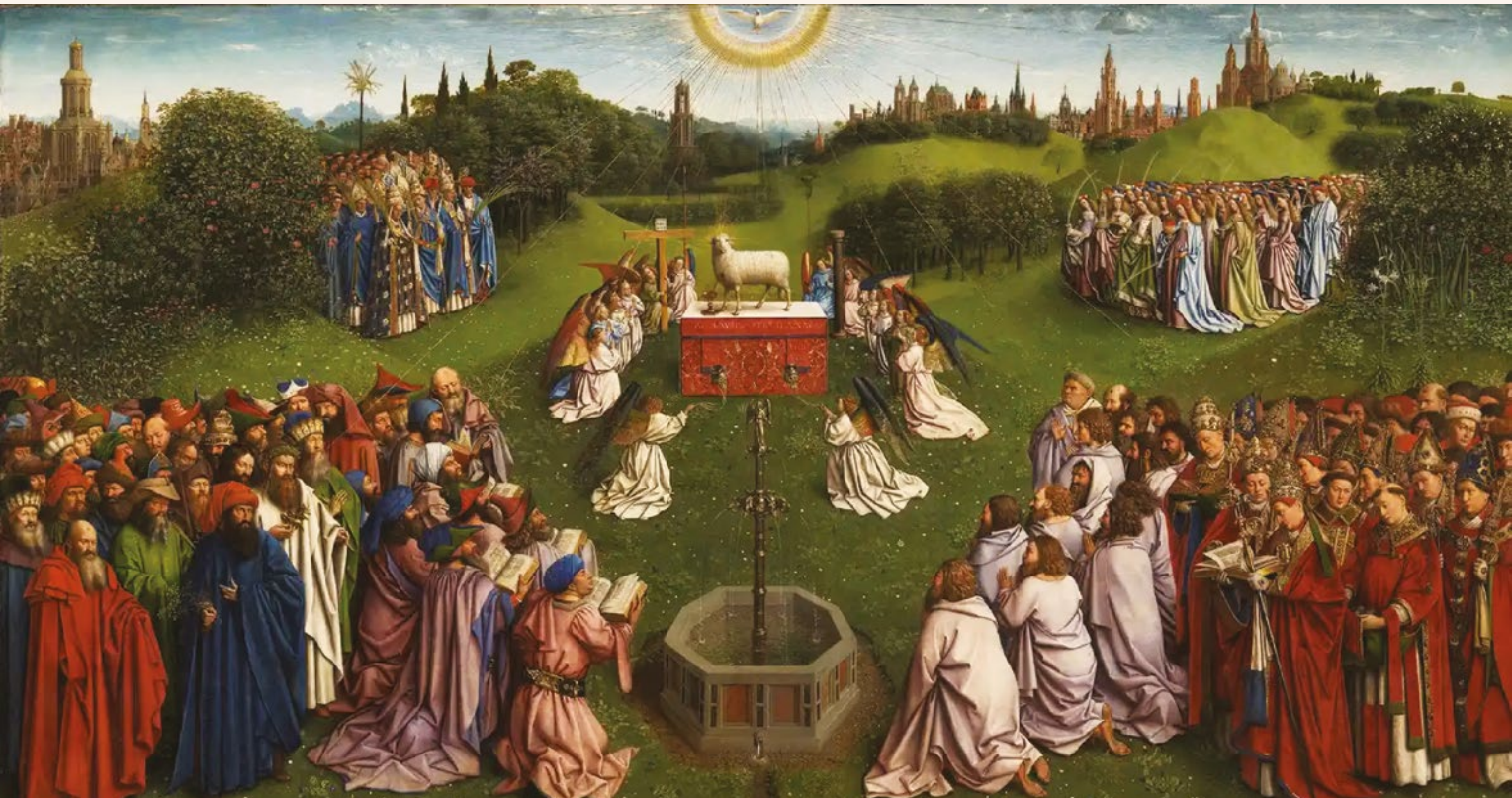
LA REMISE DES CLÉS À SAINT PIERRE (1481-1482)

**Pietro di Cristoforo Vannucci, dit le Pérugin
(1448-1523), Chapelle Sixtine, Vatican**

Cette fresque du Pérugin a pour thématique la *Traditio clavium* (Remise des clés), soit le moment où le Christ remet à Pierre deux clés, l'une d'or et l'autre d'argent, symbolisant le salut de l'âme et l'ouverture des portes du paradis. C'est ce que nous apercevons au centre du premier plan de la fresque. Le groupe des apôtres est réparti de part et d'autre d'un Christ debout qui remet les clés à un Pierre agenouillé. Le thème iconographique se réfère à l'évangile de Matthieu (16,19), interprété par l'Église catholique comme donnant la primauté à Pierre sur les autres apôtres.

Le Pérugin, en choisissant de représenter cette transmission de pouvoirs spirituels et temporels, vient rappeler l'autorité papale à l'assemblée des cardinaux fréquentant la

chapelle vaticane où se situe l'œuvre. Le décor architectural en arrière-plan évoque d'ailleurs la basilique vaticane, présentée sous les traits du Temple de Jérusalem antique, lui-même préfiguration de la Jérusalem céleste où les âmes sauvées du paradis vivront pour l'éternité auprès de Dieu. Le bâtiment est encadré par deux arcs de triomphe à la romaine, évoquant à la fois l'Antiquité en vogue au moment de la réalisation de la fresque et le triomphe du royaume de Dieu qui est à venir.



L'AGNEAU MYSTIQUE

[1432]

**Hubert van Eyck (1366-1426) et Jan van Eyck (vers 1390-1441),
Cathédrale Saint-Bavon, Gand, Belgique**

L'image ci-contre est tirée d'un polyptyque comportant 24 panneaux au total. Nous vous présentons ici le panneau central inférieur lorsque le polyptyque est en position ouverte. La composition de ce panneau s'organise autour d'un agneau se trouvant debout sur un autel. L'agneau représente allégoriquement Jésus Christ dans son rôle de victime sacrificielle offerte pour le salut du monde, c'est-à-dire l'Agneau de Dieu. L'agneau des frères van Eyck représente également l'Agneau mystique, c'est-à-dire l'agneau qui brisera les sept sceaux au moment de l'Apocalypse. En effet, c'est uniquement au moment de la fin des temps que les justes dans leur ensemble auront accès à la vision béatifique. C'est ce que les deux frères représentent ici au moyen d'une composition scindée en deux parties.

Au premier plan, sur la gauche, se trouve un ensemble de personnages représentant les prophètes juifs. Ces derniers symbolisent la première alliance que Dieu scelle avec le peuple hébreu. La droite de la composition présente pour sa part les apôtres et les saints symbolisant la seconde alliance, réalisée par le Christ. En somme, il s'agit des deux moments de l'unique alliance entre Dieu et l'humanité, puisque l'ensemble des croyants vient vers l'Agneau pour l'adorer. On remarque également une fontaine octogonale qui sépare les deux groupes de personnages. Elle symbolise ce que Jean décrit dans l'Apocalypse (22,1) : le fleuve de vie qui irrigue la Jérusalem céleste afin d'assurer la guérison des nations.

LE CIEL (1908)

**Catéchisme en images,
Maison de la Bonne Presse, France**

Cette gravure tirée du catéchisme est un bon exemple de l'utilisation par l'Église de l'image à des fins éducatives. Elle a ici pour rôle de faciliter la compréhension du texte qui l'accompagne. Pour le dire simplement, l'image permet au lecteur de voir des réalités conceptuelles complexes et invisibles. C'est, par exemple, le cas du dogme de la Trinité, qui est ici représenté au centre de la partie haute de la composition. C'est ainsi que l'on retrouve le Christ trônant à la droite du Père, sous une colombe sortant d'un faisceau de lumière, qui représente allégoriquement l'Esprit Saint.

Le trône et la lumière autour desquels s'organise la composition évoquent le concept de l'empyrée, c'est-à-dire le lieu de résidence de Dieu. On remarque que la Vierge jouit d'une position privilégiée par son rôle central dans le salut de l'humanité. Il s'agit en effet du seul personnage en dehors du trio divin qui se situe à l'intérieur du cercle formé par la nuée d'anges adoreurs. Les deux autres cercles d'adorateurs sont formés par les représentations des saints. Cette gravure tirée du catéchisme représente tout simplement l'organisation spatiale du paradis! ■



HABITER l'inhabitable

Marie-Claude auprès des personnes réfugiées

Marie-Jeanne Fontaine
marie-jeanne.fontaine@le-verbe.com

Marie-Claude Poirier (photo du centre page 76) nous offre quelques généreuses minutes de son temps depuis le Pakistan, où elle est déployée par le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (UNHCR). Le témoignage de cette femme de terrain va droit au cœur, tout comme sa foi. Foi en Dieu, foi dans les ressources qui viennent en aide aux personnes les plus vulnérables qu'elle rencontre et surtout foi en l'inaltérable dignité sise au creux de chaque personne humaine, même celle qui n'a plus aucun lieu où habiter.

METTRE SES PIEDS DANS LEURS PAS

Canadienne née au Québec et ayant grandi en Alberta, la « francophone ressortissante d'un milieu linguistique minoritaire » atterrit à l'Organisation des Nations Unies (ONU) il y a 10 ans par un concours de circonstances. « Je crois que la foi a beaucoup joué dans tout ça. Le chemin s'est dessiné à force de marcher sur la route et de voir quelle contribution je peux apporter. »

Spécialisée en relations extérieures au UNHCR, elle collabore dans le secteur humanitaire en répondant à des crises et à des conflits internes donnant lieu à des vagues de réfugiés « parfois en situation de vie ou de mort ». « Au service », elle a été déployée sur le terrain en Afghanistan, en Équateur et maintenant au Pakistan.

La persécution fait partie des cinq motifs reconnus par le droit international pour bénéficier d'une protection par les pays signataires de la *Convention relative au statut des réfugiés*. Les persécutions sont souvent directement liées à l'identité d'une personne. « Si cette identité est immuable, on ne peut se changer soi-même. En ce sens, si l'on est persécuté pour des raisons de religion, de race, d'appartenance à un groupe particulier, on peut demander l'asile et l'obtenir dans un pays qui applique cette convention. »

La jeune femme, qui passe ses journées à tenter de sauver des vies et à améliorer la qualité de vie de ceux auprès de qui elle œuvre, poursuit : « Lorsqu'on est persécuté, harcelé, menacé, c'est pas qu'on recherche ou qu'on se déplace vers une vie meilleure. C'est qu'on fuit le pays auquel on appartient. Je pense que le sort des réfugiés est parfois méconnu. Ils n'ont pas fait le choix de leur situation, mais en subissent amplement les conséquences. Leur vœu premier, c'est de pouvoir rentrer dans leur pays. Et ça, on ne le comprend pas des réfugiés, en général. »





«C'est mieux d'être un homme pauvre dans son propre pays qu'un homme riche dans un pays qui n'est pas le tien, car on peut tout t'enlever d'un seul coup», lui dit un jour un réfugié afghan.

LES FANTÔMES LÉGAUX

Même si elle n'a pas la possibilité de répondre directement aux causes profondes des déplacements forcés de populations, Marie-Claude sait qu'elle a pu contribuer à transformer des vies, notamment lors d'une année au service des apatrides. Elle les a aidés à passer de fantôme légal à l'état juridique de personne, bénéficiant d'une identité, pouvant aller à l'université, passer des examens, obtenir des diplômes, conduire une voiture en ayant un permis.

Être «apatride, c'est naître sans acte de naissance, c'est mourir sans certificat de décès. Ça veut dire ne jamais pouvoir épouser la personne qu'on aime. Ça veut dire transmettre à ses enfants l'apatridie et tout ce qui vient avec». Cette précarité est tragique. Elle a déjà vu des locaux se faire renvoyer de leur propre pays! «C'est le chaos lorsque tu n'arrives pas à dire: je suis X et j'ai les documents pour le prouver.»

L'apatridie est malheureusement en croissance exponentielle. Pourtant, un simple changement

de loi peut jouer un rôle décisif pour des milliers de personnes et les générations qui suivent. Par exemple, dans certains pays, «il suffirait d'ajouter "et les femmes"» pour faire reconnaître le droit des mères de transmettre la nationalité à leurs enfants. Impossible sinon de faire reconnaître l'enfant auprès des autorités de son propre pays si le père est absent (mort, non marié, parti à la guerre, etc.).

CONTEUSE DE (TRÈS) GRANDS CHEMINS

La résilience des réfugiés, c'est ce qui marque le plus Marie-Claude dans son parcours déjà bien mûr. «Je ne suis pas là uniquement parce qu'ils sont dans le besoin et que je veux les aider. Ce sont des personnes qui ont tous les outils et toutes les ressources pour améliorer leur vie.» Il suffit parfois de leur donner «un petit coup de pouce». Elle souhaite offrir cette plateforme pour qu'ils deviennent les porte-paroles de leur propre histoire, les acteurs de changements auprès des pays hôtes ou d'origine. «Je suis un peu une conteuse.»

Marie-Claude se donne pour «faire du bien». «Avec le temps, je me suis rendu compte que c'est peut-être ainsi que le voulait Dieu. Ça faisait peut-être partie de cette vision qu'il avait pour ma vie. Tout ce qu'on m'avait donné, tous ces privilèges,



« Je pense que la foi fait en sorte que je me suis sentie accompagnée. »

toutes les langues que je parle, tout ce que j'ai pu acquérir avec le temps, je pouvais maintenant les offrir pour les personnes dans le besoin. »

PRIÈRE PROFONDE

Au Pakistan, ce sont «trois longues années qu'elle a passé», jonglant avec la situation d'urgence sanitaire et la crise en Afghanistan. Ceux travaillant pour l'aide humanitaire qui sont restés sur le terrain ont fait des choix «difficiles». Par exemple, en situation de problèmes de santé, elle n'aurait pu être évacuée du pays.

« Je pense que la foi fait en sorte que je me suis sentie accompagnée. » La prière est loin d'être son dernier recours. Elle y trouve un «soulagement», et aussi «un moyen d'exprimer sa gratitude». «Ça me garde vraiment les pieds sur terre, mais ça

me permet aussi d'aller un peu plus profond, de réfléchir à ce que je fais, de m'assurer que je fais du bien et pas du mal sans m'en rendre compte. »

Elle se heurte souvent aux limites de l'aide qu'elle peut apporter aux personnes réfugiées, notamment devant les besoins psychologiques. «Souvent, les réfugiés qui deviennent de plus en plus agités, désespérés, sont des personnes qui sont face à un mur, par exemple des demandeurs d'asile dont la demande a été rejetée. Dans ces cas-là, on peut seulement prier. »

En l'écoutant parler, on sent bien que, même en côtoyant chaque jour de si près l'injustice, c'est dans une foi profonde que s'ancre au fond d'elle sa confiance, son quotidien et son espérance. Elle se laisse doucement guider. ■



LES DISCIPLES DU CRUCIFIÉ

L'audacieuse mission des organismes
d'aide aux chrétiens persécutés

Yves Casgrain

yves.casgrain@le-verbe.com

Selon les dernières statistiques, il y aurait 360 millions de chrétiens persécutés dans le monde. Devant cette réalité, des organisations non gouvernementales, appuyées par des Églises chrétiennes, se mobilisent afin de porter secours aux victimes de l'intolérance religieuse. Cette audacieuse mission évangélique, souvent méconnue, leur apporte aide et soutien.

Alors que des fidèles catholiques étaient réunis pour l'office de la Pentecôte, au printemps dernier, à l'église St. Francis, située dans le sud-ouest du Nigéria, des individus lourdement armés et munis d'explosifs ont fait irruption dans le lieu de culte. L'attaque a fait au moins 40 morts et une soixantaine de blessés.

Quelques semaines auparavant, Deborah Samuel, une jeune étudiante nigérienne, chrétienne, a été lapidée par une foule d'étudiants musulmans

en colère après que des rumeurs eurent circulé voulant que la jeune fille ait blasphémé contre le prophète Mahomet sur l'application WhatsApp.

*

Fuyant les conflits en Irak ou en Syrie, des familles chrétiennes ont rejoint des camps de réfugiés, majoritairement occupés par des musulmans. Croyant être en sécurité dans ces enceintes protégées, elles ont recommencé à pratiquer leur culte, provoquant ainsi la colère des musulmans plus rigoristes. Menacées de mort, battues et humiliées, des familles chrétiennes sont forcées de quitter les camps de réfugiés pour demander asile dans les paroisses environnantes.

*

Ces quelques exemples de persécution proviennent d'entrevues réalisées pour cet article. Les experts interviewés ont rencontré les survivants d'actes de violence et de haine dont ils ont été victimes en



▲ Son Excellence Moran Mor Ignatius Aphrem II dans l'église syriaque orthodoxe de Saint-Elia, à Al-Qaryateyn en Syrie

Crédit: Aide à l'Église en détresse

raison de leur foi. Au nom des morts, ces martyrs des temps modernes, et aussi au nom de ceux qui malgré tout gardent la foi, ils témoignent de cette réalité difficilement imaginable ici.

« Avec nos lunettes de Québécois et de Canadiens, c'est difficile à concevoir pour nous. Cependant, nous pensons qu'entre 75 et 80 % de toutes les persécutions pour motifs religieux dans le monde se font à l'encontre des chrétiens », avance Marie-Claude Lalonde, directrice de l'organisme Aide à l'Église en détresse – Canada (AED).

« Toutes les cinq minutes, un chrétien est assassiné à cause de sa foi. La population ne se rend pas toujours compte de cela, car l'information a beaucoup de difficulté à se rendre jusqu'à elle », souligne pour sa part Emil, laïc trinitaire et collaborateur de l'organisme Solidarité Internationale Trinitaire (SIT), qui vient en aide aux chrétiens persécutés.

« Il faut aller dans les pays où les chrétiens sont persécutés pour se rendre compte de ce qu'ils vivent. Il faut s'y rendre autrement qu'en touriste », insiste Patrick Victor, président de Portes Ouvertes France-Belgique, un organisme protestant.

Même si leurs histoires diffèrent, ces trois organisations poursuivent la même mission: aider les chrétiens persécutés en informant le reste du monde sur leur situation, en priant

pour eux et en les soutenant financièrement et psychologiquement.

Cette persécution est répandue dans plusieurs pays et prend des formes différentes d'une contrée à l'autre. Toutefois, elle a un point en commun, selon Patrick Victor. « Les personnes persécutées le sont parce qu'elles sont des disciples de Jésus Christ. »

« La persécution commence par de la discrimination et peut se rendre jusqu'au génocide », précise Marie-Claude Lalonde.

Portes Ouvertes classe la persécution en deux catégories: la persécution dite *marteau* et la persécution dite *étau*. « La persécution marteau ou violente est celle que les médias rapportent. Il peut s'agir d'assassinats, d'enlèvements, de destructions d'églises. Il y a ensuite la persécution étau, c'est-à-dire la discrimination. Elle touche la vie sociale, familiale, civile et ecclésiale », explique Patrick Victor.

UN INDEX

Chaque année, l'organisme sonde ses partenaires sur le terrain. Les statistiques et l'information recueillies sont ensuite analysées par des auditeurs indépendants. Grâce aux témoignages recueillis, Portes Ouvertes publie annuellement l'*Index mondial de persécution des chrétiens*.

«La première place de ce classement cette année, c'est l'Afghanistan qui l'occupe. La Corée du Nord est à la deuxième position. Elle a été première durant 20 années consécutives. Ces deux pays obtiennent un score maximum pour la persécution étatique (discrimination), et l'Afghanistan en termes de violence obtient un score de 90 %», selon Patrick Victor.

L'Index mondial de persécution des chrétiens est un exemple des outils d'information utilisés par les trois organismes afin de sensibiliser les croyants et la population en général à la persécution religieuse dirigée contre les fidèles chrétiens. Sites Internet, revues, dépliants, vidéos, livres, rapports sont publiés chaque année et distribués à toutes les personnes qui veulent en savoir davantage sur cette réalité.

«Nous avons une mine d'informations gratuites à transmettre. Nous offrons aux gens que cela intéresse et aux journalistes de l'information la plus objective possible sur ce qui se passe sur le terrain», souligne Marie-Claude Lalonde.

L'AIDE À L'ÉGLISE EN DÉTRESSE

Fondée en 1947 afin d'aider les réfugiés allemands qui vivaient dans des conditions exécrables, l'Aide à l'Église en détresse accomplit un essentiel travail d'information et de soutien. En 1956, l'organisme se rend derrière le «rideau de fer» afin de porter secours aux chrétiens vivant sous le régime soviétique. Aujourd'hui l'AEED est présente dans plusieurs pays où la persécution sévit, dont la Syrie, l'Irak et le Nigéria. L'AEED est une fondation internationale de droit pontifical qui a le mandat d'agir au nom de l'Église.



Un chrétien de l'église Mar Addai, en Irak, montrant une statue du Sacré-Cœur décapitée par l'État islamique

Crédit : Aide à l'Église en détresse

« Les persécuteurs sont
aussi dignes de nos prières
et de nos espoirs
que les persécutés. »

**MARIE-CLAUDE LALONDE,
AIDE À L'ÉGLISE EN DÉTRESSE**

Bashir et Nasbano, parents d'Akash Bashir, un jeune homme de 20 ans tué à Lahore, au Pakistan, en mars 2015, alors qu'il s'est jeté sur un kamikaze à l'entrée de son église, empêchant un massacre

Crédit : Aide à l'Église en détresse





◀ Le pape copte Tawadros II célébrant les funérailles des victimes de l'attaque à la bombe du 11 décembre 2016, ayant eu lieu dans la cathédrale copte du Caire, en Égypte

Crédit : Aide à l'Église en détresse

Afin de recueillir les données nécessaires à la réalisation de cette documentation, des voyages sur les lieux des persécutions, actuelles ou passées, sont essentiels. Là, ils peuvent entendre les témoignages des premiers concernés. Ils profitent aussi de l'occasion pour comprendre leurs besoins.

Même son de cloche du côté du SIT. « Emil est notre ambassadeur. Il va sur le terrain. Il rencontre les réfugiés. Il a vu la misère. Il nous rapporte tout cela », lance le père Michel Goupil, directeur de l'organisme.

Pour sa part, le père Louis Gagnon, collaborateur du SIT, parle d'un voyage clandestin durant lequel il est allé à la rencontre de chrétiens qui vivent

cachés et des confrères qui les accompagnent dans une absolue discrétion.

La présence auprès de ces disciples du Christ est cruciale également d'un point vu psychologique. « À Portes Ouvertes, nous avons un ministère de soins posttraumatiques. Ce ministère est réalisé entre autres au Nigéria. Des représentants sont intervenus deux jours après l'assassinat de la jeune Deborah Samuel », révèle Patrick Victor.

LA PRIÈRE ET LE PARDON

Outre la présence sur le terrain, une armée de bénévoles prie pour les persécutés. « Notre fondateur dit que la prière, ce n'est pas la préparation à la bataille. C'est la bataille ! » lance le directeur de Portes Ouvertes France-Belgique. SIT et l'ensemble des Trinitaires prient aussi pour les victimes. « Le vendredi est consacré aux chrétiens persécutés. Lorsque nous visitons les paroisses, nous prions également pour les persécutés », précise Emil. Du côté de l'AED, la prière n'a pas de frontières. « Nous demandons à nos donateurs de prier pour les persécuteurs afin qu'ils vivent un changement d'attitude. Je pense que les persécuteurs sont aussi dignes de nos prières et de nos espoirs que les persécutés », témoigne Marie-Claude Lalonde.

Sur le terrain, la volonté de revanche à la suite de persécutions se fait rare. Le pardon est plus courant. « Ce que l'Église persécutée nous enseigne, c'est qu'il est possible de pardonner. Ce n'est pas facile lorsque nous sommes agressés ou bien qu'un membre de notre famille a été assassiné. Et pourtant, l'Église persécutée nous enseigne

PORTES OUVERTES

L'organisme a été fondé en 1955 par un jeune hollandais, Anne van der Bijl (ou Frère André). Touché par la persécution des chrétiens caractéristique du régime communiste, il décide de faire entrer clandestinement des bibles avec l'aide de bénévoles qui recevaient alors un entraînement digne des films de contrespionnage international. Après quelques années, Portes Ouvertes s'est également tournée vers d'autres pays où les chrétiens sont persécutés.

La chapelle du centre jésuite Midan, à Alep, en Syrie
Crédit : Aide à l'Église en détresse



ENTRETIEN

imiter **LE CHRIST**

Discussion avec sœur Claire Haffner,
de la communauté des Béatitudes

James Langlois
james.langlois@le-verbe.com

D'origine alsacienne, sœur Claire Haffner a grandi dans le sud de la France. Élevée dans la foi par sa grand-mère dès la naissance, elle a suivi Jésus toute sa vie jusqu'au jour où elle a compris qu'il la voulait pour lui. Elle entre alors dans la communauté des Béatitudes en 1985. Dans sa vie consacrée, elle a eu à s'occuper des jeunes, et aussi à faire des enseignements bibliques, notamment au Québec, à Radio Galilée, et en France à Radio Espérance. Au quotidien, elle cuisine pour sa communauté de l'abbaye Saint-Martin-du-Canigou, qu'elle fait également visiter à des groupes de touristes. Elle a gracieusement accepté de répondre à nos questions sur les Béatitudes.

La tradition a nommé « Béatitudes » cette partie du sermon sur la montagne où Jésus déclare « heureux » ceux qui expérimentent certains états ou dispositions du cœur. Comment décririez-vous le bonheur auquel nous sommes invités exactement ?

Je décrirais cela par deux mots: paradoxe et cheminement.

« Paradoxe » parce que nous sommes appelés à renverser totalement notre vision du bonheur et entrer progressivement dans la vision de notre Père qui veut notre bonheur.

« Cheminement » parce qu'il s'agit de la transformation progressive de notre être qui va s'ajuster peu à peu au cœur du Père et à celui de Jésus par l'action de l'Esprit Saint. « Si vous apparteniez au monde, dit Jésus à ses disciples, le monde aimerait ce qui est à lui. Mais vous n'appartenez pas au monde, puisque je vous ai choisis en vous prenant dans le monde; voilà pourquoi le monde a de la haine contre vous » (Jn 15,19).

Et le verset d'après: « Si l'on m'a persécuté, on vous persécutera, vous aussi. »

L'expérience des Béatitudes signifie que nous allons vivre sur terre l'expérience du seul qui les a vécues parfaitement, celui que nous voulons suivre: notre Seigneur Jésus, mort et ressuscité pour nous.

D'après la formulation de certaines de ces Béatitudes, on pourrait croire qu'il existe des personnes intrinsèquement douces, miséricordieuses, pauvres en esprit, etc. Est-ce le cas ?

Nous l'avons dit: seul Jésus a vécu intrinsèquement les Béatitudes. Personne sur terre, sauf la Vierge Marie, ne peut vivre les Béatitudes totalement parce que notre cœur est rempli de malice (Ps 5,10). Il s'agit d'imiter Jésus, d'écouter sa Parole pour la mettre en pratique. « Ce n'est pas en me disant: "Seigneur, Seigneur!" » (Mt 7,21), mais d'« entrer par la porte étroite » (Mt 7,13) en sachant, comme Jean le Baptiste qu'« un homme ne peut rien s'attribuer, sinon ce qui lui est donné du Ciel » (Jn 3,27).

Tout nous vient du Père: la vie, l'être, le vouloir et le faire, tout ce qui nous entoure a été créé par le Père. Une fois que cela est enraciné dans notre conscience, alors nous pourrions commencer à vivre les Béatitudes.

Pour la plupart d'entre elles, on a aussi l'impression que la souffrance est une condition sine qua non du bonheur. Devrais-je donc chercher à être persécuté ou à pleurer ?

Nous pouvons affirmer que Jésus est un être totalement heureux parce que sa nourriture est de faire la volonté de Celui qui l'a envoyé (Jn 4,34) et qu'il n'y a aucune faille dans la relation qui l'unit au Père. Là se trouvent son trésor, son cœur, son bonheur, sa joie et sa paix, que rien ni personne

ne peut lui enlever. Dès les origines, le Verbe est auprès du Père, et le Verbe incarné n'a jamais été séparé de son Père : « Le Père et moi, nous sommes UN » (Jn 10,30). Voilà où se trouve le fondement de cette formidable confiance, voilà ce à quoi nous sommes appelés : entrer dans cette relation avec le Père, comme des frères que Jésus entraîne derrière lui dans la puissance de sa résurrection, si nous voulons marcher à sa suite et ajuster notre volonté à celle du Père.

Notre bonheur va résider dans le cœur du Père, mais passant par la porte étroite, nous aurons à nous dépouiller de l'accessoire pour devenir pauvres, humbles, miséricordieux, doux, purs. Nous entrerons dans le combat spirituel, car nous sommes pécheurs, et nous subirons la persécution de la part de tous ceux qui refusent la lumière. Mais la paix et la joie qui sont données à ceux qui suivent vraiment le Christ ne nous seront jamais enlevées, parce que ce bonheur est fondé dans le Père. La souffrance n'est pas une condition siné qua non, mais elle est inévitable parce que nous avons à lutter contre les forces du mal à l'œuvre en nous et au-dehors de nous.

Comment doit-on voir les Béatitudes ? Un manuel de bonheur ? Un bel idéal à désirer ? Une morale à appliquer chaque jour ?

Les Béatitudes ne sont pas une « morale », « un idéal à désirer » ni « un manuel de bonheur ». Elles sont le chemin que Jésus ouvre pour nous, chemin raide qui passe par une porte étroite, dans laquelle nous devons entrer si nous voulons suivre Jésus sur le chemin qu'il a pris lui-même vers sa Passion et sa Résurrection. Tout baptisé qui veut vivre la grâce de son baptême devra emprunter ce chemin jour après jour, plutôt que de rejoindre la foule qui s'engage sur le chemin de la perdition, qui est un chemin de concessions et de facilité (Mt 7,13).

Une Béatitude prise individuellement suffit-elle pour « être heureux », ou le chrétien est-il appelé à les vivre toutes ? Quelle place prennent-elles par rapport aux dix commandements ?

La Bible est un tout, et tout est important. Dans l'Ancien Testament, on trouve à plusieurs reprises des commandements sur l'amour de Dieu et du prochain : « Tu aimeras ton prochain comme

toi-même » (Lv 19,18) ; « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force... » (Dt 6,4-9) ; et : « Tu n'auras pas d'autres dieux en face de moi » (Ex 20,3) avec les dix commandements.

Les Béatitudes ne sont pas une « morale », « un idéal à désirer » ni « un manuel de bonheur ». Elles sont le chemin que Jésus ouvre pour nous, chemin raide qui passe par une porte étroite.

Remarquons que les verbes sont au futur, car il s'agit bien d'un chemin qui nous mène à l'unique but de notre vie sur terre : la sainteté. Car il est écrit : « Soyez saints, car moi, le Seigneur votre Dieu, je suis saint » (Lv 19,2). Voilà le but, et le verbe « soyez » est à l'impératif, tout comme dans « Écoute Israël », car rien ne peut se faire si nous n'écoutons pas la voix de l'Éternel qui nous appelle.

Les commandements dans la Bible, et en particulier les dix commandements – ils sont aussi au futur –, sont les bornes du chemin. Nous ne pouvons pas vivre les Béatitudes en servant d'autres dieux que Celui qui nous a fait sortir de l'Égypte, de l'oppression du péché, pour être notre Dieu et nous libérer de toute forme d'esclavage. Nous ne pouvons pas être son peuple si nous négligeons de sanctifier le jour du Seigneur, car alors nous n'aurons pas la force, sans les sacrements et la Parole, de le suivre et de repousser les tentations.

Nous ne pouvons « servir à la fois Dieu et l'argent » (Mt 6,24), abandonner nos parents, voler, tuer, porter de faux témoignages, répandre

la médisance, la calomnie, mentir, adopter les mœurs du monde, commettre l'adultère, convoiter les biens du prochain. Tout cela est contraire à l'Esprit des Béatitudes.

Les Béatitudes sont-elles toutes aussi importantes les unes que les autres? Pourquoi? Y a-t-il une Béatitude qui vous semble particulièrement importante dans notre monde contemporain?

Toutes les Béatitudes sont importantes. Certaines peuvent correspondre à un moment de notre vie selon l'étape que nous vivons, mais toutes seront intégrées dans notre chemin, car les Béatitudes sont le but d'une vie ajustée à la volonté du Père, et ces paroles vont agir pour transformer notre être tout entier. Alors, nous allons nous confronter à tout ce que le mal a semé en nous pendant que nous « dormions », que nous nous laissions emporter dans le courant du monde. De concessions en tolérances, notre cœur s'est endormi jusqu'à perdre le sens de Dieu et de sa volonté.

Avant de préconiser une Béatitude plutôt qu'une autre dans le monde contemporain, il semble qu'il faudrait que chacun laisse résonner en lui-même la question que saint Jean-Paul II a posée à la France: « Fille aînée de l'Église, qu'as-tu fait de la grâce de ton baptême? »

Le Saint-Esprit pose cette question à chacun d'entre nous pour que nous nous engagions courageusement dans la voie du retour vers le Père, en écoutant la Parole de son Fils et en la mettant en pratique. Alors, il nous l'a promis: « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole; mon Père l'aimera, nous viendrons vers lui et, chez lui, nous nous ferons une demeure » (Jn 14,23); « Je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous, et que votre joie soit parfaite » (Jn 15,11).

Voilà où sont notre trésor et notre bonheur. Voilà où est le salut de l'humanité.

Il existe une version un peu différente du texte chez Luc et chez Matthieu. Que remarquez-vous de significatif dans les deux versions?

Chez Luc, elles sont plus courtes, mais surtout, ses quatre Béatitudes sont suivies de quatre

« malédictions »... qui n'en sont pas. En effet, Jésus, étant totalement bon, ne peut maudire, et l'hébreu va employer cette locution: « Vous êtes malheureux » [NDLR: plutôt que le « Malheur à vous » que nous sommes habitués d'entendre], parce que ceux qui sont riches, rassasiés, ceux qui rient, qui ont une bonne réputation, sont des gens comblés qui n'ont soif de rien d'autre.

Dans la pensée biblique, la richesse est considérée comme une bénédiction, à condition qu'elle n'endurcisse pas le cœur. Si le riche respecte le repos du shabbat, les fêtes de pèlerinage, les lois du repos de la terre tous les sept ans et du jubilé, s'il verse sa dime au Temple et qu'il partage avec le pauvre, la veuve, l'orphelin, l'étranger, le lévite, etc. (Dt 14,28-29), alors sa richesse sera une bénédiction. Il sera heureux, car il est écrit « Heureux qui pense au pauvre et au faible: le Seigneur le sauve au jour du malheur! Il le protège et le garde en vie, heureux sur la terre » (Ps 41,2-3).

En tant que membre de la communauté des Béatitudes, êtes-vous appelée à approfondir d'une manière particulière les textes des Béatitudes?

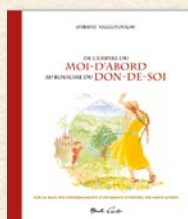
Il est tout à fait certain que la communauté est appelée à approfondir les Béatitudes, qui forment notre charte, mais nous pourrions dire que ces versets doivent être la charte de toute l'Église de Jésus. Tout baptisé est appelé à suivre et à imiter Jésus pauvre, affligé par nos péchés, doux et humble, affamé et assoiffé de la justice de son Père, qui n'est pas celle du monde. Il est miséricordieux, pur, artisan de la vraie paix et persécuté pour la justice, lui qui a été outragé, persécuté, calomnié, car « la lumière est venue dans le monde, et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises » (Jn 3,19). ■

Sur le bonheur, notre équipe a lu et aimé...

De l'empire du Moi d'abord au royaume du Don-de-Soi

James Langlois

Rédacteur en chef adjoint



Les vérités les plus profondes sont souvent exprimées dans une grande simplicité. C'est ce que fait ce conte pour jeunes et moins jeunes inspiré par les enseignements du saint orthodoxe Païssios du mont Athos. Obstiné, citoyen de Moi-ville, rencontre Sereine, résidente de Toi-ville, qui lui fait connaître un

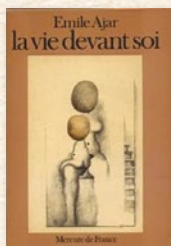
royaume dans lequel les relations sont vécues avec humilité et charité. Le retour de la protagoniste dans sa ville d'origine est troublant. Elle l'expérimente comme un combat spirituel qui se soldera en un changement de vie et de mentalité – une conversion –, traçant les linéaments d'un bonheur authentiquement chrétien.

Myrsine Viggopoulou, *De l'empire du Moi-d'abord au royaume du Don-de-Soi*, Épagne, Monte-Cristo, 2012, 160 pages.

La vie devant soi

Antoine Malenfant

Rédacteur en chef



Heureux les pauvres, ceux qui pleurent, les persécutés, les doux, dit l'Évangile. Des vies balancées, violentées, des histoires lacérées, la littérature en déborde. Toutefois, ce qui marque dans le roman *La vie devant soi*, c'est l'âpreté du réel, l'incroyable rigueur d'un immeuble d'habitation où circulent les prostituées, où abondent les odeurs de parfum et

de misère, mais où se déroule malgré tout, sous nos yeux humides, l'amour désintéressé d'une femme juive pour un orphelin magrébin qu'elle accueille sous son toit. Un amour maternel pas exactement comme il faut que le jeune Momo rendra à la vieille et immense Rosa, la revêtant jusqu'à la fin d'une dignité qui lui avait échappé sa vie durant.

Romain Gary (Émile Ajar), *La vie devant soi*, Paris, Mercure de France, 1975, 274 pages.

Maximilien Kolbe

Sophie Bouchard

Directrice général



Brillamment préfacée par Martin Steffens, cette biographie de Maximilien Kolbe le révèle si simple qu'on peut le comparer à un enfant. Il en a tout l'élan, la candeur et la confiance. En particulier envers Marie, à qui il s'abandonne comme un fils. Quitte à passer pour un fou, il n'appuie ses décisions que sur cette passion qui l'habite : faire aimer l'Immaculée, le Ciel, Dieu. Héroïque, il

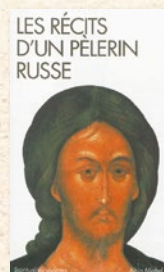
incarne la somme des Béatitudes, bien que celle de la pauvreté soit peut-être la plus évidente dans cet ouvrage. Oui, c'est un humble, mais pas un idiot. Au contraire, il rayonne de la force que donne l'Esprit, celle qui fait déplacer les montagnes, rayonner d'allégresse et ressusciter les condamnés à mort.

Alexia Vidot, *Maximilien Kolbe*, Paris, Artège, 2018, 171 pages.

Récits d'un pèlerin russe

Judith Renauld

Graphiste



Les récits d'un pèlerin russe nous transportent dans la quête de sens d'un auteur anonyme placé devant l'invitation de saint Paul à prier sans cesse. À travers notre quotidien et les pensées qui nous assaillent à tout moment, comment réserver notre esprit à Dieu et à la prière, et ce, à toute heure du jour ? Un livre qui fait réfléchir sur notre perception de la prière du cœur dans toute sa simplicité, et sur le bonheur que

celle-ci peut nous apporter. « Le chrétien doit faire beaucoup de bonnes actions, mais ce qu'il doit faire avant tout, c'est de prier, car, sans la prière, il ne peut, en général, rien faire de bon. » Ces textes, très pédagogiques à leur manière, font réfléchir sur notre propre quête de Dieu, tout en nous insufflant une inspiration à poursuivre l'état de « béatitude céleste » que procure un tel recueillement spirituel.

Auteur anonyme, *Les récits d'un pèlerin russe*, Paris, Albin Michel, 2013, 200 pages.

Où cours-tu ? Ne sais-tu pas que le ciel est en toi ?

Simon Lessard

Responsable de l'innovation



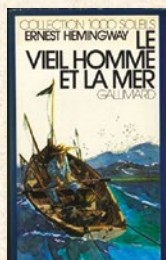
« Il est difficile au milieu du brouhaha de notre civilisation qui a le vide et le silence en horreur d'entendre la petite phrase qui, à elle seule, peut faire basculer une vie : "Où cours-tu ?" » La romancière et essayiste Christiane Singer nous partage dans ce recueil des réflexions existentielles, nourries par ses expériences et ses rencontres. De sensibilité chrétienne et toutes imprégnées de sagesse orientale, ses paroles profondes et incarnées s'illustrent à travers des anecdotes, des contes et des récits mystiques, capables de rejoindre aussi bien l'intime que l'universel. Un condensé de sagesse touchant à la fois l'esprit et le cœur pour se poser, arrêter de se fuir soi-même et s'interroger de nouveau sur le sens de sa vie.

Christiane Singer, *Où cours-tu ? Ne sais-tu pas que le ciel est en toi ?*, Paris, Albin Michel, 2001, 152 pages.

Le vieil homme et la mer

Benjamin Boivin

Secrétaire de rédaction



Le vieil homme et la mer est, à bien des égards, le chef-d'œuvre d'Ernest Hemingway, figure de proue de la « génération perdue ». Ce court roman raconte l'histoire de Santiago, vieux marin déchu qui, après avoir été abandonné par son jeune assistant à la suite d'une longue séquence de pêche malchanceuse, retourne en mer et entre en lutte contre un énorme marlin. Récit dur et d'une grande sécheresse, l'ouvrage est à certains égards le témoignage d'une résilience infructueuse. Au contact de Santiago, on sent bien que la béatitude qui nous est promise n'est pas d'ici. Mais on saisit tout autant que ce qu'il y a de bonheur en notre monde se goûte à travers l'expérience d'une humble simplicité.

Ernest Hemingway, *Le vieil homme et la mer*, Paris, Gallimard, 2018, 144 pages.

Histoire d'une âme

Marie-Pier LaRose

Graphiste



Récits autobiographiques de sainte Thérèse de Lisieux, *Histoire d'une âme* raconte le chemin vers Dieu d'une personne imparfaite et sensible. C'est la preuve que la sainteté n'est pas réservée à ceux ayant accompli de grandes œuvres, mais à tous ceux qui savent que Dieu est leur ultime consolation. Elle trouve dans les petites actions du quotidien une voie vers le vrai bonheur, la communion avec Dieu : « La joie ne se trouve pas dans les objets qui nous entourent, elle se trouve au plus intime de l'âme, on peut aussi bien la posséder dans une prison que dans un palais. »

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, *Histoire d'une âme*, Paris, Plon, 2014, 384 pages.

Conduis-moi sur le chemin d'éternité

Magdalie Nadeau

Abonnement et secrétariat



Testament spirituel du jésuite québécois Gilles Cusson, *Conduis-moi sur le chemin d'éternité* vise à démocratiser les Exercices spirituels de saint Ignace. Rien de moins. L'auteur détaille son adaptation des Exercices en retraite fermée pour la vie de tous les jours, sur une année. Ce cheminement montre que le bonheur n'est pas un but à atteindre, mais l'invitation d'une vie à vivre, à la suite du Christ : vivre la joie de goûter à la vie en Dieu, par sa grâce. Des étapes vécues pour croître dans l'amour et grandir en liberté intérieure. Parce que oui, nous pouvons déjà savourer la vie éternelle à même notre vie ordinaire. La relecture, la prière, le discernement, la vie dans l'Esprit et la Parole de Dieu deviennent ainsi des outils pour y arriver.

Gilles Cusson, s.j., *Conduis-moi sur le chemin d'éternité. Les Exercices dans la vie courante*, Montréal, Bellarmin, 1973, 219 pages.

CHERCHER DIEU, C'EST CHERCHER LA VIE HEUREUSE



Illustration : Saint-Augustin et sainte Monique, par Ary Scheffer, 19^e siècle, (Wikimedia Commons).

Est-ce ainsi que je vous cherche, Seigneur? Vous chercher, c'est chercher la vie bienheureuse. Oh! que je vous cherche, pour que mon âme vive. Elle est la vie de mon corps, et vous êtes sa vie. Est-ce donc ainsi que je cherche la vie bienheureuse? Car je ne l'ai pas trouvée, tant que je n'ai pas dit là où il faut le dire: C'est assez! Est-ce ainsi que je la cherche? Est-ce par souvenir, comme si je l'eusse oubliée, avec conscience de mon oubli? Est-ce par désir de l'inconnu? soit que je n'en aie jamais rien su, soit que j'aie tout oublié jusqu'à la mémoire de mon oubli.

Mais n'est-ce pas cette vie heureuse après laquelle tous les hommes soupirent et que nul ne dédaigne? Où l'ont-ils connue pour la désirer ainsi? où l'ont-ils vue pour l'aimer? Il faut donc qu'elle soit avec nous; comment? je l'ignore; il faut qu'elle soit en nous; mais à différentes mesures. L'heureux en espérance la possède, moins que l'heureux en réalité, plus que celui qui est déshérité et de la réalité et de l'espérance. Mais celui-là même la possède à certain degré, puisqu'il la désire, et d'un désir incontestable.

Quelle est donc cette notion dans l'homme? je ne sais. Réside-t-elle dans sa mémoire? c'est le problème qui m'intéresse; car alors, il faut que nous ayons été autrefois heureux. Est-ce individuellement, est-ce dans ce premier homme, premier pécheur, en qui nous sommes tous morts, premier père de nos misères?

C'est ce que je n'examine pas maintenant, je ne veux que savoir si la vie heureuse est dans la mémoire. Elle ne peut nous être entièrement inconnue, puisque nous l'aimons; puisqu'à ce nom, il n'est personne qui ne confesse le désir de la réalité. Est-ce donc le son qui nous en plait? Qu'importe au Grec ce mot latin dont il ignore le sens; mais le synonyme grec ne le laisse pas indifférent. Car elle ne connaît ni la Grèce ni Rome, celle qu'envient et Grecs et Latins, et tout homme en toute langue; elle est donc connue de tous les hommes. Trouvez un mot compris de tous pour leur demander s'ils veulent être heureux: oui, répondront-ils sans hésiter. Ce qui serait impossible, si ce nom n'exprimait une réalité conservée dans leur mémoire. ■

- Saint Augustin, *Les Confessions*, 10; 29

LES MULTIPLES CHAPEAUX DE L'ABBÉ

Henri-Raymond Casgrain,
1831-1904

Émilie Théorêt

emilie.theoret@le-verbe.com



Illustration : Marie-Hélène Bochud.

Écrire sur Henri-Raymond Casgrain. Quelle belle occasion de travailler sur l'histoire littéraire québécoise ! La commande était claire : il me fallait le faire connaître et... tenter de l'apprécier par-delà les idées reçues. C'était là tout le problème. L'abbé Casgrain ne m'était pas spécialement sympathique. J'avais en tête le stéréotype le plus commun, celui du traditionaliste qui empêche la « vraie littérature » d'émerger en la cantonnant dans des normes politiques et religieuses. C'était une vision caricaturale, il va sans dire, et j'en étais bien consciente. Il me restait donc à me lancer sur les traces de cet homme de lettres marquant de la deuxième moitié du 19^e siècle. J'allais découvrir les multiples dimensions de cet abbé Casgrain.

L'histoire d'Henri-Raymond Casgrain débute le 16 décembre 1831 à Rivière-Ouelle, dans la région du Bas-Saint-Laurent. C'est là, dans le manoir seigneurial familial, qu'il grandit.

Il naît au sein d'une famille politique et lettrée. Avocat, fonctionnaire et homme politique, son père, Charles-Eusèbe Casgrain, est député de Kamouraska. Sa mère, Élisabeth-Ann Baby, une femme cultivée, est issue d'une famille fort influente du Haut-Canada.

Le jeune Henri-Raymond fait ses études au Collège de Saint-Anne-de-la-Pocatière. Il y termine son cours de théologie et y enseigne la littérature, le catéchisme ainsi que le dessin avant d'être ordonné prêtre le 5 octobre 1856 : « Jour de mon ordination, date mémorable s'il en fut jamais dans ma vie. Je ne puis me rappeler ce jour sans éprouver des émotions impossibles à rendre » (*Souvenances*, p. 228).

À la suite de son ordination, il reçoit quelques charges ecclésiastiques, mais sa santé vacillante le force à des congés. Atteint d'une maladie oculaire qui finira par le rendre aveugle, l'abbé Casgrain se voit définitivement dispensé des devoirs de la vie religieuse en 1872.

Il se retire au couvent des sœurs du Bon-Pasteur de Québec en 1878, où il meurt en février 1904. À quoi occupe-t-il son temps durant cette longue retraite d'une trentaine d'années ? C'est à la vie littéraire, qui l'intéresse déjà depuis un moment, qu'il s'applique.

LE CONTEXTE SOCIOPOLITIQUE DE 1860

Dès son enfance, Casgrain reçoit de sa mère un important héritage culturel. Il écrit : « Le goût, ou pour mieux dire, la passion de ma mère pour les livres, même les plus sérieux, était un exemple trop frappant et trop continu pour qu'il ne fit pas impression sur ses enfants » (*Souvenances*, p. 83). Casgrain s'intéresse très tôt à la lecture et intègre rapidement la vie littéraire de son temps.

Cependant, il ne se définit pas véritablement comme un homme de lettres, mais plutôt comme un historien. On dit d'ailleurs qu'il est l'un des meilleurs du 19^e siècle. Le contexte sociohistorique de cette époque mérite ici d'être rappelé, afin de mieux comprendre l'intrication de ces diverses fonctions.

Au moment où Casgrain publie ses premières légendes canadiennes et alors que prend forme le Mouvement littéraire en Canada (1860), une vingtaine d'années seulement s'est écoulée depuis le fameux rapport Durham (1839) et l'Acte d'union (1840). Le rapport de lord Durham, gouverneur général dépêché par la couronne britannique pour enquêter sur les Rébellions patriotes de 1837-1838, reléguait les Canadiens français au statut de peuple sans littérature et sans histoire. Le même rapport suggérait l'union des deux Canadas afin notamment d'assimiler les Canadiens français (Bas-Canada) aux Canadiens anglais (Haut-Canada). Cette recommandation se réalise l'année suivante par l'Acte d'union.

À cet arrière-plan politique s'ajoute la réalité culturelle du Canada français, où le livre est une denrée rare. Il existe peu de bibliothèques, outre les très restreintes et pauvres bibliothèques de paroisses. Le livre français neuf s'avère coûteux et difficile à se procurer, puisqu'il

doit irrémédiablement passer par l'Angleterre pour être importé. Qui plus est, l'édition en sol canadien-français demeure pratiquement inexistante.

Dans ce contexte, le développement de la littérature est intimement lié au sort de la nation et de son histoire. Or, on voit bien que la littérature manque de tout pour prendre son essor.

LA VISION LITTÉRAIRE NATIONALE DE CASGRAIN

C'est dans ce cadre que Casgrain promeut un programme littéraire qu'il énonce clairement dans un texte intitulé « Le Mouvement littéraire en Canada ». Il est publié en 1863 dans *Le foyer canadien*, une revue dont Casgrain est l'un des fondateurs. Pour lui, la littérature doit être ancrée dans la religion catholique et dans la langue française en plus de s'inscrire dans les paysages canadiens-français :

« Si, comme il est incontestable, la littérature est le reflet des mœurs, du caractère, des aptitudes, du génie d'une nation, si elle garde aussi l'empreinte des lieux d'où elle surgit, des divers aspects de la nature, des sites, des perspectives, des horizons, la nôtre sera grave, méditative, spiritualiste, religieuse, évangélisatrice comme nos missionnaires, généreuse comme nos martyrs, énergique et persévérante comme nos pionniers d'autrefois [...] » (*Euvres*, tome 1, p. 26).

Ce discours sur la littérature sera si efficacement diffusé qu'il prendra bientôt le dessus sur la littérature libérale qui avait cours auparavant. Ce sera pendant un temps la victoire de cette vision sur celle d'une littérature plus « moderne », plus tournée vers le futur que vers le passé et, surtout, libre de normes politiques et religieuses.

Cette vision éclaire les motivations de Casgrain, qui privilégie les grandes œuvres historiques. Elle explique le retour aux origines mystiques de la Nouvelle-France et l'accent mis sur la mission providentielle du Canada français en Amérique.

Les écrits de l'abbé sont d'ailleurs orientés vers l'histoire canadienne-française avec ses légendes (*Les légendes canadiennes*) et ses grands acteurs, érigés en héros ou en saints (*Histoire de la mère Marie de l'Incarnation*, Catherine de Saint-Augustin notamment à travers l'*Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec* et *Montcalm et Lévis* sont des exemples). Notez que Marie de l'Incarnation est pratiquement inconnue à l'époque où Casgrain écrit sur elle. L'écriture de Casgrain a d'ailleurs quelque chose du processus de

canonisation : au Canada français, tout est à faire, l'histoire et la littérature comme les saints !

LES CHAPEAUX DE L'ABBÉ CASGRAIN

Casgrain ne se contente pas d'écrire. Certes, on lui doit plus d'une vingtaine d'ouvrages, sans compter une correspondance importante (plus de 5000 lettres provenant de 805 correspondants partout autour du globe), mais sa vie littéraire a plusieurs facettes. Casgrain est l'un de ces hommes-orchestres qui marqueront notre histoire littéraire (je pense aussi à M^{gr} Camille Roy, qui le succèdera dans cette tradition). Il déploie en effet sa présence sur tous les fronts afin qu'advienne cette littérature et, par elle, la nation et son histoire.

Casgrain se fait critique, mentor, médiateur entre écrivains et imprimeurs, et instigateur de plusieurs initiatives visant à rendre possible et à dynamiser la littérature au Canada français. Il diffuse la littérature d'ici, fonde des revues pour pallier l'absence d'éditeurs, met en place un système de remise de livres canadiens en prix dans les écoles (établissant ainsi le premier canon de la littérature canadienne-française), ramasse des fonds pour publier des auteurs qu'il soutient, etc.

Figure centrale des milieux littéraires canadiens-français, Casgrain fréquente à Québec un regroupement d'hommes de lettres dont les orientations sont diverses. En cela, Casgrain aspire, plutôt qu'à former une chapelle, au véritable avancement de la littérature.

Autre fait notable : Casgrain est le premier professeur de littérature à l'Université Laval. Il est professeur à la Faculté des arts de 1887 à 1895, puis professeur d'histoire de 1895 à 1904.

De 1858 à 1899, l'abbé Casgrain voyage énormément. C'est l'occasion pour lui de mener des recherches documentaires pour ses projets d'écriture et aussi de ménager ses yeux, qui souffrent de la blancheur réfléchissante de la neige canadienne. Outre ses nombreux voyages en Europe, et même jusqu'en Orient, il explore les États-Unis et visite l'île de Cuba. Cela lui permet non seulement d'étendre sa vaste culture et son érudition, mais aussi de développer un réseau de sociabilité impressionnant qu'il utilisera pour faire connaître la littérature d'ailleurs ici et inversement.

On voit alors que, derrière le stéréotype d'un homme replié sur le passé national, se cache une figure ouverte sur le monde contemporain, qui semble croire, quelque part, en une littérature universelle.

CASGRAIN, UN MODERNE QU'ON IGNORE ?

On s'étonnera de découvrir que Casgrain se pense en moderne. Mettant de l'avant son amour pour le romantisme, il écrit :

« Est-ce à une époque comme la nôtre, où l'on ne cesse de jeter à la face du clergé les épithètes de *rétrograde*, d'*obscurantiste*, qu'on lui ferait un reproche de ne pas se tenir en dehors du mouvement littéraire, le plus grand levier du monde moderne ? » (*Euvres*, tome I, p. 11).

Alors que la modernité littéraire arrive tardivement au Canada français, qu'elle se fait avant tout ressentir dans l'esprit plutôt que dans la lettre, dans l'attitude plutôt que dans la forme textuelle, il importe de mettre en évidence chez Casgrain ce désir d'être de son temps.

À défaut de favoriser la liberté sans condition dans l'acte d'écrire, il donne une impulsion, ouvre un champ des possibles à la littérature. C'est en ce sens qu'on doit lui reconnaître le titre de *père de la littérature canadienne* qu'il s'est lui-même attribué. Plusieurs de ses contemporains appuient d'ailleurs cette nomination, n'en déplaise à Camille Roy, qui tentera plus tard de figer le « Mouvement » de Casgrain en le rebaptisant « *École patriotique de Québec* » [je souligne].

LIRE CASGRAIN AUJOURD'HUI

Le rôle de Casgrain dans le développement de notre littérature est ainsi bien établi. Sa position m'apparaît aussi plus nuancée et, par le fait même, intéressante. Maintenant, qu'en est-il de ses écrits ? Y a-t-il encore pour nous, monsieur et madame Tout-le-Monde, un certain intérêt à le lire ?

Pour ma part, ses légendes et ses grandes trames historiques ont peu attiré mon attention. J'y décèle un peu trop le « programme » et un attachement un peu compassé à la religion. En revanche, j'ai été absorbée par la lecture des *Souvenances canadiennes*. C'est le Casgrain de la petite histoire, le témoin de son temps qui s'y révèle.

Cet ouvrage jusqu'alors inédit a été publié pour la première fois en 2016 grâce aux soins de Gilles Pageau. Entre mémoire et autobiographie, les *Souvenances* sont le dernier ouvrage achevé par l'abbé à la fin de sa vie.

J'y retrouve les qualités du conteur et du témoin d'une autre époque qui m'avait intéressée dans un tout petit texte de ses *Œuvres complètes*, intitulé « *Éclaircissements sur la pêche aux marsouins* ». J'avais alors été captivée par le récit de cette pêche aux cétacés aujourd'hui

impensable : « Quand on a une fois contemplé pareille scène, on ne l'oublie plus » (*Euvres*, tome I, p. 572).

Les *Souvenances* offrent au lecteur le même bond dans l'histoire, le même rapport fascinant au passé. Sur le mode du « je », Casgrain retrace les grandes lignes de sa vie et permet ainsi de revenir sur sa trajectoire et sur la genèse de ses œuvres. Le regard subjectif de l'auteur donne un accès plus humain à sa personne (même sa foi se révèle ici plus sincère), et aussi à toute une époque.

Casgrain trace ainsi les contours de certaines figures, grandes ou petites, de son temps. J'ai été attendrie par la lecture de son portrait du Dr Hubert LaRue, qui témoigne d'une sincère affection pour le personnage. Le célèbre professeur de l'Université Laval reprend vie : « Comme conférencier, il se distinguait par l'humour, le tour gaulois, le mot d'esprit qui éclatait à l'improviste comme un coup de pistolet et faisait crouler la salle sous les applaudissements. [...] au moral, caractère d'acier, ouvert, franchise parfois excessive avec des réparties mordantes, père de famille modèle, fou de ses enfants, sacrifiant tous ses loisirs à leur amusement et à leur éducation, composant des petits traités à leur usage, les faisant imprimer pour les mettre entre leurs mains, les expliquant à chacun d'entre eux avec une sollicitude vraiment touchante » (*Souvenances*, p. 304).

Le lecteur peut également faire la rencontre du grand écrivain états-unien Longfellow, que Casgrain a visité lors d'un voyage à Boston (*Souvenances*, p. 387), ou encore revivre les tragiques événements de Kamouraska qui inspireront plus tard le fameux roman d'Anne Hébert (*Souvenances*, p. 158).

À travers ces *Souvenances*, on prend plaisir à découvrir la vie de Casgrain, on s'étonne de sa richesse. Ce qui relève de l'anecdotique s'anime sous sa plume sensible et rejoint la grande Histoire. Henri-Raymond Casgrain apparaît alors dans toute son humanité, et son talent d'écrivain le rend plus vrai que le stéréotype auquel nous sommes habituellement exposés. ■

Pour aller plus loin

Casgrain, H.-R., *Œuvres complètes de l'abbé H. R. Casgrain*, Montréal, C.O. Beauchemin & Fils, libraires-imprimeurs, 1896, 4 volumes. (Les *Œuvres complètes* sont numérisées et disponibles en ligne sur le site de la BAnQ.)

Casgrain, H.-R., *Souvenances canadiennes*, texte établi, présenté et annoté par Gilles Pageau, La Pocatière, Société d'histoire de la Côte-Sud, 2016, 559 p.



RENAISSANCE du catholicisme politique ?

Benjamin Boivin

benjamin.boivin@le-verbe.com

J'ai passé la dernière année aux États-Unis, où j'ai vu à l'œuvre une pensée en émergence, profondément critique du libéralisme et enracinée dans la tradition du catholicisme politique. Sa richesse et sa diversité a quelque chose, pour un catholique québécois, de profondément étonnant. Pour m'aider à rendre compte de ce « mouvement postlibéral », j'ai échangé avec Patrick Deneen, professeur de sciences politiques à l'université Notre-Dame et célèbre auteur du livre *Pourquoi le libéralisme a échoué*.

Les années que nous connaissons sont des années de crise profonde. Une série d'événements bien connue – le Brexit, l'élection de Donald Trump, la pandémie de COVID-19, le conflit russo-ukrainien, pour ne nommer que ceux-là – a été le catalyseur d'importantes transformations. L'un des aspects les plus significatifs de cette crise, sinon son aspect central, est une profonde remise en question du libéralisme, principe structurant de nos sociétés.

Pour Deneen, le mouvement postlibéral, sur le plan intellectuel dont il est ici question, est à la remorque des crises politiques vécues en Occident : « Il s'agit, en un sens, d'une tentative de donner voix à un ensemble de phénomènes politiques et, en fin de compte, de leur fournir une sorte de cadre philosophique. Nous espérons guider, diriger et développer ce phénomène politique. »

Si la crise du libéralisme est vécue aux États-Unis plus fortement qu'ailleurs, c'est aussi là qu'émergent les réponses les plus

originales, les plus intéressantes et parfois les plus choquantes.

Et ces réponses sont souvent le fait d'intellectuels catholiques.

« Cette influence démesurée n'est pas une coïncidence ou un accident. C'est en fait un groupe de penseurs catholiques qui avancent ces arguments. Mais ces arguments ne sont pas destinés, et ne devraient pas être limités, à un public catholique. Il me semble que, dans la mesure où il y a un public, et même un appétit pour ces arguments, cela a à voir avec l'affirmation des vérités qui les sous-tendent, qui sont perceptibles pour toute personne rationnelle de bonne volonté », m'indique le penseur américain.

Le mouvement postlibéral fait cependant l'objet de critiques l'accusant de radicalisme. Patrick Deneen soutient pourtant que la mouvance intellectuelle qu'il représente met de l'avant des propositions relevant du sens commun, qui faisaient



consensus il y a peu de temps. «Mais maintenant, dit-il, il faut l'articuler à un niveau de conscience plus élevé et le développer en tant que projet politique, en réponse à un monde qui a manifestement rejeté ce fondement. Je pense que c'est en fait beaucoup moins radical et révolutionnaire que ce que certaines personnes semblent penser. Il s'agit simplement de réaffirmer ce que l'Occident a connu pendant la plus grande partie de son histoire, même si nous l'avons démantelé et enterré en l'espace de quelques décennies.»

UN MOUVEMENT ET SA DIVERSITÉ

Il n'est pas évident pour moi qu'il y ait une véritable unité dans le mouvement post-libéral. Il me semble plus juste de dire que la crise du libéralisme a été le contexte d'émergence et d'énonciation d'une diversité de réponses. Deneen est d'un autre avis.

Pour lui, le mouvement est caractérisé par un degré significatif d'unité dans au moins trois grands domaines d'action particuliers : une politique sociale favorisant le mariage traditionnel et la procréation par des mesures de soutien vigoureuses ; une politique économique au service du bien commun, visant notamment la déconstruction des monopoles et la lutte contre les inégalités excessives ; et une politique étrangère qui rejette le militarisme agressif. À cela s'ajoute, pour le penseur, une certaine complémentarité entre différentes stratégies politiques.

Ainsi, pour Deneen, on ne saurait réduire le mouvement postlibéral à la critique ni le décrire comme désuni : «Je pense que, dans ces trois domaines, au sens large, la politique sociale, la politique économique et la politique étrangère, il y a en fait un accord assez large ainsi qu'un projet positif perceptible qui va au-delà de la simple critique.»

Il apparaît clair que, dans leur quête d'influence politique réelle, les postlibéraux sont capables d'une certaine concertation. Il m'a semblé par ailleurs que les différentes tendances intellectuelles chrétiennes qui influent sur cette démarche demeurent habitées par des caractéristiques difficiles à réconcilier. J'ai donc voulu le questionner

d'avantage sur ces différentes tendances idéologiques.

QUATRE PERSPECTIVES

Le commentateur catholique américain Ross Douthat, dans un article publié dans le magazine américain *First Things*, a identifié quatre groupes d'idées politiques chrétiennes, le plus souvent catholiques, proliférant dans ce contexte : les populistes, les bénédictins, les intégralistes et ce que j'appellerai les traditionalistes de gauche. Je ne m'y enferme pas, d'autant que ces catégories se recoupent dans le concret de la réalité politique, mais je trouve sa typologie utile pour interpréter les différentes critiques du libéralisme.

1. Les populistes

Les *populistes* ont souvent mis leur foi en la personne de Donald Trump, ou du moins, parfois sans lui, ils espèrent trouver des réponses dans le cadre d'une politique renouvelée, notamment sur les questions relatives à l'économie et l'immigration, qui soit en un sens critique des dérives du libéralisme sans pour autant le remettre fondamentalement en cause.

2. Les «bénédictins»

Les «bénédictins» sont ceux qui, suivant en particulier l'inspiration de l'orthodoxe Rod Dreher, font la promotion du développement de communautés chrétiennes intentionnelles, cultivant une certaine distance par rapport aux errements de la société américaine contemporaine. Peu confiants dans la capacité du christianisme à se reconstituer comme une force sociale suffisamment significative pour avoir un impact sur les grandes orientations du monde commun, profondément inquiets des tendances récentes de la gauche «éveillée», les «bénédictins» cherchent à se former un abri, tout en se préparant à des persécutions de diverses formes, qu'ils attendent.

Si Dreher, auteur du *Pari bénédictin*, résiste à une analyse trop carrée qui réduirait sa position à celle d'un divorce avec le monde, incompatible avec l'impératif évangélique, il est clair que pour lui les chrétiens, pour

vivre d'une foi riche, pleine et authentique, ont tout intérêt à s'insérer dans un réseau plus ou moins formel de relations qui consolident la pratique religieuse dans toutes les dimensions de la vie.

Dans *Résister au mensonge*, Dreher a approfondi et poussé son analyse. Il avance que l'émergence d'une gauche illibérale soutenue par les élites de la société américaine fait présager sur les chrétiens le spectre de la persécution.

L'option de Dreher n'est pas sans failles ni incohérences, en cela qu'elle peut aisément conduire au repli identitaire, et qu'en un sens profond elle est dépendante, pour se déployer, d'un État libéral tolérant dont l'idéologie et les mécanismes lui répugnent, et qui lui-même va, selon le diagnostic posé par les postlibéraux, en s'affaiblissant.

Pour Deneen, le commentateur orthodoxe aurait cheminé depuis vers une critique plus directe du libéralisme classique, qui se traduit notamment par un discours positif à l'égard de la politique illibérale de l'homme d'État hongrois Viktor Orban, mais qui demeurerait en tension, notamment en raison d'un discours différencié dans le contexte américain: «Il faudrait demander à Rod comment il gère la dissonance cognitive dont il semble faire preuve aujourd'hui, et pourquoi ce qui est bon et justifié dans une forme politique beaucoup plus robuste en Hongrie devrait être évité aux États-Unis.»

La dureté des mots de Deneen traduit la vigueur de son rejet du libéralisme: «Le libéralisme classique a effectivement contrôlé une grande partie de la droite au cours des cinquante dernières années. Qu'est-ce que cela nous a apporté? Je ne crois pas que le libéralisme classique puisse nous sauver. En fait, je suis plus persuadé que jamais qu'avec le mécontentement politique, combiné à une articulation puissante d'une solution de rechange, il existe une réelle possibilité d'un avenir politique très différent.»

3. Les intégralistes

Attachés à une compréhension catholique traditionnelle du rapport entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel – le premier subordonné au second –, les intégralistes

espèrent à terme changer fondamentalement la trajectoire de la société. À qui les accule à la réalité concrète de la vie politique à notre époque, ils répondent en invoquant la nécessité d'une «imagination politique» revitalisée.

Au libéralisme, les intégralistes opposent une mise en œuvre tendanciellement intégrale de la doctrine sociale de l'Église, de la philosophie politique catholique, avec une insistance spécifique sur la primauté du bien commun. Plus ou moins conscients des limites pratiques à la réalisation de leur projet, ils reconnaissent généralement que les circonstances historiques, morales et politiques ont un impact bien réel sur son degré de faisabilité.

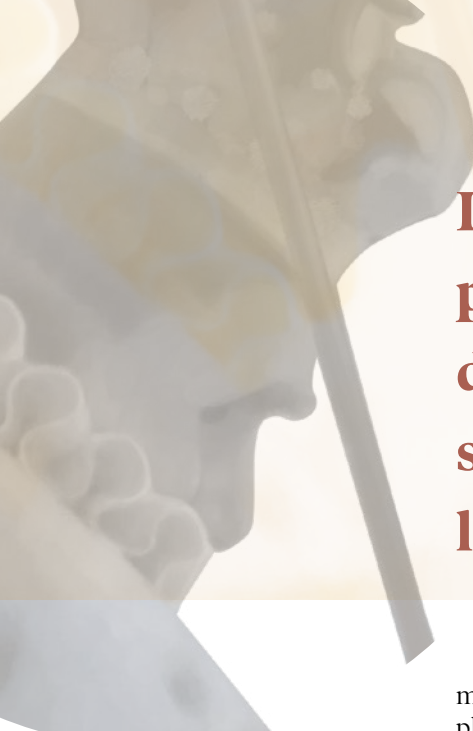
Cependant, ils avancent que – si, en effet, la fin de la politique telle qu'ils la conçoivent n'est pas en propre l'émergence d'une utopie chrétienne – tout ce qui est possible doit être fait afin de poursuivre la fin dernière de l'homme, le salut, dans l'ordre politique consacré au bien commun.

L'émergence de l'intégralisme dans le contexte social et politique américain doit beaucoup à un certain nombre d'initiatives, à l'origine plutôt confidentielles, qui en sont venues à percoler dans une partie du mouvement conservateur après l'éclatement de ce que plusieurs ont appelé le consensus mort, qui avait associé intimement le libéralisme et le conservatisme dans un contexte marqué par la lutte anticommuniste. Cet éclatement, nous l'avons dit, est matérialisé par l'élection de Donald Trump, qui rejette, du

QU'EST-CE QUE LE LIBÉRALISME?

«Une philosophie politique conçue il y a environ 500 ans, et mise en œuvre à la naissance des États-Unis près de 250 ans plus tard, faisait le pari que la société politique pouvait être fondée sur une base différente. Elle concevait les êtres humains comme des individus dotés de droits qui pouvaient façonner et poursuivre leur propre version de la bonne vie. La meilleure façon d'accéder à la liberté était d'avoir un gouvernement limité qui se consacrait à la "protection des droits", ainsi qu'un système économique de marché libre qui laissait de la place à l'initiative et à l'ambition individuelles. La légitimité politique était fondée sur une croyance partagée en un "contrat social" originel auquel même les nouveaux arrivants pouvaient souscrire, ratifié en permanence par des élections libres et équitables de représentants responsables. Un gouvernement limité mais efficace, la primauté du droit, un pouvoir judiciaire indépendant, des fonctionnaires redevables et des élections libres et équitables étaient quelques-unes des caractéristiques de cet ordre ascendant et, selon toute évidence, un pari follement réussi.»

Patrick Deneen, *Why Liberalism Failed*, 2019, p. 1-2 (traduction libre).



La gauche chrétienne et la droite postmoderne ont beaucoup en commun dans la lutte contre les effets désastreux sur le plan écologique et social du libéralisme économique.

moins lorsqu'il s'exprime en des termes plus systématiques, cet héritage.

Parmi les initiatives en question, il convient de commencer par faire mention du blogue The Josias, notamment animé par le père cistercien Edmund Waldstein, moine de l'abbaye de Heiligenkreuz en Autriche et chargé de cours en théologie morale à l'Université théologique et philosophique Benoît XVI, dans la même ville.

Véritable pavé dans la mare, The Josias comprend des écrits originaux de Waldstein et d'autres, ainsi que la réédition de textes plus anciens. Tout récemment d'ailleurs, une sélection d'essais sur la famille, la cité et l'État issus de ce blogue a fait l'objet d'une publication sous forme de livre, bien reçue dans certains milieux.

On se surprend de l'importance relative des penseurs québécois dans cette démarche. Des figures comme Henri Grenier, ou encore Charles de Koninck, qui ont été au 20^e siècle des animateurs du thomisme de Laval, exercent une influence considérable sur le nouvel intégralisme américain. Cela s'explique en partie par le rôle qu'ils ont joué à l'époque dans une controverse intellectuelle d'envergure internationale les opposant notamment à Jacques Maritain et au courant personnaliste qui émergeait alors dans la pensée politique catholique continentale.

Waldstein est allé récemment jusqu'à présenter le courant intégraliste émergent sous le signe de l'héritage, eu égard à ces penseurs aujourd'hui presque oubliés au Québec. Il se propose en quelque sorte de redonner vie à leur pensée et à celle d'autres, après ce qui,

pour lui, semble être l'échec de l'approche personnaliste et de la vision de Maritain.

D'autres, comme le frère dominicain anglais Thomas Crean et le théologien Alan Fimister, ont contribué à la promotion de l'intégralisme par la conception d'un ouvrage de synthèse intitulé *Integralism: A Manual of Political Philosophy*. Comme le titre l'indique, les auteurs soutiennent que l'intégralisme, tel qu'ils le conçoivent, est un vocable utilisé pour désigner une philosophie politique fidèle à l'enseignement de l'Église, avec une forte influence aristotélo-thomiste.

On dira qu'après tout, ces ouvrages sont peu lus, peu connus, et qu'il est difficile de voir à l'œuvre une authentique renaissance intellectuelle dans la publication de quelques bouquins au lectorat confidentiel. Les dernières années ont pourtant vu des figures nettement plus influentes, comme le chroniqueur Sohrab Ahmari, s'associer au courant intégraliste en lui donnant une voix nettement plus porteuse. On pourrait également citer l'éminent juriste Adrian Vermeule, professeur de droit à l'Université Harvard, parmi les figures qui contribuent à donner à ce mouvement sa crédibilité.

Pour Deneen, qui ne se définit pas comme intégraliste, mais qui se reconnaît certaines affinités, ce mouvement représente un aspect minoritaire dont le propos est, pour l'essentiel, de travailler la question spécifiquement catholique de la relation entre l'Église et le libéralisme: «C'est un défi particulier, et je pense qu'il est essentiel, au sein du catholicisme. Je pense que le catholicisme a encore beaucoup de défis non résolus en ce qui concerne sa relation avec l'ordre libéral.

Je pense que l'Église continuera à réfléchir aux signes des temps, à mesure que le développement du libéralisme devient de plus en plus apparent, à mesure que ses caractéristiques fondamentales deviennent de plus en plus évidentes.»

4. Le traditionalisme de gauche

La quatrième source de renouvellement de la pensée politique chrétienne se trouve dans une régénérescence du catholicisme social sous la forme d'un *traditionalisme de gauche*, notamment associé au distributisme de G. K. Chesterton et d'Hilaire Belloc, ainsi qu'au développement plus récent de l'écologie intégrale dans l'univers intellectuel catholique, auquel d'ailleurs l'actuel souverain pontife a donné une impulsion significative.

Ce courant est caractérisé par un rejet radical des formes modernes du pouvoir étatique, un attachement à certaines formes de la théologie de la libération et, dans certains cas, un socialisme revendiqué.

Pour Deneen, «la gauche chrétienne et la droite postmoderne ont beaucoup en commun» dans le domaine de «la lutte contre les inégalités économiques injustes évidentes», ainsi que, pourrait-on dire de manière plus générale, dans la lutte contre les effets désastreux sur le plan écologique et social du libéralisme économique.

Parfois présent dans certains milieux associés au Catholic Worker Movement, fondé par Dorothy Day et Peter Maurin, le traditionalisme de gauche promeut notamment l'émergence d'une vie chrétienne profondément communautaire, la mise en commun volontaire des moyens de production, la pratique de travaux manuels, la petite propriété et dans certains cas une économie de subsistance agricole.

Jusqu'à récemment, le traditionalisme de gauche était notamment incarné par *Tradistae*, une œuvre du Catholic Worker Movement, dont le principal artisan, Sean Domencic, collabore aujourd'hui avec *New Polity*, un magazine consacré à la pensée postlibérale qui compte parmi les membres de son comité éditorial notre compagnon de route, Patrick Deneen. Avec Marc Barnes,

rédacteur chez *New Polity*, Domencic est l'auteur d'un *Manifeste pour un nouveau traditionalisme* enraciné dans l'héritage du concile Vatican II.

POUR SUIVRE LE BIEN COMMUN

L'effritement de la modernité libérale et l'éclatement idéologique qui en découle ouvrent les portes à l'émergence d'un altermondialisme nouveau genre, dont les perspectives sont aussi diverses qu'étonnantes, parfois préoccupantes.

Si cette modernité venait effectivement à passer, que nous restera-t-il? Les temps qui viennent seront-ils propices, ou plutôt hostiles, à la renaissance des idées politiques catholiques? Quelle mode d'organisation sociale sera-t-il, dans un avenir proche, le plus favorable à la cultivation et à la propagation de la foi?

Poser ce genre de question dans le contexte québécois peut nous sembler absurde. Simplement absurde, voire dangereux. On dira aussi qu'il s'agit là de diversions qui nous écartent de l'essentiel. Il y a peu de temps, il en était de même au sud de la frontière.

Tout n'est pas bon dans ces débats, qui demeurent marqués par des lignes de fractures souterraines qui nous sont étrangères. Mais en prendre connaissance, c'est aussi réaliser que l'Église et la foi embrassent l'ensemble des réalités humaines, qu'elles s'intéressent au bien commun, qu'il y a souvent plusieurs moyens de le poursuivre.

Et que l'avenir, nul ne le connaît: «Cela peut sembler impensable de là où nous sommes aujourd'hui, et nous pouvons donc être pessimistes. Mais en vingt ans, nous le savons, beaucoup de choses peuvent changer. On accorde trop de crédit au sentiment d'inéluctabilité. On peut travailler à un avenir politique très différent», m'a dit Deneen. ■

Pour poursuivre la réflexion, *Le Verbe* a publié sur son site Web un entretien avec le professeur Patrick Deneen au sujet de son plus récent ouvrage *Pourquoi le libéralisme a échoué*.



A wide-angle photograph of the interior of the Cathedral of Saint-Hyacinthe, looking towards the altar. The image captures the grandeur of the architecture, featuring a high, vaulted ceiling with intricate gold leaf decorations and a large, ornate chandelier hanging from the center. The nave is supported by tall, white columns, and the pews are arranged in a symmetrical fashion. The altar area is visible in the background, with a large stained-glass window and two large pipe organs flanking it. The overall atmosphere is one of historical significance and architectural beauty.

MONUMENTAL

La cathédrale Saint-Hyacinthe- le-Confesseur

Texte et photos de Pascal Huot
pascal.huot@le-verbe.com

En 1852, un nouveau diocèse est fondé à Saint-Hyacinthe. Pour y établir son siège épiscopal, on fait l'acquisition en 1853 du Collège Saint-Antoine, dont la chapelle sert temporairement de procathédrale. Mais cette nouvelle fonction ne sera que de courte durée, car le bâtiment est la proie des flammes en 1854. Sur des braises encore chaudes, on fait construire à la hâte en 1854 un nouvel édifice en briques rouges qui ne doit être que temporaire. À cause de difficultés financières, ce bâtiment servira toutefois plus longtemps que prévu.

Il faut attendre l'arrivée de M^{gr} Louis-Zéphirin Moreau (1824-1901), quatrième évêque à partir de 1876, pour finalement remédier à la situation. Maître d'œuvre derrière la construction de l'actuelle cathédrale (1878-1880), il remplace « le pauvre hangar en

briques » qui servait cette fonction depuis la fondation de l'évêché. En poste jusqu'à sa mort le 24 mai 1901, M^{gr} Moreau est inhumé dans la crypte.

La cathédrale connaîtra de nombreux aléas. Construit sur un sol argileux dans lequel les pieux s'enfoncent, le nouveau bâtiment menace rapidement de faire céder les fondations sous son poids. Des vices de construction font leur apparition et la façade doit impérativement subir une réfection majeure. D'importants travaux sont engagés dès 1907 afin de corriger les problèmes.

En 1975, l'annonce que l'homme surnommé « le bon M^{gr} Moreau » s'apprête à être déclaré bienheureux mène à l'installation de son tombeau dans le transept de la cathédrale. Le 10 mai 1987, Jean-Paul II fait de lui le premier évêque canadien à être béatifié. ■



ICÔNE

Pauline Jaricot

1799-1862



« Unis-toi à cette mission : prie et fais prier. »

Illustration : Marie-Hélène Bohcud.

Pauline Jaricot naît en 1799 dans une famille aisée de Lyon. Elle connaît une enfance heureuse, marquée par l'amour et la foi de ses parents, qui font fortune dans le marché de la soie.

À l'adolescence, la jeune Pauline s'éloigne des valeurs familiales. Elle court les soirées mondaines, devient de plus en plus coquette et dépend du regard des autres pour connaître sa valeur. C'est un sermon sur la vanité qui touchera suffisamment son cœur pour susciter en elle une véritable conversion et la détourner d'une vie vide et fade.

À partir de ce jour de 1816, Pauline ne porte que des vêtements d'ouvrières, délaissant les bijoux et les robes sophistiquées. Elle commence aussi à visiter et à servir les pauvres. Elle fait même vœu de chasteté le jour de Noël de cette année. Elle devient une laïque consacrée.

Pauline met rapidement à profit sa fibre entrepreneuriale et sa créativité pour amasser des fonds pour les missions, répondant à sa manière à un appel pour la justice sociale et l'évangélisation. C'est ainsi qu'est créée en 1822 l'Association de la Propagation de la Foi (aujourd'hui appelée Œuvres pontificales missionnaires), basée sur des groupes de dix personnes réunies par la prière et la charité et chargées de recueillir des fonds. Chaque membre forme à son tour un nouveau groupe de dix, et ainsi de suite. L'Association, aujourd'hui répandue à travers le monde entier, implique des milliers de personnes.

Après quelques années, Pauline met sur pied une chaîne de prière du rosaire sur le même modèle, qu'on appellera le Rosaire Vivant.

Le reste de sa vie est consacré à la prière et à la proximité avec les pauvres, surtout ceux de la classe ouvrière. À leur contact, elle comprend que l'évangélisation doit passer par l'amélioration des conditions de vie. Ainsi lui vient l'idée d'acquiescer un établissement pour le transformer en « usine modèle ».

Pauline investit toute sa fortune dans ce projet, dont elle confie la gestion à des hommes d'affaires de la région qui s'avèrent être des escrocs. Ainsi ruinée, elle passe les dernières années de sa vie dans l'indigence avant de mourir en 1862 dans la pauvreté.

La vie de la bienheureuse Pauline Jaricot est un modèle de prière et d'amour pour son prochain. Toute son œuvre missionnaire est portée par l'amour du Christ qu'elle voyait dans l'autre, dans celui qui travaille et qui souffre. À sa manière, elle a su innover pour évangéliser et propager sa mission de prière auprès de milliers, voire de millions de croyants à travers le monde. Voilà pourquoi les papes du dernier siècle ont appuyé son œuvre et ont voulu sa béatification.

La grandeur de son ministère, malgré la simplicité de sa vie, est un réel exemple de sainteté. ■

Antoine Malenfant



Rédacteur en chef pour Le Verbe médias et animateur de l'émission *On n'est pas*

du monde, Antoine Malenfant est diplômé en sociologie et en langues modernes. Il carbure aux rencontres fortuites, aux affrontements idéologiques et aux récits bien ficelés.

Brigitte Bédard



Brigitte Bédard est journaliste indépendante depuis 1996. En 2019, elle publiait *J'étais*

incapable d'aimer. Le Christ m'a libérée (Éditions Artège), son témoignage de conversion franc et direct. La suite de ce récit, *Je me suis laissé aimer. Et l'Esprit saint m'a emportée* (Éditions Artège), a paru en mars 2022.

Florence Malenfant



Curieuse démesurée, fascinée par le monde qui l'entoure, animée d'un intérêt

croissant pour l'« autre », la jeune Florence Malenfant a une affection particulière pour le bouillon de poulet et un faible pour la littérature russe! Détenrice d'un baccalauréat en histoire de l'art à l'Université Laval, elle est fraîchement mariée à un incroyable illustrateur et bédéiste dans une revue catho...

Isabelle Gagnon



Isabelle Gagnon passe le plus clair de son temps à la bibliothèque ou avec les gens qu'elle aime. Ses

champs d'intérêt divers forment une recette pour un curieux gâteau : littérature et latin, grec ancien, musique, politique et culture internationale. Mélangez le tout et vous obtiendrez avec elle une conversation délicieuse, débridée et toujours captivante.

Jacques Gauthier



Jacques Gauthier est professeur, prédicateur et poète. Dans ses écrits, il

nous offre une réflexion sur différents aspects de la prière, un sujet qu'il affectionne particulièrement et qu'il vit dans l'Église, le lieu où son être et ses actions s'enracinent. Il a publié en 2017 *Un souffle de fin silence* (Noroît). Ces livres viennent d'être réédités : *Dix attitudes intérieures. La spiritualité de Thérèse de Lisieux* (Novalis) et *La prière chrétienne. Guide pratique* (Presses de la Renaissance). Pour plus d'informations, consultez jacquesgauthier.com.

James Langlois



James est diplômé en sciences de l'éducation et a aussi étudié la philosophie et

la théologie. Il travaille pour Le Verbe médias à titre de rédacteur en chef adjoint et de coanimateur pour *On n'est pas du monde*. Curieux et autodidacte, il est aussi le geek de l'équipe qui vient en aide à ses collègues pour les affaires technologiques et audiovisuelles.

Emmanuel Lamontagne



Emmanuel Lamontagne est présentement candidat au doctorat en histoire de

l'art. Il se spécialise en art et en architecture religieuse.

Simon Lessard



Rédacteur et responsable de l'innovation au Verbe, Simon Lessard est diplômé en

philosophie et en théologie. Il aime entrer en dialogue avec les chercheurs de vérité et tirer de la culture occidentale du neuf et de l'ancien afin d'interpréter les signes de notre temps.

Marie-Jeanne Fontaine



Finissante au baccalauréat en sexologie, Marie-Jeanne Fontaine chante, jase et écrit.

Femme de cœur (elle essaye!), elle trace sa route dans le Grand Large du Bon Dieu, à la rencontre de nouveaux visages. Vous la trouverez devant son piano ou au soleil, en train de faire fleurir ses idées entre deux éclats de rire et un café.

Laurent Fontaine



Philologue de formation. Il a connu les clicshing des salles de rédaction et le stylo-bic en

reportage. Journaliste, vidéaste, radiophile, il s'est très bien habitué au virtuel. En quête de cette Présence réelle qui transcende nos vies. Regarder les pauvres dans les yeux pour y lire ce Dieu qui passe. Dire en mots simples la foi en actes. Au fait, diacre.

Sarah-Christine Bourihane



Vous l'avez sans doute déjà lue dans nos pages, puisque Sarah-Christine figure parmi les

plus anciennes collaboratrices du Verbe! Après un parcours universitaire en théologie, en philosophie et en journalisme, elle a découvert une vocation : allier foi, réflexion et rencontres. Aussi cinéaste de la relève, elle se sert de l'image comme de l'écrit pour rapporter des témoignages percutants.

Yves Casgrain



Yves est un missionnaire dans l'âme, spécialiste de renom des sectes et de leurs effets.

Journaliste depuis plus de vingt-cinq ans, il aime entrer en dialogue avec les athées, les indifférents et ceux qui adhèrent à une foi différente de la sienne.

Benjamin Boivin



Diplômé en science politique, en relations internationales et en droit international,

Benjamin Boivin se passionne pour les enjeux de société au carrefour de la politique et de la religion. Il travaille au sein de l'équipe de rédaction du Verbe.

Qu'ils gribouillent ou qu'ils numérisent, qu'ils aient l'œil photographique ou la plume agile, ce sont les artisans qui ont tracé les couleurs et les mots de ce numéro du Verbe.

LES IMAGES

Jean Bernier



Étudiant en génie forestier, Jean Bernier est un passionné de la nature. Il s'est récemment

spécialisé en photos d'événements et continue ainsi à découvrir le monde et ses surprises.

Judith Renaud



Photographe amateur à temps partiel, mère à temps plein et éternelle étudiante, Judith

Renaud est designer graphique pour Le Verbe médias depuis 2015. Elle a en main un certificat en communication publique et un baccalauréat en design graphique, et sa soif de connaissances la pousse aujourd'hui à compléter un microprogramme de 2^e cycle en marketing numérique à l'Université Laval.

Marie-Hélène Bochud



Marie-Hélène Bochud est une artiste et illustratrice originaire de La Pocatière,

dans le Bas-Saint-Laurent. Sa grande passion pour le dessin l'amène à compléter, en 2014, un baccalauréat en pratique des arts visuels et médiatiques à l'Université Laval.

Émilie Dubern



Française pure souche et designer graphique depuis une dizaine d'années, Émilie s'est lancé le défi de tenter

l'aventure de l'autre côté de l'Atlantique! Passionnée par son métier, elle a choisi de poursuivre son chemin au service du Verbe. Son leitmotiv: « Une journée sans créer est une journée gâchée. »

Marie-Pier LaRose



Depuis toujours avec un crayon à la main, Marie-Pier aime créer. Désirant donner vie à ses idées, elle

a étudié en graphisme au Cégep du Vieux-Montréal, puis elle a poursuivi l'exploration à l'Université Concordia en design. Elle cumule de l'expérience en entreprise et en agence marketing, en touchant à de nombreux projets de mise en pages, d'illustrations, d'identités visuelles et de communications numériques. Constamment curieuse et soucieuse de communiquer l'insaisissable, elle est au service du Verbe depuis peu.

Pascal Huot



Photographe de presse et artiste en arts visuels, Pascal Huot explore et travaille principalement

la photographie, la peinture et le dessin. Il est titulaire d'un baccalauréat avec majeure en histoire de l'art et mineure en études cinématographiques et d'une maîtrise en ethnologie de l'Université Laval. Il a publié, comme auteur, *Ethnologue de terrain* aux Éditions Charlevoix.

Louis Roy



Illustrateur professionnel, Louis Roy manie plusieurs styles et tout autant de techniques

différentes. Il collabore régulièrement au Verbe.

NOS 4 MISSIONS À PARRAINER



1 TOUCHER LES JEUNES

Par nos capsules vidéos et notre présence chrétienne sur les réseaux sociaux.

Par nos numéros spéciaux thématiques
et notre émission de radio
On n'est pas du monde.

2 FORMER LES CROYANTS

3 ÉVANGÉLISER LES CHERCHEURS DE SENS

Par nos magazines gratuits sur la place
publique et nos articles Web qui abordent les
questions de sens.

Par tous nos contenus pensés comme des
outils pour la nouvelle évangélisation.

4 SOUTENIR LES DISCIPLES- MISSIONNAIRES

COMMENT CONTRIBUER À CETTE CAMPAGNE MAJEURE ?



www.le-verbe.com/faites-le-lien

Visitez d'abord notre site Web pour mieux comprendre l'amplitude, l'impact et l'urgence de notre mission.

Contactez-nous afin d'organiser une rencontre, en présence réelle ou virtuelle, avec des membres de notre équipe. Nous avons hâte de vous partager de vive voix notre passion pour la mission, nos projets et nos besoins.



CAMPAGNE MAJEURE DE FINANCEMENT

À MISSION MAJEURE, CAMPAGNE MAJEURE

D'ici 2026, Le Verbe médias vise à rejoindre plus d'un million de personnes par année partout au pays en annonçant largement et gratuitement l'Évangile dans l'espace médiatique. Nous cherchons

6 millions de dollars

pour accomplir cette vaste et audacieuse mission auprès des jeunes et des chercheurs de Dieu.

Ces prochaines années, c'est avec vous que nous voulons continuer à tricoter le tissu social et ecclésial, une maille et un cœur à la fois. C'est pourquoi nous vous invitons à parrainer, par un legs ou un engagement de dons sur cinq ans, l'une de nos quatre missions prioritaires.

POURQUOI PARRAINER L'UNE DE NOS QUATRE MISSIONS ?

- 1** Pour contribuer à l'urgence de la nouvelle évangélisation auprès des générations futures.
- 2** Pour avoir un impact rapide et concret sur le terrain auprès des croyants et des chercheurs de sens.
- 3** Pour soutenir notre jeune équipe de journalistes chrétiens.
- 4** Pour donner des fondations solides à notre organisme missionnaire.
- 5** Pour nous aider à acquérir du matériel audiovisuel professionnel.

Il est possible de nous aider de multiples manières. Un premier contact ne vous oblige à rien, mais revigorera sans aucun doute votre espérance !

C'est l'ultime lien que nous vous invitons à bâtir avec nous : le lien de la charité « qui est le lien le plus parfait », le seul lien « qui ne passera jamais » (Col 3,14; 1 Co 13,8). ■

PROCHAIN NUMÉRO SPÉCIAL

Les dix commandements

LA LOI DANS L'ORDRE ET LE DÉSORDRE

LeVerbe
médias

Le Verbe témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de ses lecteurs. Nous remettons automatiquement un reçu de charité pour tout don de 100 \$ et plus ou sur demande pour tout autre montant.

Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros de 20 pages par année et 2 numéros spéciaux de 116 pages en prime.

CONSEIL DE RÉDACTION

Ariane Beauféray, Brigitte Bédard, Benjamin Boivin, Sophie Bouchard, Sarah-Christine Bourihane, Noémie Brassard, Maxime Huot-Couture, James Langlois, Valérie Laflamme-Caron, Simon Lessard et Antoine Malenfant.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Gabrielle Bélanger, Sophie Bouchard, Raphaël de Champlain, Denis Saint-Maurice, prêtre, et Catherine Sugère.

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF

Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

James Langlois

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

Benjamin Boivin

RESPONSABLE DE L'INNOVATION

Simon Lessard

JOURNALISTES

Brigitte Bédard
et Sarah-Christine Bourihane

GRAPHISTES

Emilie Dubern
Marie-Pier LaRose
et Judith Renaud

ABONNEMENTS ET SECRÉTARIAT

Magdalie Nadeau

RÉVISEURS

Robert Charbonneau
et Florence Malenfant

AUDIOVISUEL ET MONTAGE

Marc-Antoine Beaudette

RESPONSABLE DU FINANCEMENT

Jean-David Tremblay

Les photos des pages 12, 51, 55 et 76 sont tirées de la banque d'images Unsplash.

Photo de couverture:
Judith Renaud.

Le Verbe est imprimé chez Imprimerie HNL et est distribué par À l'Affiche 2000 inc. et Diffumag.

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux:
Bibliothèque et Archives Canada;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.
ISSN 2371-4670 (imprimé)
ISSN 2371-4689 (en ligne)

Le Verbe Médias

2470, rue Triquet, Québec
(Québec) G1W 1E2
Tél. : 418 908-3438 • info@le-verbe.com
www.le-verbe.com



Les Béatitudes
contiennent
la « carte
d'identité »
du chrétien
parce qu'elles
définissent le
visage de Jésus
lui-même, son
style de vie.

– PAPE FRANÇOIS



FAITES LE LIEN



RELIEZ FOI ET CULTURE.

Contribuez à notre campagne majeure.

LeVerbe
médias